
J
XL
18/2

DE LA CONSERVATION DES ENFANS,

Ou les moyens de les fortifier, de les préserver & guérir des maladies, depuis l'instant de leur existence, jusqu'à l'âge de puberté.

Par M. RAULIN, Docteur en Médecine, Conseiller Médecin ordinaire du Roi, Censeur Royal, de la Société Royale de Londres; des Académies des Belles-Lettres, Sciences & Arts, de Bordeaux & de Rouen, & de celle des Arcades de Rome.

TOME SECOND.

Est in Rege Pater. Ovide.



A YVERDON.

M. DCC. LXX.



AVERTISSEMENT.

J'AI annoncé dans le Discours préliminaire du premier Tome de cet Ouvrage, qu'il seroit distribué en quatre Epoques; que j'en donnerois la Théorie en quatre Volumes, & ensuite la Cure des Maladies particulieres à chacune, dans le même ordre & en autant de Volumes : mais le Ministere & le Public, ont jugé que le besoin pressant de pourvoir à la conservation des Enfans du premier âge, exigeoit que je rapprochasse des deux premieres Epoques, les connoissances nécessaires à la Cure des Maladies qui en dépendent. Pour répondre à des vues si sages & si utiles, je donnerai, dans les troisieme & quatrieme Volumes, la Méthode curative qui concerne les deux premieres Epoques; je traiterai ainsi alternativement, de la Théorie & de la Cure des Maladies propres à chacune des autres Epoques.

On trouvera dans le second Volume, qui comprend la Théorie de la seconde Epoque, ou la façon d'élever les Enfans depuis la naissance, jusqu'au sevrage, les accidens les

plus graves auxquels ils ſont expoſés & une partie des ſecours les plus prompts & les plus efficaces pour en prévenir le danger & pour y remédier. Cette attention m'a paru d'autant plus eſſentielle que, dans des cas preſſans, on aura ſous les yeux, la Maladie & le Remede. Les matieres de cette ſeconde Epoque étoient trop importantes & trop multipliées, pour pouvoir inſérer dans le même Volume, la connoiſſance des autres Maladies des Enfans du premier âge; on la trouvera dans le quatrieme Volume, où je me propoſe d'approfondir la Cure de toutes celles qui en ſont une ſuite ordinaire.





DE LA CONSERVATION DES ENFANS.

SECONDE EPOQUE.

Des soins nécessaires aux Enfans ; de la façon de les nourrir, & de leurs Maladies, depuis l'accouchement jusqu'au sevrage.

SECTION PREMIERE.

Des soins nécessaires aux Enfans après l'accouchement.

CHAPITRE PREMIER.

Connoissances préliminaires sur les Enfans.

LEs enfans en naissant, & long-temps après qu'ils sont nés, sont de tous les animaux, ceux donc la condition paroît la plus

miférable. Le principe qui les anime, n'agit d'abord fur leurs organes que pour les développer, & pour les mettre en état de tenir leur place dans ce concours fublime (1), qui, en manifeftant la puiffance infinie du Créateur, éleve l'homme au deffus de tous les êtres créés. Cet ouvrage confié à la Nature, ne peut être perfectionné que par un développement & un enchaînement de perfections fucceffives; c'eft la raifon la plus vraifemblable de la foibleffe de l'homme naiffant, & de fon infuffifance pour fe procurer fes befoins.

Les veaux, les agneaux, les chiens, & en général tous les animaux qui font faits pour les befoins des hommes, cherchent à fe nourrir dès qu'ils font nés, ils marchent, levent la tète, fe traînent, fautent fur la terre, & évitent tout ce qui peut faire violence à leur fenfibilité.

Les enfans font trop engourdis & trop foibles pour faire ces fonctions, ils ont befoin de fecours étrangers pour fuppléer à la force qui leur manque, & pour fe conferver; autrement ils périroient dès leur naiffance. Il faut les préfenter à la mamelle, fouvent les exciter à la prendre, nettoyer leur corps, leur lier le cordon ombilical; fi l'on n'en retranchoit pas le fuperflu, & fi l'on n'étoit pas attentif à leur donner d'au-

(1) Le concours de l'ame avec le corps.

tres ſecours néceſſaires à leur exiſtence, ils végéteroient dans la langueur, ou ils mourroient avant que de languir.

Les enfans dorment preſque toujours, ſurtout pendant les quarante premiers jours de leur naiſſance; ce ſommeil leur eſt néceſſaire. On a obſervé, d'après Pline, que durant ces quarante jours ils ne rient point, & ne pleurent pas pendant qu'ils veillent; cependant ils font de temps en temps l'un & l'autre pendant le ſommeil; c'eſt ordinairement un effet de la douleur ou des ſenſations qui les agitent. Il eſt des animaux qui voient diſtinctement en naiſſant; mais les enfans ne voient pas, ſelon le ſentiment de la plupart des Médecins, parce qu'ils ont les humeurs aqueuſes, troubles, & la pupile trop humide; ce qui fait que cette derniere ne reçoit que confuſément les rayons de la lumiere. La vue ne s'établit enſuite qu'à meſure que l'humeur devient claire, & que l'humidité des membranes diminue; c'eſt la diminution de cette humidité qui fait le changement de la couleur des yeux dans l'enfance.

On a tort cependant d'affirmer que les enfans ne voient pas dès qu'ils ſont nés; ſi on leur préſente la lumiere, ils fixent les yeux vers elle, & ils la ſuivent lorſqu'on la change de place: cette obſervation prouve qu'ils voient du moins confuſément. Il ſemble que par ce moyen la Nature ait eu deſſein de garantir leurs yeux des vives im-

preffions de la lumiere dont ils pourroient être affectés alors, parce qu'ils font extrêmement tendres. La Nature a eu fans doute la même intention pour garantir les enfans des vives impreffions que le fon pourroit faire fur les organes de l'ouïe, car le conduit offeux externe de l'oreille n'eft point formé en eux; ils n'ont pas d'apophyfe maftoïde, & le cercle offeux n'eft pas uni avec le refte du conduit auditif: Winslou obferve qu'on peut l'en féparer facilement.

Les enfans feroient expofés à bien moins d'accidens qu'ils ne le font, par rapport à ces difpofitions, fi la Nature avoit donné à leurs fibres nerveufes, moins de délicateffe & d'irritabilité; l'une & l'autre font exceffives dans la premiere enfance. Le moindre accident, une commotion, par exemple, une furprife, des cris un peu forts, un réveil trop prompt, des regards trop vifs d'une Nourrice, caufent aux enfans des terreurs qui fouvent font fuivies de fpafmes, de mouvemens convulfifs, & de convulfions. Bien plus, on n'a que trop fouvent obfervé qu'ils font affectés de pareils accidens lorfqu'une nourrice leur donne le fein, à la fuite de quelque vive paffion; c'eft auffi une caufe qui n'eft que trop fréquente, d'ardeur dans les entrailles, de coliques & d'inflammations.

Tout ce qui a une activité extraordinaire, fait des impreffions dangereufes fur les nerfs des enfans, jufqu'aux odeurs fortes;

on en a vu tomber en léthargie par l'effet de l'odeur des lys blancs, qui étoient auprès du berceau. C'est sur ces considérations que *Varandæus* recommande de ne point laisser approcher, ni caresser les enfans par de vieilles femmes, ni par d'autres dont l'haleine seroit mauvaise, ou la transpiration forte. Les corps des enfans sont comme des éponges que tout pénétre jusqu'aux émanations de la transpiration viciée des corps malades; Storck a observé qu'un enfant de six mois prit la vérole par un baiser que lui donna une Servante qui avoit cette maladie.

Les changemens considérables que les enfans éprouvent en naissant, lorsqu'ils ne se font pas dans l'ordre de la Nature, multiplient les causes de leurs maladies. Ils n'avoient pas respiré l'air dans le sein de leurs meres, ils le respirent dès l'instant qu'ils naissent; les vésicules de leurs poumons se dilatent, elles avoient resté jusqu'alors dans l'affaissement: les muscles du thorax se mettent en jeu, ils commencent des mouvemens alternatifs qui ne finissent qu'avec la vie. L'air de l'atmosphere pénetre directement dans la substance des solides & concourt à former leur union; il leur donne de la force, de l'activité, du ressort; il diminue & détruit l'un & l'autre par ses altérations. Le poids de l'air extérieur balance le ressort de celui du corps & forme avec lui un concours équilibrant; ses variations diminuent ce concours, le troublent, le surprennent,

le rendent inſuffiſant aux fonctions vitales qu'il doit ſeconder, & cauſent la mort.

Le ſang dès l'inſtant de la naiſſance, ſe fraie les routes d'une nouvelle circulation dans les poumons; le trou ovale ne conduit plus ce liquide directement du ventricule droit à l'oreillette gauche, comme il le faiſoit auparavant; ſa circulation eſt ſuprimée avec le placenta par l'inaction de celui-ci & par le retranchement du cordon ombilical; la mere ne nourrit plus l'enfant de ſa propre ſubſtance; une nouvelle nourriture doit y ſuppléer, & ſes proportions doivent répondre à celles des tendres organes qu'elle doit ſubſtanter; elle les accable, ſi elle eſt excédente; ſi elle n'eſt pas ſuffiſante, elle les conduit à la langueur; ſes variations mettent l'enfant à de cruelles épreuves, & ſes qualités le font périr pour peu qu'elles ſoient viciées, ou pour peu qu'elles ſoient étrangeres à ſa nature.

Si l'on ajoute à toutes ces cauſes les effets des vices héréditaires, le trouble des ſecrétions, le déſordre des excrétions, les défauts des Nourrices, leurs incommodités, les abus qu'elles commettent dans leur régime de vie, & leur inattention pour des ſoins eſſentiels aux enfans, il ſeroit difficile de calculer & de déterminer le nombre de leurs maladies; ce ſont autant de cauſes propres à faire dégénérer l'eſpece humaine, à produire la dépopulation & à l'augmenter ſenſiblement.

CHAPITRE II.

De la ligature du cordon ombilical.

LA ligature du cordon ombilical & la façon de le couper sont des opérations très-simples, très-connues & à la portée de tout le monde ; cependant comme elles peuvent avoir des suites fâcheuses, on me permettra de les répéter d'après les Auteurs les plus accrédités, parce qu'il me paroit essentiel d'y joindre quelques Observations utiles.

Dès que l'enfant est né, la Sage-Femme, doit lui introduire le doigt dans la bouche & en ôter la mucosité qui s'y trouve ordinairement, parce qu'elle gêneroit la respiration ; elle pourroit même, si elle étoit abondante, empêcher la respiration de s'établir, ou l'intercepter.

Lorsque l'accouchement est naturel, l'arriere-faix est expulsé un moment après que l'enfant est venu ; on peut alors retarder la ligature du cordon ombilical, jusqu'à ce que la mere soit délivrée. Cependant si l'expulsion du placenta est retardée, seulement de quelques minutes, il est essentiel d'en faire la ligature & de le couper, d'autant mieux que l'enfant en est plus à son aise, & que d'ailleurs on a plus de liberté pour délivrer la mere.

Dès qu'on a reçu l'enfant, on le couche

ſur une piece de drap ou de flanelle, chauds, qu'on garnit intérieurement d'un linge fin; on lie le cordon à trois doigts du ventre ou environ; on emploie pour cette ligature, du fil aſſez fort pour qu'il ne ſe rompe pas; à cet effet on prend trois ou quatre fils qu'on cire enſemble, leur longueur doit être d'un pied de long; on fait un nœud à chaque bout; on entoure le cordon de ce fil ainſi préparé, on y fait un double nœud; on le ſerre aſſez pour arrêter le ſang, mais non pas trop, crainte d'y cauſer une inflammation. On retourne enſuite les deux bouts du fil du côté oppoſé, on les noue de la même façon, & on multiplie ces nœuds, en obſervant le même ordre, juſqu'à ce qu'on n'ait plus lieu de craindre que le ſang puiſſe couler. Il faut conſerver le reſte de la ligature dans toute ſa longueur pour s'en ſervir dans des cas qui pourroient en exiger la néceſſité.

C'eſt ainſi qu'il faut faire la ligature du cordon ombilical lorſqu'il eſt dans ſon état naturel; il arrive quelquefois qu'il eſt plus gros ou plus petit qu'à l'ordinaire, on prend alors des précautions ſelon l'état où il ſe trouve.

J'ai obſervé que le cordon a dans ſes membranes un nombre d'interſtices cellulaires, qui contiennent une liqueur épaiſſe qu'il eſt aiſé de faire ſortir en le preſſant, lorſqu'il eſt encore frais; cette liqueur lorſqu'elle eſt abondante, groſſit tellement le

cordon que, quoiqu'on y faſſe une forte ligature, la ſubſtance intermédiaire ſe deſeche, ſe retire, & le ſang s'écoule, à moins qu'on ne prévienne cet accident par une attention particuliere. Quelquefois, dans les accouchemens laborieux, le cordon ſe gonfle par un effet de la ſouffrance du fœtus; ſon volume diminue, lorſque la ligature eſt faite, elle reſte comme nulle: on riſque alors des hémorrhagies mortelles ſi l'on n'a pas l'attention de les prévenir.

La liqueur des interſtices cellulaires du cordon ombilical eſt quelquefois en ſi petite quantité, ſur-tout dans les enfans qui ne ſont pas à terme, qu'on apperçoit ſes vaiſſeaux à travers la membrane qui les revêt; dans ce cas le cordon eſt mince, vermeil, & ſe rompt facilement à l'endroit de la ligature, à moins qu'on ne ſe ſerve d'un fil large & plat. On appelle ſanguins les cordons de cette eſpece.

Ce ſont trois cas différens, également dangereux, & qui exigent les attentions les plus ſérieuſes. On remédie aux deux premiers en ſerrant la ligature dès qu'il y a quelque ſuintement, & à l'autre en en faiſant une nouvelle au-deſſus de la premiere, dès qu'on s'apperçoit que celle-ci a fait quelque déchirement. On peut prévenir les accidens qu'on a à craindre dans ces circonſtances, en faiſant une ſeconde ligature au-deſſus de la premiere; on doit la diſpoſer de façon à pouvoir être ſerrée ſur le champ, dès

que la premiere eſt devenue inſuffiſante dans les cordons trop gros, ou qu'elle a coupé le ſanguin.

La néceſſité d'une double ligature, dans ces cas différens, exige qu'on lie le cordon à trois doigts de l'ombilic ou environ ; il n'y auroit pas de poſſibilité à la faire ſi on le lioit contre le ventre; on la feroit difficilement ſi l'autre étoit faite à un doigt, comme le veulent certains Auteurs, ou à deux, comme d'autres l'enſeignent. D'ailleurs, en liant le cordon trop près, on gêneroit les vaiſſeaux du bas-ventre, ce qui pourroit occaſionner des accidens qu'il eſt de la prudence de prévenir.

Les enfans naiſſent quelquefois avec des exomphales; elles ſont produites par le relâchement de l'ombilic; le cordon n'a point de part à cet accident. Les gonflemens extraordinaires de celui-ci, ne ſont que de fauſſes hernies qui proviennent de l'engorgement de ſes vaiſſeaux. Cet état du cordon ombilical n'empêche pas qu'on n'en faſſe la ligature; on choiſit alors l'endroit où il paroît être dans l'état ordinaire, & le plus prochain de la fin de l'hernie; la ſéparation s'en fait, mais quelques jours plus tard que s'il avoit été dans l'ordre naturel.

On ne doit pas craindre des hernies pour avoir laiſſé le cordon trop long, puiſqu'il commence à flétrir dès qu'il eſt lié; d'ailleurs quelque long ou quelque court qu'il ſoit, il ſe ſépare toujours contre le ventre

au même endroit, & il tombe vers le ſeptieme ou le huitieme jour. Cette ſéparation doit ſe faire d'elle-même, il ſeroit dangereux de la précipiter; la Nature eſt occupée alors à convertir en ligamens les vaiſſeaux du cordon qui reſtent après ſa ſéparation; il faut lui laiſſer le temps néceſſaire pour perfectionner ſon ouvrage.

On a cru par l'effet d'un préjugé pernicieux que, lorſque l'enfant étoit foible, on devoit le fortifier, en faiſant rentrer dans l'abdomen le ſang des vaiſſeaux ombilicaux. Ce ſang, dès que l'enfant eſt né, devient étranger à la maſſe des liquides, il eſt ſéparé de leurs concours; on a vu des enfans ſuffoqués par les effets de cette opération peu de temps après l'avoir faite.

Il eſt des Auteurs qui ont penſé, mal-à-propos, que pour préſerver de la petite vérole, il falloit, dès l'inſtant de la naiſſance, couper la communication du ſang du cordon ombilical avec celui des vaiſſeaux de l'enfant. On doit regarder cette opinion comme une ſuite des erreurs où étoient les Arabes, avant que d'être éclairés par la ſaine doctrine des Médecins Grecs; ils attribuoient tout le bien & tout le mal qui ſurvenoient dans la conception, pendant la groſſeſſe & après les couches, au ſang menſtruel, ſelon les différentes variations de ſes qualités. La véritable méthode & la plus ſaine, c'eſt de lier le cordon ombilical, ſans déterminer le ſang vers l'enfant, &

ſans le chaſſer vers le placenta ; la Nature ſe ſuffit à elle même dans ces circonſtances.

Le cordon ombilical ſe rompt quelquefois, contre le ventre, dans les efforts du travail d'un accouchement laborieux ; il peut auſſi ſe rompre par la faute d'une Sage-Femme imprudente : on ne peut point alors y faire de ligature ; il faut remédier à cet accident par d'autres moyens. Lamothe, dans ces circonſtances alarmantes, couvre la plaie d'un tampon de charpie ſéche, de façon qu'il rempliſſe la place du cordon rompu ou arraché ; il l'aſſujettit avec un emplâtre de poix noire, ou de diapalme, & un petit bandage contentif, fait avec un linge plié en quatre. D'autres Accoucheurs appliquent ſur la plaie des plumaceaux chargés de poudres aſtringentes, ſoutenus également avec des compreſſes & des bandages.

On a vu des cordons ombilicaux rompus à l'ombilic même, & comme arrachés, dont la plaie ne donnoit point de ſang ; c'étoit l'effet d'un ſerrement ſpaſmodique des membranes des vaiſſeaux ſanguins qui faiſoient l'effet d'une ligature. Une telle ſéchereſſe de la plaie, faite par la ſéparation du cordon ombilical, ne doit avoir rien de ſurprenant pour ceux qui ont vu des membres rompus ou arrachés par la violence, ſans qu'il s'enſuivit d'hémorrhagie. La ſéchereſſe de la plaie, faite par la ſéparation du cordon ombilical, n'étant qu'accidentelle, il eſt à craindre que les membranes de

ſes vaiſſeaux venant à ſe relâcher, le ſang ne coule, & que l'enfant ne ſoit expoſé à perdre la vie par l'hémorrhagie: c'eſt pourquoi il eſt de la prudence d'appliquer ſur la plaie les mêmes remedes qui ſont indiqués dans la ſéparation prématurée du cordon ombilical.

Lorſqu'on a fait la ligature du cordon ombilical, avec toutes les précautions dûes à cette ſimple, mais très-importante opération, on le coupe avec un couteau ou avec des ciſeaux bien tranchants, à un travers de doigt au-deſſous, du côté du placenta. On doit donner enſuite l'attention la plus ſérieuſe à la partie où le cordon a été coupé, pour s'aſſurer ſi la ligature eſt bien faite ou non; dans le premier cas il n'en ſuinte pas du ſang; & dans le ſecond il en coule ou il en ſuinte plus ou moins, ſelon l'état de la ligature. On s'aſſure plus particuliérement de ce ſuintement en touchant deux ou trois fois la plaie du cordon avec du linge blanc; on y diſtingue du ſang pour peu qu'il s'en répande: j'ai déja obſervé qu'on l'arrête en raffermiſſant la ligature, ou en en faiſant une nouvelle. Il eſt des Pays, principalement en Allemagne, où les Sages-Femmes jettent de la poudre de noix muſcade ſur la plaie du cordon ombilical; Zuinger approuve cet uſage, qu'on ne peut pas improuver, quoiqu'il ſoit inutile, lorſqu'il n'y a pas à craindre d'hémorrhagie.

Après avoir pris toutes ces précautions, on enveloppe le bout du cordon avec un linge propre ; oint d'un peu de beure frais, ou imbibé d'huile rosat. On met ensuite un linge en double sur la partie supérieure de la région ombilicale & sur l'épygastrique ; on y couche le reste du cordon que l'on couvre d'une compresse, on l'assujettit avec une compresse plus large, & on le contient avec une bande de linge. Il est d'une sage précaution, je l'ai observé, de coucher le bout du cordon, de façon qu'il porte vers la partie supérieure du ventre, pour que le sang en coule moins aisément en cas d'hémorrhagie. On doit couvrir d'un linge la partie du ventre où l'on couche le cordon, parce que s'il étoit à nud sur le ventre de l'enfant, il l'incommoderoit beaucoup par sa froideur, qui pourroit lui causer de vives tranchées.

CHAPITRE III.

Foiblesse des enfans naissans, moyens d'en prévenir les effets.

LA foiblesse des enfans naissans est toujours dangereuse ; souvent elle est mortelle. L'atmosphere fait sur leurs organes un saisissement qu'ils n'avoient point éprouvé dans le bain doux où ils nageoient dans le sein de leur mere ; le mouvement oscillatoire des fibres en est retardé, l'activité de leur ressort

en eſt ſuſpendue, l'élaſticité des ſolides étant ainſi gênée & diminuée, la circulation des liquides ſubit le même ſort; il n'eſt que la Nature qui puiſſe les rétablir dans l'ordre méchanique qu'elle leur a marqué, en diſſipant par la force de l'action du centre, l'inertie des fonctions de la circonférence. Si les reſſources de la Nature ſont inſuffiſantes pour remédier d'abord à ces déſordres, l'enfant fléchit peu-à-peu, ſa vie s'éclipſe, ſuccombe & s'anéantit, ſi l'on n'écarte pas par le ſecours de l'Art les funeſtes nuages qui la tiennent dans l'oppreſſion. Ces ſecours néceſſaires, quelqu'énergiques qu'ils ſoient, deviennent ſouvent impuiſſans lorſque la foibleſſe des enfans eſt conſidérable; elle l'eſt toujours en ceux qui naiſſent avant le terme ordinaire, il eſt rare qu'ils n'y ſuccombent pas.

Ces cauſes générales & trop fréquentes de la perte des enfans naiſſans, lorſqu'ils ſont foibles, ſont ſouvent augmentées & favoriſées par d'autres qui, ſeules ſont en état de les faire périr. Le jeu méchanique de la poitrine eſt, dès qu'ils ſont nés, une condition eſſentielle à leur exiſtence; je l'ai déja obſervé; il ne peut s'établir que par une communication immédiate de l'air de l'atmoſphere avec la ſubſtance des poumons; les cellules innombrables de ce viſcere doivent ſe remplir d'air, le chaſſer & le reprendre ſucceſſivement. La plus grande partie de ſes vaiſſeaux ſanguins, juſqu'alors

déprimés, & ſans action ſyſtaltique, doit ſe développer, ſe remplir de ſang, en établir la circulation & former un concours néceſſaire avec toutes les fonctions, ſans lequel la vie s'éclipſe dans l'inſtant. Lorſque les cellules des poumons ſont trop foibles, ſans reſſort, ou confondues avec des mucoſités qui les effacent ou les obſtruent, elles ne reçoivent pas l'air de l'atmoſphere, les vaiſſeaux ſanguins en ſont gênés & comprimés, les fonctions des uns & des autres ne peuvent point s'établir, ou elles ne s'établiſſent qu'imparfaitement. Dans le premier cas, la perte des enfans eſt très prochaine; ils ſont opprimés par une eſpece d'apoplexie qui élude tous les ſecours de l'Art & les rend inutiles; quelquefois, ſouvent même ils réuſſiſſent dans le ſecond, lorſqu'ils ſont placés à propos.

Les enfans peuvent périr auſſi par les effets d'une pléthore ſanguine; combien d'avortemens, combien de fauſſes couches ne voit-on pas tous les jours, qui ne ſont cauſés que par la pléthore de la mere? combien d'enfans ne voit-on pas naître ſur le point d'expirer, pour avoir les vaiſſeaux trop gorgés de ſang?

La délicateſſe des meres, leur débilité, leur conſtitution valétudinaire, leurs paſſions, leurs excès, leurs maladies enfin, celles qui ſont particulieres au fœtus, (1) & les

(1) Tom. I, Sect. IV.

les accouchemens laborieux, ſont autant de cauſes ordinaires de la foibleſſe des enfans, de leur perte, & ſouvent de leur langueur.

Les enfans qui ne reſpirent point, ne peuvent pas faire des cris en naiſſant; ceux dont les poumons ſont obſtrués par des mucoſités, n'en font que de foibles, ou n'en font point, ſelon la qualité des engorgemens de ce viſcere. Dans cette circonſtance alarmante, leur peau devient violette; en approchant l'oreille de leur bouche, on y diſtingue une eſpece de graillonnage qui provient des obſtacles que l'air trouve à ſon paſſage dans la trachée artere. Ordinairement les enfans, dans cette ſituation, paroiſſent bien venir; ils ne ſouffroient point dans le ſein de leur mere, parce qu'ils n'y avoient pas l'uſage de la reſpiration; à leur naiſſance, au contraire, c'eſt la reſpiration qui eſt le ſoutien de leur vie, l'inſtant où elle ceſſe eſt le moment de leur mort. Il faut être attentif, lorſqu'un enfant eſt dans cette triſte ſituation, à lui donner de prompts ſecours; je rappelle ceux qui ſont les plus uſités.

On tient le viſage de l'enfant découvert, & ſa bouche un peu ouverte; on lui ſouffle du vin chaud au viſage; on nettoie les narines avec de petites tentes de linge trempées dans du vin; on applique des linges imbibés de vin chaud ſur la poitrine; on le ſecoue ſans violence; on chatouille le nez & la gorge avec une plume; on frotte la plante des pieds avec des broſſes; on ſouffle

de la fumée ou de l'air dans l'inteſtin rectum. On a ſoin, pendant qu'on donne ce ſecours, d'échauffer modérément toutes les parties du corps. Si la reſpiration commence à ſe rétablir, & ſi elle n'eſt pas gênée au point d'empêcher la déglutition, on lui fait avaler une cuillerée à caffé d'eaux de fleurs d'orange ou de canelle, & même de vin, adoucis avec un peu de ſyrop d'hyſope.

Lorſque la foibleſſe des enfans a été contractée dans le ſein de leurs meres, & qu'elle eſt conſidérable, on a peine à connoître d'abord s'ils ſont vivans ou s'ils ſont morts; quelquefois leur couleur eſt livide, principalement au viſage. On en a vu reſter des heures entieres dans cet état, & en revenir peu-à-peu comme de la mort à la vie. Ordinairement les enfans qui ſont d'une extrême foibleſſe, ſont maigres, ridés, & leur peau eſt ſale, & couverte des reſtes d'une tranſpiration denſe, gluante & de mauvaiſe qualité. Cette foibleſſe eſt quelquefois ſi conſidérable que les enfans ne donnent pas le moindre ſigne de vie.

Ce ſeroit une grande imprudence que d'abandonner un enfant dans cet état; on peut préſumer qu'il eſt ſuſceptible de quelque reſſource ſi la mere l'a ſenti remuer peu de temps avant d'accoucher, ſi elle n'a pas eu une perte de ſang exceſſive, & ſi l'accouchement n'a pas été extrêmement laborieux.

Quoiqu'un enfant n'ait pas fait de cri,

& quoiqu'il n'ait point donné extérieurement de ſigne de vie, ſi l'on peut ſentir le mouvement du cœur, en appliquant légérement la main ſur ſa poitrine, ou ſi l'on diſtingue une foible pulſation dans les arteres du cordon ombilical, on peut prendre courage, ranimer ſa confiance, & eſpérer de le conſerver.

On tente, dans les foibleſſes de cette eſpece, tous les ſecours que j'ai indiqués dans l'article précédent; ils conviennent aux unes & aux autres; ils tendent tous également à exciter les oſcillations des fibres, à rétablir leur reſſort, à relever leur ton, & à ranimer la circulation des liquides. *Camerarius* fit l'Obſervation ſuivante dans ſa propre famille; ſa femme accoucha d'une fille qu'on crut morte, avec autant plus de vraiſemblance que la couleur de la peau étoit livide; la tendreſſe paternelle de ce Médecin, ne lui permit pas de l'abandonner ſans lui avoir donné quelques ſecours, quoiqu'il les regardât comme inutiles; il la croyoit morte depuis plus de demi-heure; cependant il fit chauffer du vin de malvoiſie, le mêla avec de l'eau, parties égales, en fit laver l'enfant, & engagea la Sage-Femme de mettre dans ſa bouche une poudre cordiale, délayée dans une cuillerée du même vin, & de la lui ſouffler au viſage: alors cette enfant, dont on déſeſpéroit, donna quelque ſigne de vie, & enfin elle vécut. Il eſt des Sages-Femmes qui, dans de telles

circonſtances, mâchent de la canelle & des girofles, & ſoufflent fréquemment leur haleine aromatiſée dans la bouche de l'enfant.

On emploie, en quelques lieux d'Allemagne, un autre moyen pour fortifier les enfans foibles au moment de leur naiſſance; ce ſecours eſt peut-être trop peu connu, ou trop peu uſité dans nos climats; c'eſt la ſucion des mamelles de l'enfant. Les Sages-Femmes, qui ſont dans cet uſage ne ſucent que la mamelle gauche; cette préférence eſt-elle un effet du préjugé ou non? On peut s'en inſtruire par l'obſervation. *Schurrigius* rapporte pluſieurs exemples des bons effets de ce ſecours; il a ſoin de les rendre aſſez autentiques pour qu'on ne doive pas leur refuſer de la confiance. Hanneman le regarde comme le plus efficace; les enfans, dit cet Auteur, ſur leſquels on le pratique, donnent quelque ſigne de vie, dès l'inſtant qu'on l'a mis en uſage: il le confirme par l'Obſervation ſuivante. Un enfant avoit tellement été affoibli au paſſage, où il avoit été retenu pendant trois heures, qu'on le crut mort lorſque la mere fut délivrée; on avoit eu recours inutilement à tous les ſecours ordinaires, on n'en avoit pas obtenu le moindre ſigne de vie. Tout paroiſſant déſeſpéré, la Nourrice lui ſuça la mamelle gauche, dès l'inſtant l'enfant fut rappellé à la vie. *Ledelius* rapporte un exemple ſemblable au précédent; tous les ſecours ayant paru inutiles, & l'enfant étant décidé mort,

la Sage-Femme lui ſuça avec force la mamelle gauche pendant trois fois conſécutives ; on s'apperçut à la troiſieme fois d'un mouvement à l'abdomen de l'enfant ; il rendit un petit vent ; donna des ſignes de vie, & il vécut. Il ſeroit ſuperflu de rapporter d'autres Obſervations ſur les effets ſalutaires de ce ſecours ; il eſt trop innocent & trop aiſé pour le négliger dans des circonſtances où il pourroit être utile.

Outre la pléthore ſanguine, que les enfans ont contractée dans le ſein de leur mere, ils ſont expoſés à un engorgement des vaiſſeaux, occaſionné par la compreſſion qu'ils ſouffrent au paſſage dans le travail des accouchemens laborieux. Cette compreſſion intéreſſe ordinairement tout le corps ; elle eſt douloureuſe, elle gêne, interrompt, ou arrête la circulation des liquides dans une grande partie des vaiſſeaux de la ſuperficie ; ces irrégularités particulieres troublent l'ordre général de la circulation, & donnent occaſion à des engorgemens dangereux des viſceres. Ordinairement les enfans ſont alors bouffis, meurtris, échimoſés, livides, &c.

Dans ces deux eſpeces différentes de pléthore, il eſt indiſpenſable de diminuer la quantité du ſang des enfans en en laiſſant couler une ou deux onces par le cordon ombilical ; dans ce cas, il faut le couper avant d'en ſerrer la ligature : s'ils reſtent foibles malgré ce ſecours, on aura recours

à quelqu'un des moyens que j'ai proposés pour remédier à leur foiblesse, qu'on choisira selon leur situation.

On doit présumer, en réfléchissant sur ces Observations, qu'on laisse souvent périr des enfans que l'on croit morts, parce qu'ils ne donnent pas en naissant des signes de vie; on est à plaindre de n'être pas toujours & par-tout assez éclairé pour sçavoir prévenir de tels malheurs & les éviter. Pour ne pas se tromper dans des occasions aussi délicates où les secours de l'art sont essentiels, il faut se persuader qu'il n'est que la corruption sensible de la peau qui soit dans les enfans un véritable signe de mort: c'est le seul qui ne soit point équivoque.

CHAPITRE IV.

De la peau des enfans.

LA peau est un rézeau composé de fibres nerveuses, tendineuses, & d'extrémités d'arteres & de veines; elle est couverte de houpes nerveuses. On observe sous la peau une infinité de glandes & de tuyaux qui s'étendent jusqu'à sa superficie, & y forment autant de pores qui servent à l'excrétion de la transpiration insensible & de la sueur. Leuwenhock, le Pere Mersenne, Grew, ont fait des recherches sur la quantité immense

de pores dont elle eſt criblée ; ils en évaluent le nombre à plus de ſeize millions dans un homme d'une taille moyenne.

Les pores de la peau paroiſſent ſenſiblement à la paume de la main & aux jointures des doigts. On y diſtingue une infinité de ſillons paralleles entr'eux, & des pores qui y ſont plus conſidérables qu'ailleurs. Chacun de ces pores paroît au microſcope comme une petite fontaine, avec une goutte de l'humeur qui en tranſpire ; ſi l'on écarte cette goutte, on en voit ſortir immédiatement après une autre ſemblable ; ces pores ſont plus ou moins ouverts, ſelon que la peau eſt dans un état plus ou moins naturel ; ce qui dépend de la diſpoſition du corps, de ſes indiſpoſitions, & de ſes maladies : ils different auſſi ſelon les différentes eſpeces d'animaux. Il eſt des chenilles à corne qui les ont ſi ouverts, qu'ils donnent aiſément paſſage aux œufs que de petits *icnneumons* pondent ſur leurs corps, & aux vers qui en proviennent.

Les fibres nerveuſes, dont la peau eſt comme tiſſue, font ſa ſenſibilité, leur élaſticité, leur force & leur foibleſſe, font varier le diametre des pores, ſelon leurs différences. Ces fibres ſont très irritables & ſujettes à des changemens conſidérables de leur reſſort, tant dans les différens âges, qu'à l'occaſion des douleurs & des impreſſions que font ſur elles l'action du chaud, du froid, de la ſéchereſſe, de l'humidité,

& généralement de toutes les variations de l'atmoſphere quand elles ſont exceſſives.

Le reſſort & l'élaſticité des fibres animales, ſont principalement aſſujettis aux maladies du corps & aux paſſions de l'ame de tous les genres; l'un & l'autre varient ſelon le caractere des maladies, leurs différence & l'excès des paſſions. La peau des enfans, de même que celle des hommes, devient, au commencement de la plus grande partie des maladies, ſeche, inégale, raboteuſe; quelquefois elle reſſemble à du cuir tanné. Tandis que la peau demeure dans cet état, la tranſpiration eſt irréguliere, peu abondante ou ſupprimée; alors on doit tout craindre de la maladie. Dès que la peau ſe ramolit & s'humecte d'une tranſpiration naturelle, la maladie décline, & elle ſe diſſipe à meſure que la tranſpiration ſe rétablit. Dans les phthiſies & les fievres lentes hectiques, la peau devient ſeche, & la tranſpiration ſe fait toujours mal; les ſueurs abondantes qui épuiſent le malade ne l'humectent pas, elles ſont contre-nature, ou ſymptomatiques; elles n'ont lieu qu'à l'occaſion de la ſuppreſſion d'une tranſpiration naturelle, dont le rétabliſſement eſt néceſſaire pour la guériſon de toutes les maladies. Il eſt des enfans naiſſans dont la peau eſt d'un mauvais caractere ou très-mal conditionnée; c'eſt ordinairement l'effet des vices contractés dans le ſein de leurs meres, & ſouvent de leurs excès & de leurs paſ-

ſions. L'épiderme ſert à modérer l'extrême ſenſibilité de la peau, & à diminuer les impreſſions que feroient ſur elle le contact immédiat de tout ce qui ſeroit en état de l'irriter. Il eſt généralement avoué que c'eſt de l'irrégularité, du trop d'abondance, ou de la diminution de la tranſpiration, que proviennent des maladies de tous les âges, dès le moment même de la naiſſance; c'eſt donc une néceſſité indiſpenſable de donner l'attention la plus ſérieuſe & la plus ſuivie aux organes de cette excrétion, pour les fortifier & les établir dans l'ordre de la Nature.

J'ai obſervé que la peau du fœtus eſt extrêmement mince & poreuſe, qu'il tranſpire, ou plutôt qu'il ſue abondamment, que la ſuperficie de ſon corps ſe couvre d'une craſſe gluante, &c. Cette craſſe qui eſt utile au fœtus, pour diminuer la grande diſſipation qui ſe feroit par des ſueurs trop abondantes, deviendroit nuiſible à l'enfant, en faiſant obſtacle à une tranſpiration néceſſaire; elle cauſeroit des maladies de la peau, qui ne ſont d'ailleurs que trop fréquentes dans le premier âge, & d'autres eſpeces qui pourroient être dangereuſes & funeſtes.

L'atmoſphere de l'air qui environne l'enfant, eſt de pluſieurs degrés moins chaude, moins douce, moins humectante que la liqueur dans laquelle il nageoit dans le ſein de ſa mere, & celle-ci n'eſt point ſu-

jette aux grandes, aux promptes & aux fréquentes variations de cet élément. La crasse de la peau des enfans rendroit ces variations plus dangereuses, en augmentant des obstacles formés par l'atmosphere, à la transpiration insensible, en retenant cette évacuation, & en la rendant propre à produire des maladies.

Si la transpiration est trop abondante dans les enfans, ils sont par cette voie des pertes qui les épuisent, abattent leurs forces & les rendent languissans. Si cette évacuation est arrêtée ou trop diminuée, leur sang ne se dépure pas de ses hétérogénéités; ce sont autant de matieres étrangeres retenues dans les vaisseaux, propres à mettre le désordre dans la masse des liquides, à causer des engorgemens, des glandes, des maladies cutanées de toutes les especes; des fievres, des coliques, des hoquets, des convulsions, &c.

Hippocrate observe que les enfans qui transpirent aisément, paroissent moins forts que ceux qui transpirent moins, mais qu'ils sont plus sains & se rétablissent plus promptement, lorsqu'ils sont malades; il ajoute que ceux qui transpirent mal, paroissent plus forts avant leurs maladies, mais qu'ils guérissent plus difficilement. Cet Auteur entend parler, sans doute, d'une transpiration plus ou moins modérée; pour peu qu'elle fût excessive dans l'un ou l'autre cas, elle produiroit infailliblement des maladies; on a eu lieu de s'en convaincre par des ob-

ſervations de tous les temps & de tous les âges ; elles ſont ſoutenues & confirmées par celles que l'on fait tous les jours.

Ces Obſervations ſont bien propres à autoriſer & à nous faire adopter les uſages où étoient les Anciens de donner une attention ſcrupuleuſe à la peau des enfans ; ils étoient perſuadés que par ce moyen ils fortifioient leur corps, affermiſſoient leur tempérammment, & les préſervoient de maladies. Ils ne ſe trompoient pas dans leur ſage prévoyance ; ils formoient des hommes robuſtes; ils craignoient pour eux des années de langueur ; qu'ils n'éprouvoient pas, parce qu'ils avoient ſoin de les en préſerver. Pour nous, nous éprouvons ces langueurs & n'avons pas le courage de les prévenir, ni ſouvent la force de les faire ceſſer, pour ne pas abandonner des uſages auxquels nous aſſujettit une molleſſe que nous avons priſe en habitude.

CHAPITRE V.

Uſage du ſel & d'autres drogues dont ſe ſervoient les Anciens pour décraſſer la peau des enfans & pour les fortifier.

EZECHIEL nous apprend, par les reproches qu'il fait à Jéruſalem (1), qu'on

(1) Ezéch. ch. 16, ℣. 4.

étoit dans l'ufage chez les Anciens Hébreux de laver les enfans dès qu'on leur avoit coupé le cordon ombilical, avec de l'eau douce, & qu'enfuite on leur jettoit du fel fur le corps, ou qu'on les baignoit dans de l'eau falée. Il paroît, en rapprochant ce paffage d'Ezéchiel de celui du Lévitique, où il eft dit : *Vous affaifonnerez avec le fel tout ce que vous offrirez en facrifice ..... Vous offrirez le fel dans toutes vos oblations*, que c'étoit un culte religieux chez les Juifs, de faupoudrer les enfans, dès qu'ils étoient nés, ou de les laver dans de l'eau falée. Cet ufage a dû auffi être regardé comme utile à la fanté, puifqu'il étoit généralement pratiqué parmi des Nations qui ne connoiffoient point, ou n'adoptoient pas les Loix, ni la Religion des Hébreux. Il a été également pratiqué par les Chrétiens pendant plufieurs fiecles; dans celui même où nous vivons, il eft des Juifs & des Chrétiens qui en font ufage, fans doute fur la foi de l'ancienne tradition.

On lit dans l'Hiftoire des Antiquités Grecques, que les Grecs jettoient du fel fur la peau des enfans, dès qu'ils étoient nés; cette méthode étoit reçue & fuivie dans la plus grande partie du monde connu alors. On voit dans les Ouvrages de Galien, qui vivoit dans le fecond fiecle de l'Ere Chrétienne, que de fon temps on en faifoit un ufage général pour fortifier la peau & pour la rendre propre à réfifter aux impreffions

trop vives de l'air. S. Jérome, dans le quatrieme ſiecle, nous apprend que les Sages-Femmes jettoient du ſel ſur la peau des enfans pour la ſécher & pour les rendre plus robuſtes. Iſaac, Iſraélite, fils de *Johannitius*, recommande, dans le neuvieme ſiecle, de répandre ſur les enfans nouveaux nés du ſel, mêlé avec des roſes pulvériſées; il ajoute qu'on doit les baigner tous les jours, couvrir leurs articulations de poudre de myrthe & leur faire des frictions ſur tout le corps.

Halyabas, Médecin Arabe, célebre dans le dixieme ſiecle, recommandoit de ſuivre le ſentiment de Galien, concernant l'uſage de ſaupoudrer les enfans nouveaux nés. Avicenne, Médecin d'une grande réputation, dans le onzieme ſiecle, faiſoit oindre, pendant huit jours, le corps des enfans humides & charnus avec de l'huile où l'on mêloit du ſel. *Ferrarius*, Médecin de Véronne, dans le ſeizieme ſiecle, faiſoit laver les enfans avec de l'eau chaude, & enſuite il leur faiſoit jetter du ſel ſur le corps; il conſeilloit de le mêler avec de l'huile d'olives.

Un Médecin, nommé Mosès, Juif de nation, ſoutint une theſe à Butzow, en 1766, dans laquelle il dit, qu'en voyageant dans les extrêmités de la Hongrie, il avoit eu occaſion de s'aſſurer & de voir par lui-même que les Iſraélites de ces contrées, & ceux qui habitent dans l'Empire des Turcs, ſaupoudrent les enfans naiſſans, ou les lavent

dans de l'eau ſalée, ſelon l'ancien uſage de leurs peres. Ce Médecin leur demanda la raiſon pour laquelle ils avoient conſervé cet uſage ; ils lui répondirent que c'étoit pour ſe préſerver de la petite vérole ; que moyennant cette précaution, ils étoient exempts de cette maladie, & qu'elle n'avoit point lieu parmi eux ; qu'il n'en étoit pas de même des Juifs qui habitoient parmi les Chrétiens, qu'ils y étoient ſujets, parce qu'ils n'obſervoient pas la même méthode.

Cette Theſe fit dans ſon temps une ſenſation générale dans une grande partie de l'Europe, où l'on eut ſoin de la répandre par le moyen des Journaux Littéraires ; elle ſembloit annoncer les moyens de faire ceſſer la petite vérole & d'en ſécher les racines. Il a été confirmé depuis ce temps-là, par des recherches exactes, faites à Conſtantinople, à Vienne & en Hongrie, que le Médecin Mosès avoit été trompé ſur cette prétendue découverte, ou qu'il s'étoit trompé lui-même. Le réſultat de ces recherches eſt que, quoique les Juifs de Conſtantinople, ceux de Hongrie, & les Turcs mêmes, ſoient dans l'uſage de ſaupoudrer les enfans dès qu'ils ſont nés, ils n'en ont pas moins la petite vérole, la rougeole, & les autres maladies de la peau, qui ſont endémiques parmi eux, & plus fréquentes que chez tous les autres peuples. Ils ſont également ſujets aux épydémies varioliques, & ils ne cherchent pas à s'en préſerver par l'inoculation ;

ils la regardent comme contraire à leur Religion. Il eſt d'un uſage général, parmi ces Nations, d'employer le ſel pour décraſſer les enfans, après les avoir eſſuyés avec des linges.

On ſera ſans doute ſurpris de trouver en France des exemples récens de l'ancienne méthode de ſauprouder les enfans; j'en rapporterai deux qui m'ont été dictés par M. le Vicomte de Boiſſe, qui l'a été lui-même, & qui m'a permis de le nommer.

M. le Marquis de Saint-Aulaire avoit été ſaupoudré à ſa naiſſance, il étoit d'un tempéramment des plus robuſtes; il a vécu cent cinq ans, ſans avoir eu d'autre maladie que celle dont il mourut il y a environ vingt ans. Ce fut à la ſollicitation de M. le Marquis de Saint-Aulaire que l'on ſaupoudra M. le Vicomte de Boiſſe, âgé aujourd'hui de trente-deux ans; il eſt Maréchal-des-Logis de la Cavalerie: comme cette opération eſt extraordinaire, on me permettra d'en donner l'Hiſtoire dans toute ſon étendue.

Dès l'inſtant que M. le Vicomte de Boiſſe fut né, & qu'on lui eut coupé le cordon ombilical, on le mit, ſans l'avoir lavé, dans des langes où l'on avoit répandu du ſel extrêmement fin; on ſaupoudra d'ailleurs tout le corps en général, & chaque partie en particulier, ſans en excepter la tête. On employa dans cette opération, environ douze livres de ſel blanc, & on le laiſſa vingt-

quatre heures dans les mêmes langes. Pendant tout ce temps il éternua fréquemment; il rendit beaucoup de mucosités par le nez & par la bouche, & de *meconium* par le fondement. Au bout de vingt-quatre heures on le lava avec du vin tiede, selon l'usage de son Pays. Lorsqu'on l'ôta de ses langes pour le laver, tout le corps se pela jusqu'aux pieds, dont l'épyderme se détacha en forme de chaussons.

Après cette opération, M. le Vicomte se porta assez bien; cependant il resta basanné & comme noirci, jusqu'à l'âge de sept ans; sa peau prit alors une couleur ordinaire & assez blanche. Il eut pendant sa jeunesse des maladies accidentelles, mais en petit nombre. Il fut pris de la petite vérole à l'âge de vingt-trois ans; il n'a pas eu jusqu'aujourd'hui d'autres maladies. Il a fait toutes les Campagnes depuis 1757, jusqu'à 1762, dans le Régiment du Roi infanterie, sans que sa santé en ait souffert la moindre altération, pas même un simple rhume: il est d'un tempéramment très-robuste, & bien plus que Messieurs ses freres qui n'ont point été saupoudrés.

On doit regarder comme exorbitante, la grande quantité de sel que l'on répandit sur le corps de M. le Vicomte de Boisse, ou pour mieux dire, d'un enfant qui venoit de naître; aussi son premier effet fut-il de le dépouiller de l'épyderme. Galien recommande expressément de n'employer dans cette

te

te opération, qu'une petite quantité de ſel. Il y a apparence que les Juifs & les Turcs l'emploient de même & avec la même précaution, puiſque ſelon les Médecins de Conſtantinople, ils laiſſent les enfans ſaupoudrés, juſqu'au dixieme ou au quinzieme jour, ſans les laver; ils les lavent alors avec de l'eau & du vin tiedes, pour enlever le reſte du ſel qui pourroit être encore ſur leurs corps: ils ne continuent de les laver que de loin en loin, & ordinairement une fois la ſemaine. Il y a apparence que les Juifs de Hongrie obſervent les mêmes uſages que ceux de Conſtantinople. Le Médecin Mosès doit s'être trompé en cela, comme en ce qui concerne la petite vérole, puiſqu'il dit que les Juifs ne laiſſent les enfans dans le ſel que pendant demi-heure. Quoi qu'il en ſoit, l'exemple de M. le Vicomte de Boiſſe, inſinue bien ſenſiblement, qu'une petite quantité de ſel répandue ſur le corps des enfans naiſſans, ne ſçauroit leur être nuiſible, & qu'au contraire on pourroit en retirer des avantages dans certaines circonſtances.

Il eſt très-vraiſemblable qu'Avicenne & *Ferrarius* étoient de ce ſentiment, puiſqu'ils modéroient l'action irritante du ſel, en le mêlant avec de l'huile; c'étoit ſans doute pour la même raiſon que d'autres Médecins célebres modéroient ſa force par le mêlange de la poudre de myrthe & de roſes.

Ferrarius a fait une Obſervation qui a du rapport avec toutes ces méthodes; c'eſt

que si les enfans sont maigres & exténués ; il ne faut se servir du sel qu'après les bains, pour resserrer des pores trop ouverts : il vouloit dire, sans doute, pour fortifier des fibres trop relâchées par l'humidité de l'eau.

L'usage du sel, pour nettoyer la peau des enfans, & pour les fortifier, est, selon les Auteurs que je viens de citer, le plus ancien, celui qui a été le plus généralement adopté, & qui s'est soutenu le plus long-temps. Il paroît aussi vraisemblable qu'il date de l'origine des Juifs ou du commencement de leurs Loix, qu'il est démontré qu'il s'est soutenu jusqu'à nos jours. Averrhoes & Hoffmann n'auroient-ils pas porté un jugement hasardé en blâmant cette méthode sans restriction ? Le sel, & les autres drogues avec lesquelles certains Auteurs ont conseillé de le mêler, sont regardés de nos jours, comme très-propres à produire les effets qu'on s'en est proposé de tous les temps.

Le sel est incisif, pénétrant, déficatif ; il est regardé généralement comme propre à nettoyer la peau de ses ordures, en les incisant, en les divisant, & en les disposant à pouvoir être enlevées par l'eau tiede, & par de simples frictions, avec des linges secs.

Les feuilles, les fleurs & les baies de myrthe sont astringentes ; on les regarde aussi comme très-propres à décrasser la peau, à fortifier les fibres, & à raffermir les chairs. La poudre de roses est de même que celle

de myrthe, aſtringente, & déterſive ; l'une & l'autre ont les mêmes qualités & rempliſſent les mêmes indications.

L'huile & le ſel forment par leur mêlange un fluide inciſif & déterſif, en état de remplir toutes les vues qu'on doit ſe propoſer concernant la peau des enfans naiſſans, principalement lorſqu'ils ſont humides & charnus.

CHAPITRE VI.

Bains en uſage chez les Anciens, pour décraſſer la peau des enfans & pour les fortifier.

IL étoit des Peuples dans l'antiquité, même parmi les Nations, où l'on obſervoit l'uſage de ſaupoudrer les enfans, qui les lavoient avec de l'eau froide dès qu'ils étoient nés, ou les baignoient dans des fleuves. Salmurh & Pancirole nous apprennent que les Lacédémoniens s'en faiſoient une loi. Les Spartiates les plongeoient dans l'Eurota, & les Germains dans le Rhin, ſelon Virgile & Séneque. Les Scythes, les anciens Allemands, les Bretons, au rapport de Céſar, obſervoient exactement cet uſage. Ces Peuples guerriers élevoient ainſi leurs enfans pour les rendre plus robuſtes & moins ſuſceptibles des variations de l'atmoſphere & de

leurs excès; ils croyoient les rendre, par ce moyen, plus propres aux travaux de la guerre, & à ſupporter les fatigues qui en ſont inſéparables. Ce fut, ſans doute, le préjugé général ſur cet uſage, qui donna occaſion aux Poëtes de feindre qu'Achille étoit invulnérable, parce qu'à ſa naiſſance il avoit été plongé dans le Styx, Fleuve des Enfers. Ce prétendu Fleuve n'étoit dans le vrai, qu'une fontaine d'Arcadie, Province du Péloponeſe dans la Grece; elle prenoit ſa ſource au pied du Mont Nocaris. Ses eaux étoient ſi froides, qu'on les regardoit comme un poiſon; on prétend qu'elles rongeoient le fer & le cuivre, & briſoient tous les vaiſſeaux dans leſquels on les mettoit.

Les Lapons, les Péruviens, des Nations entieres des Indes; principalement les habitans de Terre-Ferme, ont plongé dans tous les temps leurs enfans naiſſans dans l'eau froide; ils ſuivent encore aujourd'hui cet ancien uſage. Ils portent la choſe plus loin; dès qu'une femme de Terre-Ferme eſt accouchée, ſes amies & ſes voiſines la portent à la riviere avec ſon enfant, & les lavent dans l'eau courante. On enveloppe enſuite l'enfant dans une écorce d'arbre qui lui ſert de langes; on le couche dans un petit *hamac*, & on continue de le laver tous les jours avec de l'eau froide: les enfans de ces Peuples vont nuds juſqu'à l'âge de

treize ans: les Péruviens ſuivoient les mêmes uſages.

Le préjugé en impoſoit aux Peuples qui élevoient ainſi leurs enfans ; nous ne ſçaurions aujourd'hui adopter une éducation auſſi ſévere. Il paroit que du tems de Galien, la Grece & Rome commençoient à ſecouer ce joug ; cet Auteur reprenoit vivement les Peuples qui ſuivoient encore cet uſage. Langius ne l'improuvoit point malgré l'oppoſition de Galien ; il remarque que les Nations qui l'obſervoient, ne valoient pas moins dans les Armes, dans les Sciences & les Arts, que celles qui ne l'obſervoient pas.

Les Ruſſes, depuis qu'ils ont été civiliſés par Pierre le Grand, forment un aſſemblage de différens Peuples, dont chacun a conſervé les uſages particuliers à ſa Nation. Les habitans naturels de cet Empire, ſuivent pour la plus grande partie, les anciennes coutumes concernant les enfans nouveaux nés ; je rapellerai ces uſages, & je leur donnerai quelqu'étendue par rapport à leur ſingularité.

Les femmes Ruſſes de toutes les conditions, celles qui habitent les Villes & les Provinces, ſe rendent au bain public (1)

(1) Les bains Ruſſes ſont des bains de vapeur, entretenus aux dépens du Public, on y ſue abondamment ; après le bain on ſe lave à ſon gré avec de l'eau froide, ou avec de l'eau tiede.

dès qu'elles ont accouché & qu'elles sont totalement délivrées : elles y portent leurs enfans, ou les font porter avec elles, envelopés seulement dans des langes, sans être décrassés. La mere, sans prendre d'autre précaution, marche sur la glace & sur la neige ; elle entre dans le bain avec l'enfant, & tous les deux y suent abondamment pendant environ deux heures ; on les lave ensuite l'un & l'autre avec de l'eau froide & on les frotte avec du savon. Les nouvelles accouchées, après ces opérations, reviennent chez elles bien couvertes, avec leurs enfans dans les bras ; elles gardent leur lit pendant trois ou quatre jours. Pendant tout ce temps, elles ont soin d'exciter & d'entretenir des sueurs, par l'usage d'une boisson chaude (1), par la chaleur de la chambre, & par des couvertures ou des fourrures de peau de mouton.

Les femmes riches ont des bains dans leurs maisons ; elles y sont plus commodément que celles qui sont obligées de se rendre aux bains publics ; d'ailleurs elles

---

(1) C'est une espece de petite biere, faite avec la menthe de Jardin, au lieu de houblon, dans laquelle on délaie quelquefois des jaunes d'œufs battus, d'autrefois du miel, tantôt du pain grillé & tantôt différentes especes de gruaux ; on y ajoute quelquefois, mais très-rarement, de l'eau-de-vie de froment. Les femmes nobles, les riches, celles du Peuple, ne prennent pas d'autre boisson, ni d'autres alimens lorsqu'elles sont en couche.

obſervent toutes également les mêmes uſages. Cette façon de ſe conduire pendant les couches, paroîtra ſans doute bien extraordinaire à nos Dames délicates; cependant, il eſt confirmé que les femmes Ruſſes, ſurtout celles qui nourriſſent leurs enfans, ne ſont point ſujettes à ces maladies qu'on attribue à un lait répandu, ni à celles qui ſont ſi ordinaires dans nos climats à la ſuite des couches.

Les Ruſſes lavent tous les jours les enfans dans l'eau froide; cependant il en eſt parmi les riches qui abandonnent peu-à-peu les anciens uſages, à meſure qu'ils ſe rapprochent de la molleſſe; ceux là lavent leurs enfans avec de l'eau chaude.

Les Italiens, dans leur décadence, lorſqu'ils commencerent de n'être plus Romains, adopterent une méthode bien différente de celle des anciens Ruſſes; ils lavoient leurs enfans avec une décoction de plantes odorantes; ils réitéroient ces bains deux fois par jour. Cet uſage ſe ſoutenoit encore dans le ſeizieme ſiecle, du temps de *Blondus* qui exerçoit la Médecine parmi eux.

Ferrarius conſeille, d'après Galien, de faire tous les jours des frictions aux enfans, juſqu'à l'âge de trois ans, & enſuite tous les deux ou trois jours, ſans préjudice des onctions d'huile & de ſel dont j'ai déja parlé. Il veut auſſi qu'on les lave une fois le jour, juſqu'au quatrieme mois; du quatrieme au ſeptieme, de deux jours l'un, &

du septieme jusqu'au sevrage, deux fois par semaine. Les bains des enfans étoient composés différemment selon les saisons ; on se servoit en Eté d'eau tiede, ou l'on faisoit bouillir à un feu doux, des roses, des violettes, de la camomille. Dans l'Hiver l'eau étoit modérément chaude & chargée d'une décoction de roses seches, de camomille, de marjolaine, de sauge, de menthe, de pouliot, de calament. Cet Auteur porte encore plus loin ses instructions pour décrasser les enfans & pour les fortifier. La Nourrice, selon lui, lorsqu'elle lavé l'enfant, doit mettre la main gauche sous sa poitrine, dans un bacquet assez grand, plein de l'eau du bain, & le laver légérement avec la main droite, de façon que toutes les ordures du cou & de toutes les parties concaves, comme sont les aisselles, les aînes, soient bien nettoyées ; on seche ensuite l'enfant en le frottant doucement avec des linges chauds dans l'Hiver, & secs seulement dans l'Eté.

Les bains d'eau douce & tempérée, dit *Baccius*, conviennent aux enfans nouveaux nés ; il est à propos, selon lui, de les continuer pendant plusieurs années. Les eaux qui ont une qualité minérale ne sont pas propres à ces âges, selon ses observations. Il avertit les Nourrices qu'elles doivent faire attention qu'un enfant n'ait point de lait dans l'estomac, lorsqu'elles le lavent ou qu'elles lui font des frictions, sa di-

geſtion en feroit troublée ; il conſeille, pour éviter cet inconvénient, de ne les laver ou frictionner qu'après un long ſommeil. Hoffmann & Suinger font laver les enfans avec de l'eau & du vin tiedes ; le premier penſe, d'après Langius, qu'il vaut mieux les laver dans le bain que hors du bain.

Gockelius conſeille de laver les enfans avec un mêlange d'eau, de vin & de lait; il recommande de les plonger dans un bain pareil, deux fois chaque ſemaine, pendant un quart-d'heure. Cet Auteur obſerve que l'uſage de ces bains fortifie les membres des enfans, qu'il prévient des obſtructions, le maraſme & d'autres maladies de l'enfance. Il prétend que par ce moyen on les rend tellement forts & robuſtes, qu'ils marchent ſeuls dans l'année de leur naiſſance. Il avertit que, ſi la liqueur du bain eſt trop chaude, la peau durcit au point de devenir rude & qu'elle conſerve cette qualité toute la vie.

CHAPITRE VII.

Différens moyens en uſage dans ce ſiecle, pour nettoyer la peau des enfans.

DAns les Cantons des Suiſſes on plonge les enfans dans l'eau tiede dès qu'ils ſont nés ; on les frotte enſuite légérement ſur

tout le corps avec une éponge très-douce, imbibée d'un mêlange chaud de vin, d'eau de fontaine & d'un peu de beurre; on continue ces frictions jusqu'à ce que l'enfant soit décrassé. Après cette opération on oint de beurre tiede la tête, les aînes, les aisselles, le cou & toutes les articulations des extrémités. Dans le Canton de Basle, on réitere ces procédés tous les jours, pendant une semaine, ensuite de deux jours l'un pendant le reste du mois, & passé ce temps, une fois la semaine. A Fribourg & ailleurs, dans cette République, on observe en général à peu-près les mêmes usages. A Strasbourg & dans une grande partie de l'Allemagne, on les lave avec de l'eau tiede & du vin, ou on les baigne simplement dans l'eau tiede; cependant il est des Sages-Femmes qui composent ces bains avec du vin & du beurre; la plupart ne les lavent qu'une fois. En Baviere, si les enfans sont foibles, on se sert de biere pour les laver, ou d'un mêlange d'eau & de vin; on réitere ces bains tous les matins pendant neuf jours, & ensuite de temps en temps pendant la premiere année. Dans le Danemarck on enleve la crasse des enfans naissans avec une flanelle imbibée de biere tiede, où l'on mêle un peu d'huile ou de beurre fondu: on seche l'humidité avec un linge chaud. Le Peuple de ces contrées regarde, mal-à-propos, comme pernicieux, l'usage de laver & de baigner les enfans, & il ne leur fait

point de frictions. On a le même préjugé en Languedoc, en Provence & en Dauphiné ; cependant on leur fait des frictions seches sur tout le corps toutes les fois qu'on les change, excepté à Marseille où l'on n'en fait point.

A Groningue, on lave les enfans avec un mèlange d'eau, de biere & de beurre fondu ; on y fait aussi usage d'une simple lessive chaude, faite avec le savon blanc & l'eau de pluie : on frotte ensuite tout le corps avec un linge imbibé de vin blanc ou d'esprit-de-vin, mêlé avec de l'eau : on continue de les laver tous les jours avec un mèlange d'eau & de vin blanc, ou avec de l'eau seule : on leur fait des frictions avec des linges secs, toutes les fois qu'on les a lavés.

A Leyde, on les frotte avec une piece de flanelle fine, trempée dans de la biere beurrée, chaude. Il est des Sages-Femmes qui se servent de vin beurré également chaud ; elles arrosent ensuite tout le corps d'esprit-de-vin qu'elles échauffent dans leur bouche : quelques-unes coupent l'esprit-de-vin avec de l'eau tiede. On lave tous les jours la tête & le visage, sur-tout derriere les oreilles ; on se sert d'esprit-de-vin pur, ou bien mêlé avec un peu d'eau, pour la tête & le visage ; d'eau pure fraîche pour les oreilles & pour les parties inférieures : on lave de temps en temps tout le corps avec de la biere beurrée, sur-tout aux

endroits où l'on apperçoit quelque tache ; & à la fontanelle : on a foin de bien fécher les parties qui ont été mouillées, par de légeres frictions avec des linges chauds : on arrofe communément les enfans avec de l'efprit-de-vin ou de genievre, après les avoir lavés, tant pour fortifier la peau que pour empècher que les fluides aqueux ne l'affoibliffent ; c'eft auffi dans la vue de divifer & diffiper les vifcofités qui n'ont pas été enlevées par les fecours précédens, ou qui fe font formées par la tranfpiration. On frotte la tête tous les matins avec un linge chaud bien fec ; on étend ces mêmes frictions fur tout le corps & principalement fur le dos, toutes les fois qu'on change la chemife. La Nature indique combien ces frictions délectent les enfans ; on s'apperçoit fenfiblement qu'ils fe remuent avec volupté & qu'ils fe portent avec effort vers la main qui les frotte, pour augmenter & prolonger les fenfations agréables qui les flattent. On obferve à peu près la même méthode à Amfterdam & dans le refte des Provinces-Unies ; on les arrofe par-tout d'eau-de-vie, d'efprit-de-vin ou de genievre, après qu'on les a lavés : on en emploie ordinairement chaque fois une ou deux onces.

A Dunkerque, à Boulogne, à Calais, le Public lave les enfans avec de la petite biere chaude où l'on fait fondre du beurre frais ; les gens riches fe fervent de vin blanc & d'eau. A Lille, on les décraffe d'abord

avec du beurre frais & de l'huile d'olives: on les lave enſuite avec du vin & de l'eau & on leur fait des frictions ſeches toutes les fois qu'on les change. En Corſe, on les décraſſe avec du vin tiede. A Minorque, on les lave ſouvent avec de l'eau de fontaine preſque froide; on y mêle quelquefois un peu de vin. A Perpignan, on ne les lave qu'une fois avec de l'eau tiede & de l'eau-de-vie, & on leur fait ſouvent des frictions ſeches.

A Lyon, on les nettoie avec de l'huile d'olives, ou du vin, tiedes; lorſqu'ils ſont foibles on ſe ſert de vin, d'eau-de-vie, de vinaigre pur, ou d'eau vulnéraire, tiedes: on préfere l'eau vulnéraire, pour les enfans de l'Hôtel-Dieu, à toutes les autres liqueurs.

On ne fait point à Rouen des frictions habituelles, on s'y ſert d'eau & de vin de même qu'à Paris; on obſerve à-peu-près les mêmes uſages dans le reſte du Royaume. Cependant il eſt des Pays, ſur-tout dans l'Aquitaine, où l'on fait des frictions ſeches à la tête des enfans toutes les fois qu'on les change, & on les lave avec les langes mouillés de leur urine.



CHAPITRE VIII.

Réflexions fur les différens moyens de décraffer la peau des enfans & de les fortifier.

LEs foins que prenoient les Anciens, de la peau des enfans, avoient pour objet la force & le courage; auffi avoient-ils la fatisfaction de former des hommes robuftes & courageux. Le fel, l'eau froide dont ils fe fervoient pour les décraffer & pour les laver, rendoient, lorfqu'ils s'en fervoient à propos, leur peau plus ferme qu'elle ne l'auroit été fans ce fecours. L'un & l'autre étoient propres à donner aux fibres des folides, un ton élaftique qui fe communiquoit aux membranes des vaiffeaux; la circulation des liquides en acquéroit de l'activité, le fang en devenoit plus denfe, & plus capable d'action & de réfiftance. Ce concours de forces fe communiquoit aux membres, aux vifceres, aux entrailles; leurs fonctions en étoient plus régulieres, plus parfaites; il étoit rare qu'elles fuffent altérées chez des hommes auxquels on avoit ménagé dès leur naiffance des reffources auffi favorables.

On a vu les gradations par lefquelles on a paffé fucceffivement dans les différens ufages qu'on a obfervés pour décraffer & fortifier les enfans du premier âge; on peut dire que fi les uns ont eu la force & le

courage pour objet ; les autres ont été le fruit d'une dangereuſe molleſſe : les premiers formoient des corps robuſtes, ceux qu'on leur ſubſtitua, ne pouvoient qu'affoiblir les fibres & rendre les membres débiles.

Il faut cependant obſerver que l'uſage du ſel & de l'eau froide étoit admis trop généralement ; s'il étoit utile à certains enfans, il étoit pernicieux à d'autres. Les Juifs étoient trop religieux pour ſe l'être permis à certains égards, s'ils euſſent été aſſez éclairés pour diſtinguer en quoi il pouvoit être nuiſible. Pour ce qui eſt des Grecs & des autres Nations Païennes qui ſe ſervoient du ſel & de l'eau froide, ils étoient aveuglés par leurs erreurs & par leurs préjugés ; ils n'avoient en vue que les moyens qu'ils croyoient propres à acquérir des forces pour détruire leurs voiſins, & pour ſe former des Domaines & des Empires. Les Lacédémoniens, principalement, ſéduits par de tels principes de férocité, en quoi ils faiſoient conſiſter la véritable gloire & le vrai bonheur, ne cherchoient qu'à ſe préparer & à ſe faire des reſſources pour ſe ſoumettre les Nations. Les moyens de faire périr leurs enfans ne leur répugnoient peut-être pas dans certaines circonſtances ; ils ne vouloient que des hommes robuſtes ; ils regardoient comme inutiles, & à charge à la République & à eux-mêmes, ceux qui étoient foibles & délicats. C'eſt par une ſuite de cette cruelle politique, généralement

adoptée parmi eux, que, lorſqu'il naiſſoit des enfans qui leur paroiſſoient foibles, ils les plongeoient dans le vin pour les *éprouver* ; ils étoient prévenus & perſuadés que, s'ils réſiſtoient à cette épreuve, ils étoient faits pour devenir des hommes robuſtes, & qu'autrement ils périſſoient bientôt après.

Lorſque les enfans naiſſent gras, bien nourris, ils ont la peau tendre & les pores très-dilatés ; c'eſt le ſeul cas où l'on pourroit attendre quelque avantage de l'uſage du ſel, il ſeroit propre alors à raffermir la peau, & à modérer une tranſpiration trop abondante. Dans cette circonſtance le ſel prévient des épuiſemens, concourt à fortifier les fibres des ſolides, à favoriſer la circulation des liquides, à rectifier leurs ſecrétions & à former de bons tempéramens.

Lorſque les enfans naiſſent foibles, ſoit parce qu'ils ont été malades ou mal nourris dans le ſein de leur mere, leur peau eſt ridée, dure, & quelquefois elle ſemble être deſſéchée. Dans cet état, la plus grande partie des pores de la tranſpiration eſt effacée, à peine ſouvent en reſte-t-il d'autres que ceux de la ſueur, & il ne s'évacue par ces voies que des matieres groſſieres mal digérées. Le ſel, employé alors pour nettoyer les enfans, durcit leur peau de plus en plus, & la deſſeche, au lieu de rétablir ſa ſoupleſſe & ſon onctuoſité ; il reſſerre les pores, s'oppoſe à l'évacuation d'un reſte de

de tranſpiration mal conditionnée ; & devient la cauſe infaillible d'une infinité de maladies. C'eſt là, ſans doute, le vrai principe de la lepre, de la gale, des éréſipelles, & de toutes les autres eſpeces d'éruptions cutanées, auxquelles les enfans des Juifs ſont bien plus ſujets que ceux des autres Nations.

L'eau froide où l'on plongeoit les enfans, dans les temps même les plus froids, ne décraſſoit point leur peau, elle ne pouvoit pas de ſa nature, pénétrer, inciſer, ni déterger la craſſe viſqueuſe dont elle étoit couverte : elle ne pouvoit, au contraire, que ſaiſir le ſyſtême des nerfs, le contracter bruſquement, reſſerrer les pores, retenir & arrêter toute évacuation par les voies de la tranſpiration inſenſible, & ſuſpendre des fonctions faites par de tendres organes. On riſquoit la vie des enfans par cette dangereuſe épreuve, ſur-tout à leur naiſſance. On peut cependant, ſans leur nuire, les accoutumer peu-à-peu à l'eau froide, lorſqu'ils ſont robuſtes ; ce moyen ne ſauroit être que très-propre à fortifier leur peau & à affermir leur tempérament.

La méthode ſinguliere des Ruſſes, qui obſervent les anciens uſages de leurs peres, eſt moins dangereuſe que les précédentes ; elle peut même leur procurer des avantages qu'ils ne retireroient pas des autres. Les enfans tranſpirent conſidérablement dans le bain de vapeur où on les tient pendant

deux heures ; ceux qui ſont gras & bien conſtitués, ont aſſez de ſucs pour fournir, ſans en être épuiſés, à une tranſpiration abondante. Cette évacuation purifie la maſſe de leurs liquides des hétérogénéités retenues pendant la groſſeſſe dans le ſyſtême peu développé de leurs vaiſſeaux, principalement lorſque les meres ont été valétudinaires, ou qu'elles ont commis, dans leur régime de vie, des abus conſidérables & de durée. C'eſt par cette même voie que peuvent être diſſipées les cauſes des maladies ordinaires dans l'enfance. C'eſt par ce moyen que peut être affoibli le principe redoutable des maladies héréditaires, & c'eſt par cette reſſource que la Nature, rapprochée de la liberté de ſes fonctions, devient plus en état d'accomplir & de ſoutenir l'ordre de ſes loix.

Le ſavon, dont les Ruſſes frottent les enfans après leurs bains, nettoie parfaitement la peau de ſes ordures ; il commence de rétablir le ton des fibres, & de rapprocher de l'ordre naturel, le calibre des pores relâchés par le bain. L'eau froide, dont on les lave enſuite, continue de raffermir leur peau, ſans trop bruſquer ſes fibres nerveuſes & ſans trop les ſurprendre, parce que la chaleur conſidérable des enfans, en ſortant des bains, modere la froideur de l'eau & la rend moins ſenſible. L'uſage que l'on obſerve de les laver tous les jours avec de l'eau froide, leur en fait une habitude, ils la ſupportent avec patience & ſans gêne.

Lorſque les enfans ſont maigres, foibles ou malades, lorſqu'ils ne tranſpirent pas aſſez; les bains Ruſſes humectent leur peau, la ramolliſſent, en ouvrent les pores, rétabliſſent la tranſpiration; & font l'effet de préſervatif & de remede. Il eſt très prudent de les décraſſer enſuite avec du ſavon; mais c'eſt une témérité de ſe ſervir d'eau froide dans cette circonſtance: elle ne peut qu'obſtruer de nouveau des pores à peine ouverts, & qu'à peine l'effet des bains a rendus praticables. Si les Ruſſes ne font pas d'exception à leur méthode générale de laver & de fortifier les enfans; s'ils ne les lavent pas dans ce dernier cas avec de l'eau tiede, ils ſont dans l'erreur; leur imprudence doit ſouvent leur coûter des larmes.

Les bains compoſés avec des plantes odorantes, dont ſe ſervirent les Italiens dès la décadence de l'Empire, exigeoient un trop grand apparat, pour que leur uſage pût être généralement adopté; d'ailleurs ces bains étoient plus analogues à la délicateſſe des organes des femmes, que propres à fortifier ceux des hommes.

Les frictions ſeches, & ſouvent réitérées ſur le corps des enfans, adoptées déja dans les ſiecles les plus éloignés, & trop négligées dans celui-ci, ſont des ſecours néceſſaires, employés à propos dans tous les cas, dans toutes les circonſtances, & toujours propres à les rendre forts & robuſtes. Les frictions produiſent ſur eux les mêmes effets

que l'exercice opere ſur tous les hommes ; elles fortifient la peau lorſqu'elle eſt trop tendre, donnent du reſſort à ſes houpes nerveuſes lorſqu'elles ſont relâchées, & de l'élaſticité à celles qui ſont roides ou engourdies : elles dévelopent les oſcillations des fibres du ſyſtême général des nerfs, leur communiquent du mouvement & excitent leur activité : elles favoriſent l'excrétion de la tranſpiration inſenſible, la moderent lorſqu'elle eſt trop abondante & l'excitent lorſqu'elle ne l'eſt point aſſez. C'eſt ainſi que les frictions, en donnant du reſſort & de l'élaſticité aux ſolides, ſecondent les organes des digeſtions, favoriſent la circulation des liquides, rendent robuſtes les membres & les viſceres, affermiſſent la ſanté & préſervent de maladies. Il eſt eſſentiel de donner tous les jours aux enfans ce puiſſant ſecours, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de faire par eux-mêmes un exercice qui puiſſe y ſuppléer.

L'uſage des frictions ſeches ſur le corps des enfans, doit être établi & ſoutenu, ſans préjudice des bains, car on ne ſçauroit les décraſſer par leur ſeul moyen. Les pores des enfans naiſſans demeureroient obſtrués malgré les frictions, & la tranſpiration confondue dans la maſſe des liquides, deviendroit une cauſe générale de maladies de la peau, de tranchées, de toux, ou d'autres accidens ſouvent dangereux.

L'eau tiede ſeule n'eſt pas aſſez inciſive,

aſſez déterſive pour pénétrer & pour diviſer la mucoſité graiſe répandue ſur le corps des enfans ; elle ne ſuffit pas pour les nettoyer, on doit lui donner cette qualité néceſſaire, en y mêlant du vin, de la biere, du beurre, ou tout autre ſubſtance ſavoneuſe ou ſpiritueuſe, comme on a ſoin de le pratiquer dans la plus grande partie de l'Europe. L'eau de ſavon produit de bons effets, & quelquefois avec un avantage ſupérieur à celui que l'on retire des autres liquides que l'on emploie dans le même cas. On ſupplée à l'eau de ſavon, en faiſant fondre un peu de ſel dans une grande quantité d'eau tiede. Lorſque l'enfant eſt lavé & ſuffiſamment décraſſé, on le ſeche, en faiſant de légeres frictions ſur tout le corps, avec des linges uſés qui ne ſoient point abſolument froids.

L'uſage reçu en Angleterre, en Hollande, à Perpignan, &c. de jetter de l'eau-de-vie, de l'eſprit-de-vin ou du vinaigre ſur le corps des enfans, après les avoir lavés, paroît avoir du rapport avec celui que l'on faiſoit anciennement du ſel ou de l'eau ſalée pour les décraſſer & les fortifier. Je préférerois cependant les frictions ſeches à ces ſecours, ſur-tout dans nos climats ; il y auroit à craindre que l'eau-de-vie, l'eſprit-de-vin, de genievre, &c. que l'on emploie, juſqu'à deux onces chaque fois, ne cauſaſſent trop d'irritation aux houpes nerveuſes de la peau, qu'ils n'en émouſſaſſent

la fenfibilité, ne les durciffent & n'affoibliffent la tranfpiration en refferrant fes iffues. On s'eft déja convaincu, par une fuite d'expériences, que ces efprits font très-propres à condenfer les liquides animaux & à durcir les folides; il eft de la prudence de ne pas expofer la délicateffe des enfans aux inconvéniens qui pourroient en réfulter: de pareils inconvéniens n'auroient point lieu à la fuite de l'ufage du fel employé avec modération dans les difpofitions des corps des enfans, où j'ai obfervé qu'il pouvoit être utile.

Il eft difficile de décraffer parfaitement les enfans la premiere fois qu'on les lave; il refte toujours fur leur peau une humeur mucilagineufe très propre à obftruer l'embouchure des pores, à faire obftacle à la tranfpiration & à donner lieu à des maladies cutanées. D'ailleurs la tranfpiration des enfans a toujours, de fa nature, un caractere gluant, très propre à produire de mauvais effets. On doit inférer de ces remarques, qu'il eft néceffaire de les décraffer tous les jours pendant le premier mois de leur naiffance, avec quelqu'un des mêlanges que j'ai donnés, comme propres à produire cet effet: on peut les employer en forme de bains ou de frictions légeres, faites avec des linges qui en foient imbibés. Il fuffit de les décraffer, dans le fecond mois, de deux jours l'un; dans le troifieme & le quatrieme, deux fois la femaine,

& ensuite de temps en temps jusqu'à ce qu'ils soient sévrés. Ces soins sont indispensables pour la conservation des enfans, mais on ne doit pas perdre de vue qu'on les rendroit plus forts & plus robustes si on les lavoit tous les jours, selon les exemples que j'en ai déja rapportés.

Les moyens utiles & nécessaires aux enfans robustes pour décrasser leur peau & pour les fortifier, deviendroient nuisibles, si l'on en excepte les frictions seches, à ceux qui sont maigres, dont la peau est ridée, tannée, &c. ils supprimeroient totalement la transpiration, & leur occasionneroient une source de langueurs. Il faut principalement employer pour ces derniers, les moyens les plus propres à dissiper les rides, à ramollir la peau, à établir la transpiration, & à favoriser & soutenir des fonctions qui tendent à s'éclipser. A cet effet on l'humecte avec de l'huile ou du beurre frais fondu; on ne peut se servir, dans ces circonstances, que d'huiles végétales, telles que celles de lin, de noix, d'olives, &c.; on les décrasse ensuite en les frottant légérement avec des linges fins & usés. Il convient de réitérer tous les jours ces mêmes opérations, jusqu'à ce qu'on s'apperçoive sensiblement que la peau est presque déridée. Il faut alors se servir d'un mêlange d'eau & de vin, avec un peu d'huile ou de beurre frais fondu, sans négliger

les frictions qu'on doit continuer tous les jours avec une exactitude ſcrupuleuſe.

Après quelques jours de cet uſage, lorſqu'on s'apperçoit que la peau ſe rapproche de l'état naturel, il faut ſupprimer l'huile & le beurre, & laver les enfans de temps en temps avec l'eau & le vin. Il ne ſeroit pas moins utile alors de ſe ſervir d'eau de ſavon, ou bien d'eau légérement ſalée; principalement ſi le tiſſu de la peau paroiſſoit lâche & privé d'une élaſticité néceſſaire à ſes fonctions. Lorſque tout paroît rétabli dans l'état naturel, on lave moins ſouvent les enfans, à moins qu'ils ne ſoient ſales; on peut ſe ſervir de leurs propres langes, mouillés de leur urine, ou d'eau de ſavon. Il ne faut jamais négliger de faire des frictions ſeches ſur la tête, & de nettoyer ſouvent, comme je l'ai obſervé, le col, le derriere des oreilles & toutes les parties concaves.

J'ai obſervé qu'il naît quelquefois des enfans écorchés; il faut bien ſe garder d'employer pour les laver, du vin, de la biere, des liqueurs ſpiritueuſes, & tout ce qui eſt âcre & irritant. Muralt a donné des Obſervations ſur les mauvais effets du vin dans de pareilles circonſtances; il a cauſé à des enfans écorchés, des douleurs, des inflammations & des gangrenes funeſtes. On ne peut ſe ſervir, dans des cas auſſi périlleux, que d'huiles végétales les plus douces & les plus fraîches.

Dans quelque ſituation que ſoient les enfans, lorſqu'on les lave, il faut prendre garde que les liquides dont on ſe ſert, ne ſoient pas trop chauds ; ils rendroient la peau dure & rude, au point qu'elle conſerveroit ce caractere toute la vie ; elle feroit une difformité déſagréable & occaſionneroit une ſource d'incommodités & de maladies.

Tous ces ſoins, néceſſaires à la conſervation des enfans en général, doivent être particulariſés pour les enfans trouvés ; les mêmes remedes conviennent aux uns & aux autres, ſelon les vues curatives établies ſur les mêmes indications. Il eſt juſte d'avoir des attentions particulieres pour ces triſtes victimes du vice qui leur a donné l'exiſtence. Le principal héritage de ces enfans, conſiſte en des cauſes de maladies confondues avec les principes qui les ont formés : il n'eſt point rare de les voir en naiſſant chargés du fruit amer des iniquités de leurs peres : quelquefois il reſte caché dans leurs veines & confondu avec les liquides qu'elles contiennent ; il ſe développe ſans qu'on s'en apperçoive, il fait des progrès qu'on ne ſoupçonne pas, & les fait périr ſans qu'on ait prévu la cauſe de leur perte. C'eſt par un effet trop fréquent de ces cauſes, que très-peu d'enfans trouvés proſperent, vivent, ou deviennent des hommes robuſtes. Oſerois-je avancer que ſouvent, le peu de ſoin qu'on en prend à leur naiſſance & dans leur

premier âge, eſt une des principales cauſes de leur perte, & une raiſon ſenſible de la dépopulation ?

Quels droits n'ont pas ſur la tendreſſe des hommes, des enfans que l'on trouve dans une ſituation auſſi triſte ? On ne peut qu'être alarmé de leur abandon. Combien ne doit-on pas s'empreſſer de les adopter, de les ſecourir & de leur donner des ſoins néceſſaires, ſelon l'état & la ſituation où ils ſe trouvent ?

Après avoir examiné le cordon ombilical & s'être aſſuré de la ligature, il faut remédier à la foibleſſe de ces enfans : j'en ai indiqué les différens moyens : on les emploiera ſelon que les indications l'exigeront. Il eſt très à propos de les plonger enſuite dans un bain d'eau de ſavon, un peu plus que tiede, & de les laver & décraſſer dans le bain, en prenant un ſoin égal de toutes les parties du corps, ſans en excepter la tête; il faut les ſecher après cette opération, & les laiſſer repoſer dans leur berceau & dans un lieu commode, à l'abri du grand bruit & des injures du temps. On les examinera le lendemain avec une nouvelle attention, on les lavera & on les nettoiera de nouveau. Lorſque les enfans ſeront gras & bien venans, on ſe ſervira comme la veille d'eau de ſavon, & afin de fortifier leur peau, on les frottera légérement avec un linge imbibé d'eau dégourdie & ſalée, de façon que le ſel ne laiſſe ſur la langue qu'une légere

impreſſion qui le faſſe diſtinguer ſenſiblement. Il eſt eſſentiel de ſuivre cet uſage pendant quinze jours, & de ſe ſervir enſuite, un jour d'eau de ſavon, & un autre jour d'eau ſalée alternativement pendant le reſte du mois : on continuera les lotions & les frictions, ſelon la même méthode, deux ou trois fois la ſemaine au moins, juſqu'au ſevrage.

Lorſque les enfans trouvés ſont maigres, débiles ou malades, & que leur peau eſt ridée, tannée, &c. après les avoir lavés avec l'eau de ſavon, & enſuite ſechés, on oindra tout le corps d'huile ou de beurre frais fondu, excepté la tête, parce que les os du crâne & les ſutures ne ſont pas encore aſſez affermis ; ces ſubſtances graſſes pourroient les ramollir & les relâcher davantage. Il ſuffira de la décraſſer légérement d'abord avec des linges ſecs, & enſuite imbibés de l'urine de l'enfant ou d'eau de ſavon, dans le temps ſeulement où elle aura beſoin d'être décraſſée. On les nettoiera tous les jours avec de l'eau ſavoneuſe ; après le bain on réitérera les onctions avec l'huile & le beurre, juſqu'à ce que la peau paroiſſe ſuffiſamment ramollie : alors on mêlera un peu de ſel avec l'huile pendant quelques jours. Lorſque, par une ſuite de ces ſoins & de ces ſecours, la peau ſera devenue unie, douce & ferme, & que ſes rides ſeront totalement diſſipées, on éloignera les onctions d'huile & de ſel, il ſuf-

fira de les faire une fois ou deux la semaine, pendant le second & le troisieme mois. Pour ce qui est de l'eau de savon, on s'en servira plus long-temps habituellement, de trois ou quatre jours l'un, ou plus souvent s'il paroît nécessaire. On aura soin de commencer de faire usage de frictions seches, dès que la peau ne sera presque plus ridée, & on les réitérera toutes les fois qu'on changera l'enfant, ou au moins une fois par jour jusqu'au sevrage.

Il faut avoir l'attention, pour tous les enfans en général, de ne jamais leur faire des frictions, ni de les laver pendant qu'ils ont l'estomac plein de lait ou d'autres alimens; on troubleroit leurs digestions, & infailliblement on les rendroit malades; ces soins nécessaires ne sçauroient leur être utiles, qu'en les employant lorsqu'ils ont l'estomac libre de toutes sortes d'alimens; c'est pourquoi il faut toujours choisir pour cela le moment de leur réveil, après un sommeil assez long.

C'est par ces premiers secours, donnés aux enfans avec exactitude & toujours à propos, qu'on commencera de fortifier leurs membres & leurs visceres, & qu'on les préparera à faire, dans l'ordre de la nature, les fonctions auxquelles ils sont destinés. On ne doit pas craindre de l'usage modéré du sel, tel que je le propose, les mêmes inconvéniens que les Juifs en éprouvent en s'en servant en général & en trop grande

quantité, ſans diſtinguer l'état de la peau où il peut convenir, de celui où il ne convient pas. On peut au contraire ſe promettre des avantages ſenſibles de ſon uſage, en l'employant & le ménageant ſelon les circonſtances, avec des précautions convenables aux effets auxquels il eſt propre, & à l'état des enfans.

CHAPITRE IX.

Examen néceſſaire du corps des enfans.

IL eſt très-eſſentiel, dès qu'un enfant eſt né, d'examiner avec attention l'état de ſon corps & de ſes membres; le corps eſt quelquefois imparfait ou vicié par quelque erreur de la Nature, ou par quelque violence qu'il a ſoufferte dans l'acouchement; les membres peuvent être luxés, fracturés, contus par le peu de précautions qu'on a priſes dans le travail, ou par des effets, peut-être inévitables, d'accouchemens laborieux.

Si les enfans naiſſent avec des contuſions ou échymoſes à la tête ou aux membres, occaſionnées par la compreſſion qu'ils ont ſoufferte au paſſage; on y remédie, lorſqu'ils ſont robuſtes & lorſque les contuſions ſont conſidérables, en laiſſant couler une ou deux onces de ſang par le cordon ombilical, & en couvrant les parties contuſes de compreſſes imbibées de vin chaud, ou d'une

ſolution très légere de ſel de Saturne dans l'eau commune. Ces derniers moyens ſuffiſent pour les enfans foibles, & même pour ceux qui ſont robuſtes, ſi les échymoſes ne ſont pas de conſéquence. Il faut prendre garde que les compreſſes ne ſe refroidiſſent pas ſur la tête des enfans, il pourroit leur en ſurvenir un rhume dangereux. Lorſqu'on a cet accident à craindre, comme dans les enfans trouvés & dans ceux des pauvres qui n'ont pas tous les ſecours qui leur ſont néceſſaires, il vaut mieux laiſſer aux ſoins de la Nature la guériſon de ces accidens, que de riſquer une maladie mortelle.

Il naît des enfans avec de vraies tumeurs à la tête, ſur quelque partie des os du crâne; il en naît d'autres avec des hernies du cerveau. Les premieres ſont quelquefois ſuivies de convulſions & d'une mort plus ou moins éloignée, ſelon leur groſſeur & leur caractere. Lorſqu'une tumeur eſt ſimple, & qu'elle s'eſt formée ſur la partie de la tête qui s'eſt préſentée la premiere au paſſage, on doit la regarder comme un effet de la compreſſion; elle ſe réſoud bientôt par les mêmes moyens dont on ſe ſert pour guérir les contuſions.

Les tumeurs qui ſont de tout autre nature, groſſiſſent quelquefois au lieu de diminuer, & viennent en ſuppuration: dans ce cas il faut les ouvrir dès qu'on s'apperçoit d'une fluctuation. Si cette eſpece de tumeur a été enflammée, il en ſort une matiere

purulente; ſi elle ne l'a point été il n'en ſort que du ſang: la guériſon de ces tumeurs eſt bientôt terminée, par les ſecours les plus ſimples.

Les hernies du cerveau viennent dans des endroits de la tête où les os ne ſont point encore formés; il y a toujours dans ces endroits un cartilage, dont les faces interne & externe ſont revêtues d'un périoſte. Comme ces cartilages & ces membranes n'ont pas aſſez de force pour réſiſter à la preſſion du cerveau, ils cedent & s'étendent au dehors. On diſtingue toujours par le tact, aux environs de ces tumeurs, des bordures oſſeuſes qui, faiſant des progrès dans les cartilages, achevent de les oſſifier. La partie du cerveau qui fait l'hernie, ſe rétablit dans ſa place naturelle, à meſure que les cartilages s'oſſifient, & l'hernie eſt diſſipée lorſque l'os eſt entiérement formé.

Il eſt néceſſaire cependant de fortifier cette partie molle du crâne, & de contenir ces hernies, juſqu'à une entiere oſſification, par le moyen de compreſſes qui ſoutiennent les cartilages; à cet effet on doit diſpoſer ces compreſſes en pluſieurs doubles & fortifier les cartilages par des cartes. En obſervant exactement ces précautions, on obtient aiſément la guériſon des hernies du cerveau des enfans qui viennent de naître.

La tête des enfans eſt quelquefois allongée en différens ſens; cette difformité peut avoir commencé dans le fœtus, alors elle

peut aussi provenir de la compression qu'elle a soufferte au passage, dans le travail de l'accouchement; il convient d'en laisser le rétablissement à la Nature; on peut lui donner toute confiance, elle l'opere toujours avec succès. Il seroit dangereux de chercher de remédier à cette difformité par les moyens funestes dont se servent certaines gens mal instruits, qui pétrissent, pour ainsi dire, la tête de l'enfant, avec bien plus de danger que de succès.

Les enfans foibles, & ceux qui sont venus avant le terme ordinaire, ont souvent les sutures de la tête & la fontaine très-ouvertes, par la séparation des os les uns des autres. On ne fait alors que contenir ces os avec un petit bandeau; on laisse à la Nature le soin de les rapprocher & de les fortifier: on risqueroit de faire périr les enfans en tentant tout autre secours. Comme la fontanelle est très-molle après la naissance, il faut la garnir de compresses pour la fortifier, pour favoriser l'ossification & pour la garantir de tout accident extérieur. Il est des Sages-Femmes & même des Accoucheurs qui ne veulent pas qu'on ôte les mucosités qui la recouvrent; cependant on doit considérer que ces mucosités forment une croûte, étrangere à la Nature, qui ne peut que retarder l'ossification, ou lui nuire. Il seroit très à propos de l'enlever sans violence & à plusieurs reprises, ce qu'on

fait très-commodément avec des linges fins, imbibés d'huile d'amandes douces.

Les membres se fracturent lorsqu'ils souffrent quelque violence dans l'accouchement; cet accident arrive quelquefois aux parties par lesquelles on saisit les enfans pour les tourner & pour précipiter l'accouchement, comme les côtes, la mâchoire inférieure & les extrémités. Lorsque de telles fractures ont lieu, on les réduit le plutôt possible, & on contient la partie fracturée avec des cartes & un bandage imbibé de vin chaud, ou d'eau vulnéraire: la guérison de ces fractures doit être parfaite dans quinze jours.

Lorsque dans l'accouchement on retourne avec force ou brusquement les épaules des enfans, les pieds, &c. ils se luxent avec bruit: l'obliquité du col du fémur, qui est encore cartilagineux, se sépare aisément du corps de l'os & les enfans restent boiteux, si l'on n'a pas la précaution d'y remédier promptement; souvent on ne s'apperçoit pas de cet accident, faute d'y donner une attention nécessaire.

La mâchoire inférieure se luxe lorsqu'on tire la tête de l'enfant en introduisant le doigt dans la bouche; le bassin qui est composé de plusieurs pieces qui ne sont unies entr'elles que par des cartilages fort tendres, se dérange souvent quand on tire l'enfant par les pieds; alors, si l'on n'y remédie pas, une jambe reste plus longue que l'autre.

L'épine du dos peut de même se courber

d'un côté ou d'autre, lorſqu'imprudemment on tire l'enfant par les bras, ou par les pieds.

Lorſque l'un des bras eſt dégagé, & que l'autre reſte dans la matrice, l'un demeure plus long que l'autre, ſi l'on n'a pas l'attention de redreſſer l'épine. Roédérer, qui a fait une partie de ces Obſervations, donne, dans ſon Traité d'Accouchemens, les bandages convenables aux luxations du baſſin & à la courbure de l'épine.

Lorſque les enfans ont, en naiſſant, les les plantes des pieds tournées en dedans, on doit tenter toutes ſortes de moyens pour les rétablir par l'uſage de compreſſes & de bandages, autrement ils marchent ſur les talons; les pieds conſervent la même poſition.

Les cuiſſes & les jambes des enfans ſont courbées & tournées par une ſuite de la poſition où ils étoient dans le ſein de leur mere; ces membres ſe rétabliſſent d'eux-même en les laiſſant en liberté, ſans les ſecours inutiles du maillot.

Il naît des enfans auxquels on eſt obligé de couper le filet; on entend par filet, une des attaches de la langue qui, en avançant trop en devant, la bride & la gêne dans ſes mouvemens. La langue eſt naturellement attachée au fond de la bouche par des muſcles; outre cela, la peau qui tapiſſe la bouche ſe replie à ſa racine, & forme le filet, qui, lorſqu'il eſt trop avancé, empêche l'enfant de tetter & le rendroit be-

gue lorſqu'il ſeroit en âge de parler. Il eſt indiſpenſable, dans ces circonſtances, de couper ce frein; on y fait deux petites ſections avec des ciſeaux bien tranchans à pointe émouſſée. S'il arrive qu'après cette opération, l'enfant ne tette pas plus aiſément qu'auparavant, il faut examiner la langue dans toute ſon étendue; on découvre ordinairement à ſes côtés, des brides ligamenteuſes qui en gênent le mouvement; on donne à la langue toute ſa liberté, en coupant ces brides tranſverſalement. Les inciſions que l'on fait au filet, ne doivent pas être profondes; la langue ſe porteroit trop en arriere dans les cris de l'enfant; elle pourroit s'engager au-delà de la valvule du goſier, l'épyglotte reſteroit abaiſſée ſur la glotte, & l'enfant en ſeroit ſuffoqué.

Les Sages-Femmes ſont dans le dangereux uſage de couper le filet, ou, pour mieux dire, de le déchirer avec les ongles; les enfans en acquerent ſouvent un ſon de voix déſagréable, ou bien une articulation gênée; quelquefois il ſe forme à la déchirure, des ulceres difficiles à guérir. D'ailleurs, lorſque cette opération n'eſt point faite avec une prudente dextérité, on riſque de toucher au conduit de Warthon, aux glandes, aux nerfs, aux vaiſſeaux ranins, & de cauſer par cette imprudence des ptyaliſmes incurables, ou des hémorrhagies mortelles. L'opération étant faite, on lave la partie avec du vin chaud, ou bien avec une dé-

coction d'orge, où l'on diſſout du miel ordinaire, ou du miel roſat. La cicatrice de ces plaies eſt faite ordinairement dans vingt-quatre heures : il faut pendant ce temps avoir attention d'empêcher que les parties ſéparées du filet & des brides de la langue, ne ſe rejoignent ; à cet effet, on paſſe de temps en temps ſous la langue le doigt chargé de vin miélé ou ſucré, ou de miel ſeulement.

Lorſqu'un enfant naît avec un exomphale, on fait la ligature du cordon, à un pouce au-delà de la tumeur ; on réduit l'hernie en mettant l'enfant dans ſes langes ; on la contient avec un petit écuſſon mollet, & un bandage ou ceinture de futaine. S'il n'eſt pas poſſible de la réduire d'abord entiérement, on y applique des compreſſes imbibées de gros vin tiede, où l'on fait infuſer des roſes rouges : je parlerai ailleurs de cette hernie avec plus d'étendue.

L'anus des enfans ſe trouve quelquefois fermé ; c'eſt ce qu'on appelle *imperforation.* Ce défaut de conformation les empêche de rendre les excrémens contenus dans le canal inteſtinal. Aux uns, une partie du rectum eſt oblitérée, ou n'a pas de calibre ; aux autres, l'extrémité inférieure de cet inteſtin n'eſt point ouverte. Ce n'eſt que dans ce dernier cas que l'on peut remédier à l'imperforation ; on le diſtingue, en ce qu'il paroît à la place, où devroit être l'anus, une tumeur livide, formée par l'impulſion

que fait le meconium; au lieu de fluctuation, on y ſent un mouvement pâteux. Lorſqu'on comprime cette tumeur elle s'efface, parce qu'on écarte les matieres qui la formoient; il reſte même un enfoncement à ſa place: elle ſe forme de nouveau toutes les fois qu'on ceſſe la compreſſion.

Cet accident ſeroit bientôt funeſte ſi on le laiſſoit ſubſiſter; il eſt indiſpenſable d'y remédier tout de ſuite, le retardement pourroit devenir nuiſible. A cet effet, on s'aſſure de l'endroit où aboutit l'extrémité du rectum; on y fait une inciſion cruciale, & on enleve circulairement la peau qui ferme l'extrémité de cet inteſtin. La peau ſe fronce circulairement après cette opération, par le moyen des muſcles releveurs de l'*anus* & forme un ſphyncter artificiel qui remplit les fonctions d'un ſphyncter naturel. On lit dans le Mercure de France, du mois de Décembre 1725, l'Extrait d'une Obſervation, ſur une imperforation que je rapporterai par rapport à ſa ſingularité.

Deux jours après qu'un enfant fut né, on fit attention qu'il ne rendoit pas le *meconium*; on le viſita & l'on s'apperçut qu'il n'avoit point d'anus: bien plus ſes feſſes étoient jointes enſemble & ne faiſoient qu'un tout imparfait, ſans aucune marque de ſéparation. Cet enfant étoit maigre, foible & dans l'impoſſibilité de prendre le tetton: ſon ventre étoit extrêmement tendu & il rendoit le *meconium* par un vomiſſement continuel qui le

menaçoit d'une mort prochaine. Le Chirurgien qui voyoit cet enfant, aima mieux tenter une opération incertaine, que le laisser périr sans secours. Il s'assura du coccix, il jugea de l'endroit où devoit être l'extrémité du rectum, il y plongea une grande lancette à abscès, en tournant l'un des tranchans vers le coccix & l'autre vers le raphé ; il l'enfonça presque dans toute sa longueur, jusqu'à l'endroit où il croyoit que pouvoit être l'extrémité de l'intestin, il en sortit un vent. Il prit ensuite une lancette plus petite qu'il introduisit dans la même ouverture, aussi avant qu'il avoit introduit l'autre ; il la dirigea dans un sens opposé, les deux tranchans étoient tournés vers les deux fesses. Après cette double opération, ce Chirurgien adroit eut la satisfaction de voir sortir une grande quantité de *meconium* ; cette évacuation diminua considérablement le volume. Il mit dans l'ouverture, un bourdonnet trempé dans l'huile d'amandes douces, & fit prendre à l'enfant demi-once de syrop de fleurs de pècher : il tetta ensuite sans difficulté ; il prit des forces, & quinze jours après il fut en état de supporter une seconde opération plus douloureuse que la premiere.

On a vu que cet enfant n'avoit point de fesses, il falloit lui en former ; ce que le même Chirurgien entreprit avec courage & acheva avec succès. A cet effet il allongea la premiere incision du côté du raphé ; ensui-

te il introduisit une sonde crénelée, jusqu'à la marge de l'*anus*; porta dans sa crénelure, un bistouri droit & il coupa de bas en haut, jusque vers le coccix. Cette incision fournit un peu de sang, il l'arrêta avec des bourdonnets de charpie seche qu'il introduisit dans la plaie : il en mit d'autres par dessus, trempés dans un digestif simple, & contint le tout avec des compresses & des bandages convenables. Le lendemain il couvrit les bords de la plaie, de linge garni de pompholix, mit dans la plaie qui séparoit les fesses, de la poudre d'écailles d'huitres, dans la vue de dessécher & de cicatriser les extrémités des fibres charnues & d'en empêcher la réunion. Cette méthode réussit parfaitement; en moins de quinze jours la cicatrice fut parfaite; les fesses de cet enfant parurent aussi naturelles & aussi bien moulées qu'elles devoient l'être naturellement: il jouit ensuite d'une santé parfaite.

L'urethre peut avoir aussi des défauts de conformation dans les enfans naissans, de l'un & de l'autre sexe; quelquefois une portion de son canal est oblitérée, ou son extrémité n'est point ouverte; alors l'urine se fraie ordinairement des routes par l'ombilic & s'évacue par cette voie. Ces vices de conformation sont incurables, à moins que, comme je l'ai observé du *rectum*, on ne puisse ouvrir le canal de l'urethre, & donner par là, aux urines, une issue naturelle ou

qui puiſſe y ſuppléer. On fait, dans ces circonſtances, une inciſion à l'extrémité du canal de l'urethre, vers le bout du gland aux hommes, & immédiatement ſous le clitoris aux filles; préciſément aux endroits, dans les uns & dans les autres, où l'ouverture devroit être naturellement. On doit avoir ſoin, pour rendre l'opération utile, de tenir une algalie, ou une bougie dans le canal, juſqu'à ce que les levres de la plaie ſoient cicatriſées ſéparément; autrement le ſuc nourricier les réuniroit, on ſeroit forcé de faire une ſeconde opération qui ſeroit plus difficile que la premiere.

On a ſouvent vu, & j'ai vu moi-même, le canal de l'urethre percé dans les hommes, tantôt à la racine du gland, tantôt à celle du ſcrotum, & quelquefois près de l'anus, par où les urines couloient. Il eſt des Auteurs qui ont obſervé, dans de pareils cas, l'urethre des filles, percée dans l'intérieur du vagin : ne pourroit-on pas prendre la Nature pour modele, dans de pareilles imperforations, lorſque l'ouverture ne ſeroit pas praticable au bout du canal de l'urethre ?



CHAPITRE X.

Maillot, ce que c'eſt; ſes effets.

ON entend par maillot les couches & les langes dont on enveloppe les enfans nouveaux nés, à leur naiſſance & pendant leur premiere année.

Le maillot eſt néceſſaire pour couvrir les enfans, pourvu qu'ils y ſoient libres, que leurs corps & leurs membres n'y ſoient point comprimés, & qu'ils y jouiſſent de toute la liberté de leurs mouvemens. On doit emmailloter les enfans dès qu'on les a nettoyés de leurs ordures, & dès qu'on s'eſt aſſuré qu'ils n'ont point dans leurs corps, de vice ni de difformité qui exigent des ſecours qu'on ne puiſſe pas retarder.

Le maillot, qui, du temps d'Hippocrate, étoit adopté dans la plus grande partie du monde connu, étoit pris ſans doute dans ce ſens général. Les hommes étoient ſi forts, ſi robuſtes, & il en étoit ſi peu de mutilés, qu'il n'eſt pas poſſible que cette torture, dont on abuſe aujourd'hui, fut alors en uſage.

On entoure les enfans en les emmaillottant comme des momies, de bandes ſi ſerrées, qu'ils ne peuvent qu'en ſouffrir des inquiétudes douloureuſes & riſquer d'autres accidens. On les met à une ſorte de tortu-

re, dans le premier inſtant où ils jouiſſent, avec une ſatisfaction ſenſible, de la liberté de reſpirer l'air de l'atmoſphere, de dilater leur poitrine, de ſe développer, d'étendre leurs membres, & de ſe décharger à leur aiſe, d'une maſſe d'excrémens retenus dans leurs entrailles pendant tout le temps qu'ils ont reſté dans le ſein de leur mere. On enchaîne leurs bras & leurs mains, malgré les foibles efforts qu'ils font pour s'en défendre; on les ſerre ſévérement avec des langes, depuis la tête juſqu'aux pieds, ſans avoir égard aux cris qu'ils font pour obtenir qu'on les traite avec plus de douceur, ou, qu'on me paſſe le terme, avec moins de cruauté. On diſtribue enſuite les bandes ſur le corps, de façon qu'elles en couvrent toute la ſuperficie; on ſerre ces liens au point de gêner la reſpiration des enfans & de les empêcher de crier ou de ſe plaindre. Ce ſont des obſtacles conſtans à la liberté de toutes leurs fonctions naturelles. Pour ce qui eſt des mouvemens des membres, on les leur ſupprime totalement, juſqu'à ceux de la tête qu'on aſſujettit par des têtieres & qu'on rend, pour ainſi dire, inébranlable.

Les effets de cette façon d'emmaillotter les enfans, font que leurs parties en croiſſent plus lentement, parce qu'elles n'ont pas la liberté de ſe développer, que la circulation des liquides en eſt gênée, retardée & ſouvent arrêtée dans les capilaires de la

ſuperficie, ſelon la force de la compreſſion. Comme les os ne peuvent pas en être comprimés également dans toute leur étendue, le ſuc nourricier s'y diſtribue avec irrégularité & y forme des nœuds, des boſſes qui les courbent, & les défigurent. L'épine du dos eſt principalement expoſée aux inconvéniens du maillot mal entendu; elle ſoutient toute la charpente du corps des enfans, comme la carene ſoutient celle des vaiſſeaux; ſa figure, ſon enſemble, ſes parties, ſes uſages & ſa délicateſſe dans les enfans naiſſans ne ſont pas faits pour n'être point altérés par de telles violences & de telles irrégularités : il y a lieu d'être également ſurpris qu'il n'en arrive pas des accidens plus multipliés, & que le Public ne s'apperçoive pas de ceux qui en arrivent.

L'épine du dos eſt une colonne oſſeuſe, d'une figure approchante de la pyramidale; elle s'appuie ſur l'os ſacrum, il en eſt comme la baſe. Cette pyramide eſt compoſée de trente-deux vertebres; ce ſont autant d'os joints les uns aux autres par des ligamens, dont la ſuperficie eſt cartilagineuſe. Les vertebres ſont entourées de tous côtés de fibres ligamenteuſes qui s'étendent depuis la premiere des ſupérieures, juſqu'à la derniere des inférieures; de ſorte que toute l'épine du dos paroît être enfermée dans une gaine, ou un foureau ligamenteux.

La lenteur du progrès de l'oſſification des vertebres dans le fœtus, doit faire com-

prendre combien elles ſont tendres, dans les enfans qui viennent de naître & combien leurs ligamens ont peu de force & ſont peu capables de réſiſtance. Cependant ſi on laiſſe l'épine du dos aux ſoins de la Nature les vertebres croiſſent dans leur ordre naturel ; elles s'affermiſſent, & leurs ligamens ſe fortifient aſſez pour les garantir d'accidens extérieurs. Si, au contraire, les ligamens des vertebres ſont comprimés, leur croiſſance eſt retardée, ils reſtent foibles pendant plus de temps ; s'ils ſont comprimés irréguliérement, les vertebres ſe portent vers les endroits où elles trouvent moins de réſiſtance ; elles ſont en même temps chaſſées par la compreſſion des autres, & forcées de s'écarter de la ligne pyramidale. Ce ſont-là les vrais principes des difformités oſſeuſes, que ſouvent, par l'effet d'un préjugé mal entendu, on n'attribue pas au maillot, quoiqu'il en ſoit la véritable cauſe.

L'épine du dos participe à ſon tour aux dérangemens des autres parties oſſeuſes ou muſculeuſes, & aux accidens auxquels ces parties ſont expoſées. Si les muſcles des lombes, du dos, des bras ſont trop roides, ou s'ils ſouffrent de fortes extenſions, ils intéreſſent les vertebres, qui fléchiſſent & ſe portent vers la force qui les entraîne. Si les omoplates, les os des îles ſont abaiſſés ou déprimés de quelque côté, les vertebres, auxquelles ils aboutiſſent, ſont entraînées vers leur fauſſe pente. Si les côtes,

les clavicules, le ſternum, les épaules, les os innominés, ne ſont pas dans l'ordre où ils devroient être, l'épine du dos eſt intéreſſée à leur déplacement & elle participe à leur fauſſe conformation, de même que le reſte du corps. C'eſt de là que proviennent les boſſes en différentes parties, l'inégalité des extrémités, les protubérences, les nœuds. Ces dérangemens occaſionnent ſelon les parties ou les viſceres qu'ils intéreſſent, des aſthmes, des pulmonies, des vomiſſemens, des chartes, des mauvaiſes digeſtions, des fleurs-blanches aux filles, des foibleſſes des membres, & d'autres accidens, tous très-incommodes & la plupart funeſtes.

Tels ſont les effets ordinaires du maillot; heureux les Peuples qui n'en font point uſage ; tels étoient autrefois les Scytes, les Monades, les Péruviens, &c. : tels ſont aujourd'hui les Américains, les Africains, les Peuples du Breſil & la plupart des Nations Septentrionales. Les hommes y ſont grands, bienfaits & ne ſont point expoſés aux accidens trop fréquens qu'éprouvent ceux qu'on aſſujettit à cette torture meurtriere. Les Anglois commencent à ſecouer le joug de ce préjugé, au grand avantage de leur Nation ; il n'eſt aujourd'hui chez eux que peu de familles qui faſſent uſage du maillot, & on ne le connoiſſoit point chez les Nations dont je viens de parler. Dans ces Pays immenſes, on laiſſe les enfans libres dans leurs langes, & ils ſont bientôt en état de ſe traî-

ner & de marcher. Au bout de deux mois, les petits Negres ſortent de leurs paniers lorſqu'ils ont beſoin de tetter, ils ſe traînent vers leurs meres ſur les genoux & ſur les mains. Dans peu de temps ils ſe levent d'eux-mêmes ſur leurs pieds; lorſqu'ils tombent enſuite, ils ne ſe font point de mal, par l'uſage & l'habitude où ils ſont de ſe ſervir de leurs mains.

Il eſt des enfans, mais en petit nombre, à Paris & aux environs, qui ont été élevés ſans maillot; j'en ai vu, parmi ceux-là, qu'on a tenus peu couverts & qu'on a accoutumés à l'eau froide; ils ſont devenus forts & robuſtes; la plupart d'entr'eux vont preſque nuds, pendant les plus grands froids de l'Hiver, ſans s'appercevoir de la rigueur du temps.

M. Fourcroy, Conſeiller au Préſidial de Clermont en Beauvoiſis, eſt un Magiſtrat trop éclairé pour être aſſujetti à des préjugés dangereux; il a un fils unique, qui nâquit dans le mois d'Août 1767: il a eu le courage d'élever cet enfant ſans maillot; à deux mois il étoit plus fort que d'autres ne le ſont ordinairement à ſix. A peine en a-t-il neuf aujourd'hui (1), qu'on lui en donneroit dix-huit; il eſt d'une gaieté d'une force & d'une ſoupleſſe admirables; il ſe ſert de tous ſes membres avec la plus grande facilité, ſe tient droit ſur ſes jam-

(1) Mois de Mai 1768.

bes, pendant quinze ou vingt minutes, ſans être ſoutenu : il marche aſſez ferme, en le tenant par les poignets, & pour peu qu'on le ſoutienne, il court d'une vîteſſe ſurprenante. Un tel exemple mérite d'être pris pour modele ; on me permettra de le rapporter, avec ſes circonſtances, tel que M. de Fourcroy l'a écrit & ſigné de ſa main.

Au lieu de maillot, on vêtit cet enfant d'une chemiſe & d'une ſimple camiſole de futaine, avec un lange de la même étoffe & une couche deſſous, ſans bandes ni ligatures. On lui mit ſur la tête un beguin de toile avec un petit bonnet de baſin ; il n'en a jamais eu davantage dans le plus grand froid. Dès le lendemain de ſa naiſſance, on le lava avec de l'eau froide, de la tête aux pieds, ce qu'on a conſtamment réitéré depuis, ſans y manquer un ſeul jour.

Le jour que cet enfant nâquit, on le promena une heure dans le jardin ; depuis ce moment juſqu'aujourd'hui, on l'a promené tous les jours pendant deux ou trois heures, même dans le temps le plus froid ; on n'y a manqué que lorſque la pluie a rendu la promenade impraticable. Ce pere tendre & courageux, craignant de lui nuire en le faiſant tenir trop long-temps dans les bras, & en interrompant ſon ſommeil, chercha à prévenir ces inconvéniens, lui rendant d'ailleurs l'exercice plus utile ; à cet effet, il le fit promener dans un chariot où l'on mettoit la corbeille qui lui ſervoit

de lit; cet enfant ſoutenoit aiſément cinq à ſix heures de cette promenade dans des chemins raboteux.

Les exemples de pluſieurs Nations, ceux de différens particuliers, & les accidens que j'ai obſervés être des effets du maillot, ne devroient-ils pas en avoir déja fait proſcrire l'uſage? S'eſt-on jamais aviſé d'emmaillotter les chiens, les chats, les poulains, ni les bêtes domeſtiques? y a-t-il exemple qu'il leur en ſoit jamais arrivé d'accident? Comment la raiſon ne garantit-elle pas les hommes de ces écueils & de la ſéduction d'un préjugé dangereux?

Les accidens qui ſont les effets du maillot, ne ſe bornent pas aux enfans qui ont le malheur d'en être affectés; ils deviennent héréditaires dans leurs familles; ils en font quelquefois la déſolation. Ceux qui ſont devenus boſſus ou boiteux, engendrent, ſelon Hippocrate, des boſſus & des boiteux; les aſthmatiques, les pulmoniques, perpétuent leurs maladies dans leurs deſcendans.

Au lieu d'emmaillotter les enfans, il ſuffit de les mettre dans des linges bien doux & bien ſecs, ſans être chauds, garnis d'une couche, & de les envelopper dans une couverture de laine ou de futaine, en leur laiſſant la liberté de remuer leurs membres, ſans gène & ſans contrainte; il faut avoir attention que la couverture ne touche pas à la peau du col de l'enfant, elle pourroit le

le bleſſer. On couvre la tête avec un beguin de toile & un bonnet très-léger, après avoir garni la fontanelle d'une compreſſe de linge bien doux, plié en pluſieurs doubles, pour ſuppléer à la foibleſſe de cette partie & pour la garantir des accidens extérieurs.

Quand on a pris toutes ces précautions, on couche les enfans horiſontalement ſur un matelas uni dans un berceau commode. On les met ſur l'un des côtés, afin que les humeurs pituiteuſes qu'ils rendent en abondance par la bouche, puiſſent couler aiſément ; autrement ils en ſeroient étouffés. Ces humeurs ſont bien moins abondantes dans les enfans emmaillottés qu'en ceux qui ne le ſont point ; le maillot en diminue la ſecrétion. Celles qui ſont retenues, embarraſſent les glandes de la gorge, ſouvent celles de la poitrine & cauſent des toux violentes, des chartres, des pulmonies, &c. On doit avoir attention de placer les enfans dans leur berceau, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, afin qu'ils ne ſe faſſent pas d'habitude particuliere. D'ailleurs la compreſſion du corps, s'ils étoient toujours couchés du même côté, pourroit cauſer quelque différence dans les calibres des vaiſſeaux capillaires, & dans le ton & le reſſort des fibres des organes, qui ſeroient habituellement plus comprimés d'un côté que d'un autre.

L'uſage des berceaux pour les enfans pa

roît être très-ancien, ſelon Martial; cet Auteur blâme *Charideme* de les avoir inventés; il ne les approuvoit pas. Pluſieurs Médecins ont été de l'avis de Martial; ils ont penſé que l'agitation du berceau diſpoſoit les enfans à être ſuſceptibles de vertiges, qu'elle les empèchoit de digérer leur lait & le faiſoit coaguler dans le ventricule & les inteſtins. Ces conſidérations leur ont fait appercevoir les inconvéniens qui réſultent de la coutume imprudente de certaines Nourrices qui font ſauter les enfans ſur leurs bras & ſur leurs genoux, en les élevant en divers ſens & les abaiſſant avec précipitation. Ils prétendent avec raiſon que de telles agitations violentes les diſpoſent à balbutier & à prendre des peurs & des frayeurs pour des riens, quelquefois juſqu'à craindre leur ombre : on ſçait qu'il n'eſt point de paſſion de l'ame qui cauſe un renverſement ſi ſubit de la raiſon. Cette façon de ſecouer les enfans & de les agiter, les diſpoſe auſſi à des bégayemens, à des éblouiſſemens & les rend très ſuſceptibles de convulſions. D'ailleurs on n'a que trop ſouvent appris, par expérience, que de telles agitations violentes ont occaſionné des luxations des vertebres & des extrémités; tous ces abus ſont propres à rendre les enfans boiteux, boſſus & courbés devant ou derriere. La mauvaiſe habitude de porter toujours les enfans ſur le même bras eſt très-propre à occaſionner de tels accidens; il eſt eſſentiel, pour les

éviter, de les changer ſouvent d'un bras à l'autre.

Ce que je viens d'obſerver ſur les inconvéniens du berceau ne doit regarder que les abus qu'on en fait ; il eſt certain que ſi l'on berce un enfant dès qu'il a tetté, on trouble ſa digeſtion ; ſi on l'agite violemment, comme l'on a coutume de le faire pour l'empêcher de crier, on l'expoſe à des accidens dangereux. Si, au contraire, on ne ſe ſert du berceau que pour le coucher & pour l'amuſer par de douces agitations, dans des temps convenables, je n'y vois point d'inconvénient. Il faut qu'un enfant repoſe ; que ce ſoit dans un berceau, dans une corbeille, dans un *hamac*, tout eſt égal, pourvu qu'il y ſoit à ſon aiſe & qu'il ne puiſſe pas ſe bleſſer.

En général, on ne doit bercer les enfans que pour les égayer, & dans la vue de leur faire faire un exercice très-doux, toujours propre à favoriſer leurs digeſtions & à les diſpoſer au ſommeil ; mais il ne faut pas que cet exercice approche en rien de la violence. On ne doit jamais perdre de vue que les enfans dorment beaucoup dans les premiers mois de leur naiſſance ; ce ſeroit leur nuire que d'interrompre leur ſommeil : j'ai auſſi obſervé que pendant les quarante premiers jours ils ne pleurent ni ne rient, tandis qu'ils veillent ; mais qu'ils ſont l'un & l'autre dans le ſommeil. On peut concilier ces deux objets importans, l'exercice

& le ſommeil, en les promenant, dans leur berceau, avec de petites brouettes, mais toujours à un air libre, pur & tempéré. Rien n'eſt auſſi propre à la ſanté des enfans & à les faire proſpérer qu'un air de cette nature, ſur-tout lorſque le ſoleil n'eſt point obſcurci par des nuages.

Il eſt bon de conſulter pour ces uſages l'air des différens climats; ce que je viens d'obſerver ſur les avantages que les enfans en retirent, même dans les premiers jours de leur naiſſance, leur convient principalement dans toute l'étendue de l'Europe. Il n'en eſt pas de même à Saint-Domingue, on eſt obligé de les garantir du grand air pendant quarante jours après qu'ils ſont nés, pour les préſerver du mal de mâchoire qui eſt endémique dans ce climat parmi les enfans. Cette maladie eſt une eſpece de *tetanos*, qui leur rend la mâchoire inférieure roide & immobile, ce qui fait que ceux qui en ſont atteints, meurent faute de pouvoir prendre de nourriture. Comme cette maladie fait périr environ la moitié des enfans, & qu'on en attribue généralement la cauſe à l'air du pays, on prend toutes ſortes de moyens pour ne pas les expoſer au grand air; à cet effet on ne les porte à l'Egliſe pour les baptiſer que quarante jours après leur naiſſance.

On doit obſerver en général de ne pas mettre les enfans nouveaux nés dans des chambres où la lumiere ſoit vive; les orga-

nes de leur vue ſont trop foibles pour la ſoutenir ſans en être affectés. Il convient qu'ils la reçoivent en face ou par derriere & jamais par les côtés : elle doit toujours être modérée. On obſervera les mêmes précautions pour la lumiere des lampes ou des bougies : s'ils la voyoient toujours du même côté, ils y fixeroient leurs regards & ils deviendroient louches par cette habitude ; peut-être même en porteroient-ils le cou de travers. C'eſt pour de pareilles raiſons que lorſqu'on la leur préſente, il ne faut pas l'approcher de leurs yeux, crainte qu'ils ne prennent l'habitude de regarder les objets de trop près.

Les enfans ſont très-ſuſceptibles, principalement dans les premiers mois de leur âge, des vives agitations de l'atmoſphere, lorſqu'elles ſe font avec éclat & ſurpriſe ; c'eſt un effet de la foibleſſe & de l'extrême ſenſibilité de leurs fibres nerveuſes & des organes de leurs principales fonctions qui n'ont pas acquis un ton ſuffiſant de réſiſtance pour s'en garantir. Les prompts changemens du reſſort de l'air de l'atmoſphere & ſes intempéries, de quelque nature qu'elles ſoient, leur portent des atteintes dangereuſes & ſouvent funeſtes. Il eſt donc eſſentiel de modérer, autant qu'il eſt poſſible, tous les bruits éclatans qui pourroient faire ſur les enfans des impreſſions capables de leur nuire. On eſt heureux quand on peut les élever dans un air pur, à l'abri des

altérations qu'il acquiert par les vents violens, par le voisinage des marais, par la proximité des mines, des volcans, par les vapeurs & les exhalaisons des villes, &c. on les voit en peu de temps, plus forts & plus robustes que ceux qu'on éleve dans les villes, dans des lieux bas, humides, dont l'atmosphere est chargé d'exhalaisons.

On doit avoir un soin scrupuleux de tenir les enfans propres, de les changer souvent de linge, de les nettoyer dès qu'ils en ont besoin, & de les sécher dès qu'ils sont mouillés par leurs urines. Il est également essentiel de les laver souvent & de les garnir de linges particuliers, entre les cuisses, au cou, aux aisselles & à tous les endroits concaves où ils pourroient s'écorcher. On remédie aux écorchures, en les séchant avec quelque poudre absorbante, telles que celles de craie, de bois carié, &c.

CHAPITRE XI.

Meconium, ce que c'est ; moyens de l'évacuer.

LE *meconium* est un excrément noir & épais, qui s'est ramassé dans le canal intestinal du fœtus, pendant tout le temps de la grossesse ; il ressemble en couleur & en consistance à la moëlle de casse & au *meconium*, ou suc de pavot ; c'est par rapport à cette

reſſemblance qu'on lui a donné le même nom. Cette matiere excrémenteuſe differe en conſiſtance & en couleur, dans le canal de l'œſophage, dans le ventricule, dans les inteſtins grêles & dans les gros : elle eſt dans ceux-ci dure, noire & ſemblable à la poix; dans les inteſtins grêles elle eſt d'un blanc pâle & moins viſqueuſe; ils en ſont tous remplis juſqu'au *jejunum*, qui eſt ordinairement vuide dans les adultes; elle eſt encore plus liquide dans le ventricule. J'ai fait toutes ces obſervations en parlant de la nutrition du fœtus; j'y ai ajouté d'autres connoiſſances ſur la même matiere; il ſeroit ſuperflu de les répéter.

Le *meconium*, qui eſt utile au fœtus dans le ſein de ſa mere, deviendroit nuiſible à l'enfant dès qu'il eſt né, s'il n'étoit pas expulſé dans les vingt-quatre heures; un plus long ſéjour le rendroit pernicieux. Cet excrément, retenu pendant trop long-temps, nuiroit d'abord comme corps étranger; il pourroit par ſa qualité viſqueuſe former de telles adhérences avec les membranes du canal inteſtinal, qu'il ne pourroit pas en être ſéparé. D'ailleurs il cauſeroit en les irritant des inſomnies, des inquiétudes, des coliques, des cardialgies, des conſtipations, des jauniſſes, des hernies. Lorſque le *meconium* retenu produit des jauniſſes, on s'en apperçoit vers le troiſieme ou le quatrieme jour de la naiſſance. Cet excrément coagule le lait & corrompt tous les alimens; on conçoit

le danger où ſeroient les enfans avec de tels accidens, & combien il eſt important de les en préſerver.

De telles attentions ne ſont devenues néceſſaires que depuis que les meres ſe ſont diſpenſées de nourrir leurs enfans ; la Nature a diſpoſé leur premier lait de façon qu'il ſert, d'abord après les couches, d'aliment & de remede. Il eſt laxatif par cette derniere qualité. On obſerve qu'il l'eſt plus le premier jour que le ſecond ; & qu'il perd ſucceſſivement ſa vertu purgative, à meſure qu'il prend la conſiſtance du vrai lait, puiſqu'il eſt alors conſidéré comme aliment, & à proportion que ceſſe la néceſſité d'évacuer le *meconium*.

On diſtingue généralement le premier lait d'une femme qui vient d'accoucher, par le terme latin *coloſtrum* ; ce n'eſt, à proprement parler, que le premier principe du lait, qui eſt fourni par la partie ſéreuſe du chyle. C'eſt d'un ſuc ſemblable que provient la principale nourriture du fœtus. La matrice ſe contracte après l'accouchement, par l'effet d'une force élaſtique qui lui eſt naturelle ; ſes conduits ſéreux ſe ferment, & la partie du chyle, dont ils favoriſoient la circulation dans le placenta, n'eſt plus déterminée vers des orifices qui ne ſont plus propres à la recevoir. C'eſt cette même partie du chyle, qui ſe porte des vaiſſeaux lactés dans les mamelles, dont la ſubſtance ſpongieuſe eſt préparée d'avance pour la recevoir.

Les vaiſſeaux ſecrétoires des mamelles ne ſont pas aſſez dilatés dans les premiers jours pour recevoir une ſubſtance plus denſe que celle de la ſéroſité du chyle qui forme le *Coloſtrum* ; ils ſe dilatent de plus en plus, à proportion que l'abondance du chyle fait des efforts ſucceſſifs ſur les membranes de leurs calibres, & ils deviennent plus praticables : le lait acquiert de la denſité & ſe perfectionne dans la même proportion ; il ne conſerve alors que ſa qualité d'aliment.

Le *coloſtrum* eſt donc le remede adopté par la Nature pour ſervir de purgatif aux enfans nouveaux nés ; il eſt malheureux pour l'eſpece humaine d'être privée de ce ſecours utile, lorſque les meres ne peuvent pas nourrir le fruit de leurs entrailles, ou qu'elles ſe refuſent à cette partie eſſentielle de leur devoir. (1).

A peine un enfant eſt-il ſorti du ſein de ſa mere, que la Nature, toujours égale à elle-même, s'empreſſe, par des moyens multipliés, de le délivrer du *meconium* & des urines ; la preſſion de l'air ſur ſon corps, le jeu méchanique du thorax, celui des muſcles de l'abdomen, la nouvelle circulation du ſang dans les poumons, la reſpiration, les mouvemens du diaphragme qui en réſultent, les cris de l'enfant, les impulſions

---

(1) Traité des Fleurs blanches, Tom. I, Part. I, Sect. III. Chap. X. Tom. II, Sect. I. Ch. IX.

ſucceſſives & multipliées des muſcles du bas ventre ſur le canal inteſtinal & ſur la veſſie, qui animent, fortifient & accélerent l'action périſtaltique de leurs membranes, les excitent à ſe débarraſſer & à ſe décharger des matieres excrémenteuſes dont ils ſont gorgés. Les Sages-Femmes doivent avoir l'attention de ſeconder la Nature dans cette opération, en comprimant légérement le ventre avec leur main, depuis la partie ſupérieure de la région épygaſtrique, juſqu'à l'os pubis.

Les urines s'évacuent les premieres ; il eſt rare que l'enfant ne les rende pas dès qu'il eſt né ; s'il eſt des obſtacles qui s'oppoſent à leur évacuation par les voies qui leur ſont propres, elles ſe fraient ordinairement des routes par l'ombilic. Dans cette fâcheuſe circonſtance, les gens de l'Art doivent rechercher les cauſes de cet accident & employer les ſecours convenables pour y remédier.

Les moyens dont la Nature ſe ſert pour favoriſer l'expulſion du *meconium*, ſont ſouvent impuiſſans, lorſqu'elle eſt privée du ſecours du premier lait de la mere ; on eſt forcé alors d'avoir recours aux reſſources de l'Art, pour la délivrer de ce corps étranger, toujours propre à lui nuire. Le ſeul méchaniſme des entrailles produit ordinairement l'évacuation d'une petite quantité de cet excrément, mais on ne doit pas s'y arrêter ; c'eſt peu de choſe en comparaiſon de toute ſa maſſe qui eſt ſi conſidérable,

qu'Ariſtote étoit ſurpris que le corps d'un enfant pût en contenir autant.

On ſe ſert ordinairement pour vuider le *meconium*, de caſſe mondée, dont on fait ſucer un ou deux gros; de ſyrops laxatifs ou cathartiques, tels que ceux de violettes, de fleurs de pècher, de chicorrée, de pommes compoſé, dont on fait les doſes, depuis demi-once juſqu'à une once. On ſe ſert auſſi d'huile d'amandes douces avec du ſucre ou du ſyrop de capillaire; de vin ſucré, qu'on donne par cuillerées.

On obſerve que les enfans auxquels on fait prendre du vin plus ou moins pur pour vuider le *meconium*, ſur-tout lorſqu'on leur en donne de temps en temps, juſqu'à ce qu'ils prennent le tetton, ſelon l'uſage pernicieux de certains Pays, ſont pris preſque tous, dès le troiſieme ou quatrieme jour d'une jauniſſe générale. Cette jauniſſe eſt l'avant-coureur trop ordinaire de diarrhée, de convulſions, ou d'autres accidens ſouvent funeſtes, qui n'arrivent preſque point à ceux auxquels on donne pour purgatifs du *coloſtrum*, du petit-lait, de l'eau miellée, &c.

La plupart de ces remedes quelques innocens qu'ils nous paroiſſent, ſont toujours violens pour des enfans naiſſans dont la délicateſſe des membranes eſt extrême; on doit choiſir par une ſage préférence ceux d'entr'eux qui ſont les plus doux; on peut enſuite venir aux autres, ſi les premiers ne produiſent pas l'effet qu'on s'en eſt propoſé.

On ne doit jamais avoir l'imprudence de ſe ſervir dans ces occaſions, de la poudre de jalap, de celle de rhubarbe, ni de toute autre poudre purgative ; elles pourroient avoir des ſuites fâcheuſes & peut-être funeſtes.

Je ne vois pas qu'il ſoit prudent de ſe ſervir à cet effet de lavemens avec le ſavon ; tels qu'Hoffmann les conſeille, à moins d'y être forcé par des indications preſſantes & dans des cas où le *meconium* ne pourroit point être évacué par tout autre moyen. Cet Auteur a obſervé que l'inteſtin *rectum* des enfans eſt d'une délicateſſe ſi exquiſe, que la moindre choſe qui le chatouille ſuffit pour lui faire expulſer les excrémens qu'il contient : c'eſt une raiſon bien eſſentielle pour ne pas ſe ſervir de lavemens irritans, ni de ſuppoſitoires de la même qualité.

Il eſt un moyen moins éloigné que les précédens des vues de la Nature, & dont je crois qu'il convient de ſe ſervir par préférence ; on ne doit pas en craindre de mauvais effets, il ne ſçauroit en avoir que de ſalutaires. C'eſt le petit-lait bien conditionné ; il a une qualité qui approche de celle du *coloſtrum* ; il lui eſt exactement ſemblable, lorſqu'il n'eſt pas parfaitement clarifié : lorſque les enfans ſont privés de l'un, l'autre eſt le ſeul qu'on puiſſe lui ſubſtituer. On s'en ſervira toujours avec avantage, ſur tout autre remede, ſi l'on a ſoin d'en faire ſucer à l'enfant de temps en temps, par cuillerées, dix ou douze heures après qu'il

eſt né. S'il ſe trouvoit des enfans dont la conſtipation fût ſi conſidérable, qu'on ne pût pas la vaincre par le moyen du petit-lait ſimple, on augmenteroit ſa qualité laxative, en y délayant un peu de ſucre ou de miel. Il faut avoir attention que le petit-lait dont on ſe ſert à cet effet, ait à-peu-près le même degré de chaleur du lait qui ſort de la mamelle: on continuera cet uſage juſqu'au lendemain, & même juſqu'au ſurlendemain, même pluſieurs jours s'il eſt néceſſaire, pour faire rendre à l'enfant tous ſes excrémens, avant que de lui faire prendre d'autre nourriture.

Les enfans ſe déchargent du *meconium*, ou de leurs gros excrémens par deux voies différentes; ils rendent par le fondement ceux qui ſont dans les inteſtins, & par le vomiſſement ceux qui ſont contenus dans le ventricule & dans le canal de l'œſophage. L'évacuation des premiers ſe fait ſans danger; celle des autres mérite des attentions particulieres. Comme le vomiſſement eſt contre-nature, & qu'il n'a lieu que par un renverſement de l'ordre ordinaire des fonctions du ventricule, il pourroit être porté à une violence nuiſible; cela arriveroit, ſurtout, ſi les muſcles irrités qui l'excitent trouvoient des obſtacles qui s'oppoſaſſent à la direction & à la force de leurs mouvemens antipériſtaltiques. Il eſt de la prudence, pour prévenir les accidens qui pourroient en réſulter, de tenir les enfans droits,

ſoit en les élevant avec leur berceau, ou autrement, dès qu'on s'apperçoit qu'ils ont quelque diſpoſition au vomiſſement: on en a vu étouffer pour avoir négligé de leur donner ce ſecours qui leur eſt utile dans tous les temps, juſqu'à ce qu'ils ſoient ſevrés.

On doit être aſſuré que le *meconium* eſt évacué, lorſqu'au lieu d'excrémens noirs & épais, les enfans n'en rendent par le fondement, que de blancs & de fluides; lorſqu'ils n'en ont plus dans l'eſtomac, ils ceſſent de vomir.

Les enfans trouvés méritent des attentions principales pour l'évacuation de leur *meconium*; il n'eſt pas poſſible, ni vraiſemblable, que ceux qui s'empreſſent de les expoſer, ou de les porter à l'Hôpital, aient pris auparavant les précautions néceſſaires pour leur faire rendre cet excrément. Les perſonnes charitables qui les reçoivent, doivent porter leur attention juſqu'à penſer d'abord aux moyens néceſſaires pour les conſerver. Comme le *meconium* retenu eſt toujours un principe de maladie, ou une cauſe de mort, il eſt eſſentiel d'employer, dès qu'on a ces enfans à ſa diſpoſition, les moyens les plus convenables pour l'évacuer. Il ſemble aux perſonnes, même les mieux intentionnées, qu'il n'eſt rien de ſi preſſé que de leur donner de la nourriture, elles ſe trompent; elle ne ſçauroit que leur nuire, pendant que le canal inteſtinal ſeroit rempli d'une matiere excrémenteuſe,

propre à la corrompre. On n'a pas long-temps à attendre pour s'assurer de la nécessité de les secourir. Je viens de faire connoître les signes que l'on peut prendre pour guides dans ces circonstances ; ils ne trompent jamais ; on peut leur donner une entiere confiance. Il faut proportionner les secours que l'on donne aux enfans trouvés pour leur faire rendre leur *meconium*, selon leur force ou leur foiblesse ; s'ils sont forts, on se sert des moyens les plus doux ; ils commencent l'ouvrage, la Nature le perfectionne ; s'ils sont foibles, on doit craindre qu'elle ne succombe ; on emploie alors des secours efficaces pour la soutenir & pour la fortifier ; on peut choisir les uns & les autres, selon les circonstances, parmi ceux que j'ai déja proposés dans les Chapitres précédens.



SECTION II.

De la nourriture des Enfans depuis la naiſſance juſqu'au ſevrage.

CHAPITRE PREMIER.

De la nourriture des Enfans en général.

DÈs ſubſtances extraites des alimens par le moyen des digeſtions, font la nourriture des enfans, celle des adultes & des vieillards. Le chyle, qui provient directement de ces ſubſtances, remplit leurs vaiſſeaux & ſe convertit en ſang, par l'effet du méchaniſme de la circulation, du battement des arteres, de l'action alternative des poumons, &c. : c'eſt par ſon mêlange & par l'intimité de ſon concours avec toutes les parties de ce liquide, qu'il en répare les pertes. Lorſqu'il a parcouru pluſieurs fois toutes les routes du ſang, il paſſe par des degrés inſenſibles à des diviſions ſi multipliées & ſi fines qu'il devient propre à former le ſuc nourricier.

Le ſuc nourricier eſt un fluide *gelatino-mucueux*, le réſultat de toutes les digeſtions, l'objet des ſecrétions & la quinteſſence de tout ce qu'il y a de plus épuré dans la maſſe des

des fluides ; il accroit toutes les parties du corps des enfans, les étend dans toutes leurs dimenſions, leur donne des qualités différentes, ſelon leur nature, entre dans leur eſſence & forme avec elles un analogiſme parfait.

Le ſuc nourricier dans les hommes répare les pertes des ſolides ; dans les vieillards il prévient le deſſéchement des organes & leur prompt affaiſſement, les ſoutient dans leur chûte, lorſqu'ils ſont affoiblis par le temps, uſés par des paſſions & des excès. Lorſqu'ils ne peuvent plus être reparés ni ſoutenus, ils ſuccombent ſous leur propre poids & leurs fonctions s'anéantiſſent. C'eſt ainſi que la main puiſſante qui créa l'homme, ſoutient ſon ouvrage & le perpétue dans les différens individus de l'eſpece humaine ; il en eſt de même de tous les animaux, juſqu'à ce qu'ils ceſſent d'exiſter, ſelon la diſpoſition de ſes loix.

L'ordre & le méchaniſme de la croiſſance des enfans ſont les mêmes que ceux qui forment le poulet, le font croître & le conduiſent à ſa perfection. Le blanc de l'œuf, dit Boerhaave, d'après les Obſervations de Malpigi, ne nourrit le poulet que, lorſqu'il a été digéré par l'incubation ; c'eſt par ce moyen que ſa denſité diminue & qu'il la perd ; c'eſt par ce même moyen qu'il devient propre à s'inſinuer dans les petits vaiſſeaux du germe & à les développer. Il eſt digéré de nouveau dans ces vaiſſeaux, il paſſe

insensiblement à des degrés infinis de fluidité ; ce n'est que lorsqu'il a acquis le dernier degré de perfection qu'il est propre à s'adapter à la substance des solides & à s'y assimiler (1). Ne voit-on pas dans ce tableau de la conservation des animaux, l'ordre sublime de leur régénération & de ses progrès ?

Le suc nourricier n'est propre à la nutrition, qu'autant qu'il est parfait & qu'il a acquis toutes les qualités nécessaires à cette fonction ; il ne peut parvenir à ce point de perfection, que par la pureté des substances dont il provient, & par la régularité des moyens infinis qui servent à le former : si les premieres sont dépravées, si les autres sont viciés, ils ne sçauroient remplir les vues de la Nature à cause de leur imperfection. On prévient ces inconvéniens dans les enfans, on y remédie, ou bien on les modere, en les nourrissant d'alimens qui leur soient propres, qui conviennent à leur nature, à leur foiblesse & à leurs différens âges, & par des soins assidus donnés à propos, & variés selon les circonstances : je fais ces recherches dans les Chapitres suivans.

---

(1) Voyez le Traité des Fleurs blanches, Tom. I. pag. 152.

CHAPITRE II.

Le lait des meres est la nourriture naturelle de leurs enfans ; causes générales des vices qu'il contracte.

LA fécondation, en animant le germe des enfans, dispose dans les meres une seve propre à le développer & à le nourrir ; cette seve fournit la principale nourriture de l'embrion & du fœtus, jusqu'à ce que celui-ci ait établi ses communications avec la matrice ; cette rosée prend alors plus de consistance, devient sereuse, chyleuse enfin, & de plus en plus nourrissante, à mesure que le fœtus croît & se développe, jusqu'à l'accouchement. Cette humeur alimenteuse approche alors de la consistance du *colostrum* qui n'a point encore acquis toutes les qualités du lait ; il les acquiert par degrés dans les mamelles, à mesure que l'enfant croît, que ses organes se développent & que ses membres se forment & se fortifient.

Le lait est un suc blanc, chyleux, préparé par la Nature, dans les mamelles des femmes, pour nourrir leurs enfans, & dans les tettes des femelles des animaux, pour nourrir leurs petits. Les principes du lait sont une graisse subtile, ou une huile opaque, qu'on connoît sous le nom de crême ou de beurre ; une substance mucueuse qui

eſt la partie qui fait le fromage ; & une liqueur aqueuſe, chargée d'une matiere ſaline mucueuſe, qui fait le petit-lait : la partie mucueuſe de ce dernier, eſt ce que nous appellons ſucre de lait. Ces ſubſtances, qui forment le lait par leur combinaiſon, ne ſont que mêlées, & non pas intimement unies entr'elles; elles ſe ſéparent très-aiſément les unes des autres, s'alterent & ſe corrompent avec la même facilité.

Les acides, les alkalis fixes caillent le lait, le coagulent & en déſuniſſent les principes. Les promptes, les fréquentes, les violentes variations de l'air & les excès de l'atmoſphere le grumelent quelquefois ſubitement. Le lait ſe corrompt de lui-même dans très-peu de temps, ſans addition d'autres ſubſtances & ſans aucune application de chaleur artificielle. Ces accidens du lait, lorſqu'ils ont lieu, ſont les premiers principes de ſa corruption & les cauſes générales des mauvais effets qu'il produit dans les animaux qui s'en nourriſſent, & principalement dans les enfans.

On peut regarder comme extérieurs ces accidens du lait; il en eſt d'autres qui dépendent de ſes propres principes; je veux dire, des ſubſtances dont il ſe forme, des tempéramens des meres, de leurs abus en tous genres, & des excès auxquels elles ſe livrent.

Le lait des femmes & celui des femelles des animaux brutes acquierent des qualités

différentes, ſelon les alimens dont elles ſe nourriſſent. Les Médecins, pour purger les enfans à la mamelle, font prendre des purgatifs aux Nourrices; ſi ces purgatifs ſont violens, ils cauſent aux enfans des ſuperpurgations dangereuſes; il en de même des altérans: on peut comprendre dans la claſſe de ces derniers les alimens propres à fournir au lait des principes de mauvaiſe nature.

Le lait des vaches, des chevres & des autres animaux varient en conſiſtance, en ſaveur, en vertus, en couleur, ſelon les herbes dont ils ſe nourriſſent; on diſtingue ſenſiblement au goût ſes différentes qualités. Les vaches qui ſe nourriſſent habituellement de luzerne, fourniſſent un beurre dont la couleur eſt jaune. Le lait des chevres qui mangent des thytimmales, ou d'autres plantes purgatives, en contracte les vertus & purge les enfans. Que ne doit-on pas attendre, après tous ces exemples, du lait des femmes qui font uſage pendant leur groſſeſſe, & pendant qu'elles nourriſſent, de ragoûts, de ſalures, d'épiceries, de crudités, de thé, de caffé, de vin, de liqueurs ſpiritueuſes, &c.

Le lait varie conſtamment dans les différens temps où il ſe forme; dès que les Nourrices ont mangé, il retient ſenſiblement les qualités des alimens qu'elles ont pris; il eſt meilleur & mieux digéré trois ou quatre heures après le repas. Si les Nourrices jeûnent vingt-quatre heures, il de-

vient ſalé, jaune, de mauvais goût & pernicieux aux enfans. Il varie auſſi en denſité, ſelon les eſpeces des animaux qui le fourniſſent; celui de femmes, de jument, d'âneſſe, a moins de conſiſtance que celui de chevre, & par conſéquent eſt plus léger; celui de chevre l'eſt plus que ceux de vache & de brebis; ce dernier eſt plus épais que les autres. Les premiers ſont laxatifs, déterſifs, vulnéraires; celui de chevre eſt ſtomachique, & ceux de vache & de brebis ſont incraſſans: toutes ces différences du lait ſont l'effet des différentes combinaiſons de ſes principes. Les animaux brutes ont une façon de vivre particuliere à chaque eſpece, mais toujours égale, toujours analogue & ſans excès; c'eſt ce qui fait qu'en général leur lait eſt toujours égal, toujours le même. Il n'en eſt pas ainſi de celui des femmes; il eſt ſouvent altéré par des abus, des excès & des paſſions, principes de langueurs, de mauvaiſes digeſtions & enfin de tous les déſordres qui en ſont les ſuites ordinaires.

Le lait des femmes tient toujours de leur tempérament; ſi elles ſont puiſſantes, fortes, robuſtes, leurs digeſtions ſe font parfaitement, le chyle qui en provient, conſerve toutes les qualités néceſſaires pour fournir un lait bien conditionné, propre à répondre aux vues de la Nature; leurs enfans en ſont bien nourris. Si les femmes ſont foibles & débiles, leurs digeſtions ſont

lentes ou dérangées, & leur chyle eſt mal digéré; la croiſſance des enfans devient lente & tardive avec une telle nourriture, leurs fonctions ſe dérangent, ſe pervertiſſent & forment une ſource de maladies & de langueurs.

Heureux ſont les enfans des femmes ſaines, lorſqu'elles obſervent un régime de vie convenable à leur état de groſſeſſe & de nourrice & ne ſe permettent que des alimens propres à fournir de bon lait. Les femmes du Mexique ſont des meres tendres & conſtantes dans leur tendreſſe; elles vivent toujours des mêmes alimens, ſans en varier l'eſpece, pendant tout le temps qu'elles nourriſſent leurs enfans de leur lait; c'eſt pour l'ordinaire pendant quatre ans.

Hoffmann regarde le lait des femmes bien conditionné, comme plus doux que celui de toutes les eſpeces d'animaux; lorſqu'elles ſont valétudinaires, il eſt toujours altéré; parce que les organes de leurs digeſtions & leurs ſucs digeſtifs ne ſont point alors dans l'ordre établi par la Nature. Les paſſions qui affectent vivement l'ame, font violence en même temps à toutes les puiſſances du corps; elles affectent auſſi le ſyſtême des ſolides & répandent le trouble & le déſordre dans la maſſe des liquides; toutes les fonctions en ſouffrent.

Les paſſions ſont communes aux deux ſexes, mais les femmes en ſont plus ſuſceptibles; elles ſont plus vives chez les unes

que chez les autres ; c'eſt un effet de la délicateſſe qui leur eſt naturelle. La triſteſſe, la crainte, la colere des Nourrices, lorſqu'elles ſont violentes ou de durée, ſont toujours nuiſibles aux enfans ; on en a vu périr à la ſuite de tels excès. Il en ſurvient aux uns des ſpaſmes de pluſieurs eſpeces, juſqu'à des convulſions épyleptiques ; à d'autres des ardeurs, des douleurs d'entrailles, des coliques, des dyſſenteries, &c. Une femme, dit Heintke, après une vive colere, ſe fit tetter par un petit chien, pour que ſon lait ne nuiſît point à ſon enfant ; dans l'inſtant cet animal fut atteint de convulſions épyleptiques ; on lui fit prendre de la thériaque ; il tomba dans un ſommeil profond, & ſe rétablit.

Les paſſions de l'ame, qu'on appelle chroniques, détruiſent l'appétit, dépravent la digeſtion, appauvriſſent le chyle, excitent des mouvemens fébriles, des fievres lentes, des phthiſies & autres maladies de langueur. La bile, pendant ces déſordres, s'arrête dans ſes ſecretoires, les irrite & cauſe des ſouffrances générales : le lait parmi ces accidens, ne peut que ſe pervertir. Si les maladies héréditaires qui ſe communiquent aux enfans avec le lait, ne font pas en eux des effets auſſi ſenſibles, elles ne ſont pas moins à craindre pour ne ſe développer que tard ; les coups qu'elles frappent, ſouvent lorſqu'on ne s'y attend plus, n'en ſont pas moins dangereux & moins funeſtes.

Il eſt peu de femmes qui ſoient du même tempérament ; leur différence produit des variations dans le lait de celles qui nourriſſent ; leur façon de vivre décide également de la conſiſtance & des qualités de ce liquide. Les enfans tiennent de la conſtitution de leurs meres ; ſi elles ſont robuſtes, ils le ſont auſſi ; ſi elles ſont délicates & foibles, ils le ſont également. Cependant cet ordre général varie quelquefois dans le particulier ; une femme forte peut faire des enfans délicats, & une femme foible peut en faire de robuſtes ; dans ces circonſtances rares, le lait de la mere nuiroit à ſes enfans. Si l'on donne à un enfant foible, pour le nourrir, un lait denſe, tel que l'eſt ordinairement celui des femmes fortes & robuſtes, les organes de la digeſtion ne le ſupportent point ; il eſt pour lui un principe de maladies qui le font périr. Un lait foible & aqueux ne nourrit point des enfans robuſtes, ils ne peuvent que languir lorſqu'ils en font uſage. S'il eſt vicié, les enfans qui s'en nourriſſent en ſont les victimes. On conçoit qu'il n'eſt point de regles générales pour la nourriture des enfans ; chaque tempérament en exige une particuliere ; cependant il arrive ordinairement que tout autre lait que celui de leurs meres les fait dégénérer, ou les expoſe à des accidens dangereux.

Les plantes n'éprouvent-elles pas des accidens ſemblables ? Elles ſe conſervent long-

tems dans le terrein où elles ſont venues naturellement ; elles y ſupportent, plus aiſément qu'ailleurs, les intempéries de l'atmoſphere. Si l'on les tranſporte dans un ſol qui leur ſoit étranger, leurs racines ont peine à s'y raffermir ; une atmoſphere différente leur eſt contraire ; elles ne proſperent pas, & ſouvent elles ſe deſſéchent.

CHAPITRE III.

Nourriture des enfans par leurs meres.

LA Nature a ſoin, dans les femelles de toutes les eſpeces, de proportionner la conſiſtance du lait à l'âge du nourriſſon ; un ordre différent dans la nourriture des enfans leur feroit toujours nuiſible. Le fœtus a été habitué dans le ſein de ſa mere à des variations toujours reſpectives à ſes forces ; il eſt eſſentiel, lorſqu'il eſt né, qu'elles ſe ſoutiennent dans la nourriture, juſqu'au ſevrage. Ce n'eſt que dans le lait de la mere que l'on peut trouver ces juſtes proportions ; on met les enfans à de dangereuſes épreuves en leur donnant toute autre nourriture. Le lait d'une mere, quoiqu'il ſoit quelquefois moins parfait que celui d'une Nourrice, doit cependant lui être préféré, pourvu que ſa différence ne ſoit pas aſſez conſidérable pour être nuiſible. Hippocrate

nous apprend que les alimens dont on s'eſt fait une habitude, quoique d'une qualité inférieure à celle de ceux dont on n'a pas fait uſage, doivent être préférés à tous autres, pour éviter le danger où l'on s'expoſeroit par le changement. C'eſt ce danger qui fait périr les enfans qu'on livre à des Nourrices étrangeres.

Cependant lorſque les meres ſont valétudinaires ou malades; lorſqu'elles ſont affectées de vices ſcorbutiques, vénériens, ſcrophuleux; lorſqu'elles ſont pulmoniques, épyleptiques, affligées de quelqu'autre maladie héréditaire, ou habituées à un régime de vie irrégulier & à des paſſions violentes, c'eſt une néceſſité de donner à leurs enfans une nourriture étrangere. Ce changement de nourriture, dans ces circonſtances, eſt moins préjudiciable; l'eſpece humaine eſt moins expoſée à la dépopulation, & l'on peut garantir les enfans d'un danger inévitable, en leur faiſant courir, il eſt vrai, le riſque d'un péril douteux.

Si l'on étoit attentif à étudier la Nature, après la naiſſance des enfans, on trouveroit que ſouvent elle indique elle-même la néceſſité de leur donner une nourriture étrangere. Heintke a obſervé en Allemagne, que des enfans bien conſtitués & bien nourris en naiſſant, ne pouvoient point enſuite ſupporter le lait de leurs meres; ils ſouffroient de vives tranchées, ils faiſoient des cris continuels, il leur ſurvenoit des convulſions

& d'autres accidens qui ceſſoient, dès qu'on leur faiſoit prendre une autre nourriture. Le même Auteur remarque que les meres dont les enfans ſont affligés de ces accidens, ſont cacochymes ou ſcorbutiques ; il prétend que l'air de l'atmoſphere change la conſtitution de ces enfans dès leur naiſſance, en altérant la qualité de leurs liquides par une communication immédiate : il ajoute qu'une nourriture étrangere eſt le ſeul remede propre à remédier à ce déſordre, ſans quoi ils périſſent ; tout autre ſecours leur eſt inutile.

Lorſqu'une mere réunit en elle les conditions néceſſaires pour allaiter ſon enfant, elle doit avoir le courage d'obſerver, pendant tout le tems de la nourriture, une modération conſtante dans les paſſions de l'ame, une ſobriété non interrompue, & un régime de vie, doux, égal, proportionné à ſon tempérament. Elle ne doit jamais perdre de vue que le lait conſerve les qualités des alimens dont elle ſe nourrit, & que le choix qu'elle en fait décide de la force, de la foibleſſe, de la ſanté, des maladies du fruit de ſes entrailles.

Comme toutes les femmes n'obſervent pas les mêmes uſages, avant & pendant leur groſſeſſe, ſoit par rapport à la différence de leurs tempéramens ou de leur fortune ; ſoit parce qu'elles ne ſe produiſent pas toutes également dans le monde ; la façon de vivre des unes doit être différente de celle des au-

tres. Quelle que ſoit la différence de ces uſages, les femmes groſſes & les meres qui nourriſſent leurs enfans, ne doivent pas en changer tout à coup, pour obſerver un régime de vie oppoſé à celui dont elles ont l'habitude; un tel changement trop prompt ſeroit nuiſible à la mere & à ſon enfant. Dans ces circonſtances, les meres doivent modérer des uſages abuſifs & les abandonner inſenſiblement & par degrés, de façon qu'ils cedent la place, ſans bruſquer la Nature, à un régime de vie convenable à leur état. C'eſt ainſi qu'elles peuvent écarter les moyens de ſe nuire, & réparer en partie le mal qu'elles ont fait à leurs enfans en les concevant, ou en les portant dans leur ſein, parmi ces déſordres: elles ne parviendront pas à cette modération ſans ſe faire quelque violence, mais elles en acquerront des vertus qui leur mériteront la véritable qualité de mere.

Une mere peut donner à tetter à ſon enfant, dix ou douze heures après qu'il eſt né, plutôt dans la vue de le purger que de le nourrir; il n'a beſoin de nourriture que vers ſon troiſieme jour, lorſqu'il a rendu ſon *meconium*; tout autre lait lui ſeroit nuiſible juſqu'alors.

On penſe différemment ſur le nombre de fois qu'il convient de donner à tetter aux enfans toutes les vingt-quatre heures; Avicenne veut qu'ils ne tettent que deux, ou tout au plus trois fois par jour. Ferrarius

admet cette façon de les nourrir, mais il ne parle que des premiers jours de leur naiſſance; il y a apparence qu'il leur permet plus de nourriture, à meſure qu'ils avancent en âge, qu'ils grandiſſent & qu'ils ſe fortifient. Il avertit cependant qu'on doit être très-réſervé ſur cela, & qu'il faut proportionner ce qu'on leur donne à la foibleſſe de leur eſtomac: il obſerve que quelquefois on les ſuffoque par la quantité de lait qu'on leur fait prendre. Ettmuller, Dolée, Heintke, veulent qu'on les faſſe tetter, toutes les deux heures, pendant les trois premiers mois, enſuite ſix fois dans les vingt-quatre heures, & enfin deux fois par jour: ces Auteurs entendent, ſans doute, qu'on leur donne quelqu'autre nourriture après le ſeptieme ou le huitieme mois; autrement il ne leur ſuffiroit pas de tetter deux fois par jour.

On ne peut pas établir des regles générales pour déterminer la quantité de nourriture que les enfans doivent prendre dans les vingt-quatre heures; on eſt obligé de varier la façon de les nourrir, ſelon leur âge, leur forces, leurs tempéramens & même ſouvent ſelon leur voracité. Les gorger de lait, c'eſt les perdre; ne pas leur en donner aſſez, c'eſt les faire ſouffrir, retarder leur croiſſance & les rendre languiſſans: ce ſont deux extrêmes dont il eſt eſſentiel de prévenir les effets. Il ne faut jamais éveiller les enfans pour les faire tetter; la Na-

ture ſent ſes beſoins : elle les éveille elle même, lorſqu'il leur faut de la nourriture. On ne doit pas toujours regarder leurs cris & leurs pleurs comme des marques de beſoin de tetter. Souvent ce n'eſt que la douleur qui les fait crier & pleurer. Comme ce n'eſt pas par la douleur que la faim commence à ſe faire ſentir, les enfans indiquent ce beſoin par de petits geſtes naturels que des Nourrices intelligentes connoiſſent, & que toutes peuvent diſtinguer aiſément, pour peu d'attention qu'elles y donnent. On ne doit point craindre, en ſuivant cette méthode, que les enfans manquent de nourriture ; leurs maladies viennent toujours de replétion & de ſurabondance d'humeurs ; on travaille utilement à leur conſervation, en prévenant l'un & l'autre par des ménagemens convenables à leur tempérament. Il ſuffit pendant les deux premiers mois, de les faire tetter toutes les trois heures, & enſuite toutes les quatre heures juſqu'au ſeptieme ou huitieme mois. On peut commencer alors à leur donner de la bouillie deux fois par jour, & trois fois en approchant du ſevrage, qu'on doit toujours faire plutôt ou plus tard dans la ſeconde année, ſelon que les enfans ſont robuſtes ou délicats. Il faut avoir ſoin de leur diminuer le lait à proportion de la bouillie qu'on leur donne ; à meſure qu'ils approchent du ſevrage, on leur permet des alimens plus ſolides & on leur en donne plus fréquemment,

en faisant toujours attention à ne pas trop les nourrir.

La fievre de lait des nouvelles accouchées est occasionnée par l'abondance de ce liquide qui se porte aux mamelles & produit dans leurs vaisseaux, une phlogose plus ou moins considérable, selon qu'il trouve des obstacles à sa distribution dans ses propres vaisseaux. Cette fievre tient de la nature des éphémeres; quelquefois elle ne survient que le cinquiéme ou le sixieme jour; il est assez ordinaire qu'elle dure alors plus long-temps, & qu'elle ait des suites plus fâcheuses que celle qui vient le troisieme jour après les couches. Le lait est toujours sereux, jusqu'à la fievre de lait; il commence, lorsqu'elle a cessé, à prendre de la consistance. Cette fievre est ordinairement peu considérable chez les femmes qui nourrissent leurs enfans, quelquefois elles n'en ont point. Il n'y a pas d'inconvénient de donner le sein aux enfans pendant cette fievre, lorsqu'elle est légere; si cependant elle est considérable sa cause doit être compliquée, & la complication la rend dangereuse. Un lait, ainsi altéré, donne aux enfans des tranchées, des cours de ventre, des fievres, des éruptions cutanées, &c.

On doit éviter avec attention, de donner aux enfans du lait de toute autre femme, pendant la fievre de leur mere, lorsqu'elle est violente; sa densité surchargeroit leur estomac, il pourroit leur causer des mala-

maladies ; il ſuffit de les nourrir alors de petit-lait non clarifié, chauffé au bain-marie, au degré de la chaleur de leur eſtomac, ou, pour mieux dire, au degré de celle qui eſt ordinaire au lait, lorſqu'il ſort des mamelles : un petit-lait de cette qualité a une conſiſtance approchante de celle qu'a le *coloſtrum*, le troiſieme jour des couches.

On doit prendre pendant la fievre de lait, lorſqu'elle eſt violente, les moyens les plus propres pour faire couler le lait dont les mamelles ſont gorgées. Si l'on négligeoit de prendre cette précaution, il ſe formeroit des dépôts laiteux, ou il ſurviendroit d'autres accidens du nombre de ceux qui ne ſont que trop fréquens dans ces circonſtances. Les femmes ſe ſervent de différens moyens pour faciliter cet écoulement ; cependant j'en propoſerai deux que je crois les plus efficaces & les plus propres à remplir cet objet.

Il faut expoſer le ſein nud à la vapeur d'une terrine d'eau chaude ; j'ai vu ſe ſervir très-utilement de lait à la place de l'eau. Pendant cette opération, on garantit la gorge des impreſſions immédiates de l'air extérieur, en la tenant couverte de ſerviettes chaudes. Si les conduits laiteux des mamelles ne ſe dilatent pas par ce moyen, au point de favoriſer l'écoulement du lait, on emploie ordinairement avec ſuccès le ſecours ſuivant.

Prenez une bouteille de pinte à goulot

étroit & dont les bords de l'orifice ſoient très-unis ; tenez-la pendant quelque-temps à la vapeur de l'eau bouillante ; rempliſſez-la enſuite de la même eau qu'on vuidera dès que la bouteille ſera bien échauffée. Après ces attentions préliminaires, appliquez la bouteille au mamelon, de façon qu'il entre dans le goulot, ſoutenez-la, & faites qu'elle ſoit bouchée exactement par la mamelle afin que l'air extérieur ne puiſſe point y pénétrer : entretenez la chaleur avec des ſerviettes chaudes dont on tiendra la bouteille enveloppée. Cette opération eſt la même que celle de la ventouſe ; elle fait couler le lait en abondance. On laiſſe diminuer la chaleur pour retirer la bouteille après que l'opération eſt faite ; on la remue doucement de côté & d'autre pour en ſéparer le mamelon ; ſi on l'ôtoit bruſquement, on pourroit cauſer quelque douleur légere qu'on évite en prenant cette précaution. Il faut avoir attention de faire couler tous les jours du lait par le même moyen, pendant une ou deux ſemaines ; on diminue inſenſiblement la quantité des évacuations, & la Nature ſe prépare peu-à-peu des routes favorables pour diſſiper ce liquide par d'autres voies. De légers laxatifs accompliſſent cette opération de la Nature & les femmes ont lieu de ſe féliciter de n'avoir pas été expoſées à des pratiques pernicieuſes, dont elles ſont toujours les dupes ou les victimes. Telles ſont celles que l'on met témérairement en

usage, pour répercuter le lait, ou, pour mieux dire, pour le faire resorber par les vaisseaux du sang & de la lymphe, où il ne peut que troubler l'ordre & le concours de la masse des liquides. C'est de cette source que proviennent des apoplexies laiteuses, des inflammations, des fievres lentes, des affections spasmodiques, des éruptions cutanées, des douleurs générales dans le corps, ou particulieres dans quelque partie, des épilepsies, des asthmes, des paralisies, des pleurésies, des sciatiques, des phthisies, des dépôts, des squirrhes dans les visceres, des toux, des rhumes, des pulmonies, des fleurs-blanches.

On doit mettre au nombre de ces pernicieuses méthodes tous les moyens dont on se sert témérairement pour empêcher le lait de se distribuer aux seins, par l'application de compresses imbibées d'eau-de-vie. Cet usage n'est reçu qu'à Constantinople, parmi certaines femmes du peuple, qui ne sont point faites pour servir de modele à l'Europe éclairée. Il n'est pas moins dangereux de gêner la Nature dans l'évaporation nécessaire d'une humeur laiteuse, étrangere & isolée dans la masse des liquides, en faisant tenir les malades trop légérement couvertes & à un air trop libre dans toutes les saisons de l'année. Combien d'exemples funestes n'a-t-on pas tous les jours, de transpirations diminuées ou supprimées, même lorsqu'elles sont simples? que ne doit-on pas

craindre de celles qui ſont confondues avec une humeur laiteuſe, toujours prête à faire des ravages lorſqu'elle eſt retenue dans le ſyſtême des vaiſſeaux ou dans le tiſſu cellulaire ? Le Public eſt à plaindre de ſe faire illuſion ſur des nouveautés auſſi propres à le ſéduire que promptes à le tromper. Peut-il ſe figurer que des cataplaſmes émolliens, appliqués ſur le ventre des accouchées, faſſent une diverſion utile du lait qui doit ſe porter naturellement à la gorge ? Peut-il penſer qu'en garniſſant le ventre des accouchées de pluſieurs couvertures pour l'échauffer, en même-temps qu'on laiſſe la poitrine peu couverte, on détermine vers les voies inférieures, le lait qu'on a deſſein d'empêcher de ſe diſtribuer aux ſeins ? Eſt-ce ainſi que l'on croit rendre naturelles des fonctions oppoſées aux loix de la Nature ? Il n'eſt qu'un Public prévenu qui puiſſe tomber dans de telles erreurs.

Il y a peu de temps, qu'une Dame nouvellement accouchée employa tous ces moyens pour tarir ſon lait ; il lui ſurvint bientôt une petite toux qui augmenta aſſez promptement, & devint importune par ſa fréquence ; il s'établit une fievre lente & un crachement de pus qui faiſoit des progrès aſſez rapides. La malade étant dans cette triſte ſituation & déja dans un état de phthyſie confirmée, eut la facilité de ſe laiſſer perſuader que ſa maladie n'étoit autre choſe que des roideurs de nerfs, des criſpations

& des racorniſſemens des fibres ; elle prit en conſéquence des bains domeſtiques, ſe gorgea d'eau de veau & mourut en ſe croyant au moment de guérir.

Le Public s'eſt prévenu mal-à-propos, que la méthode de faire paſſer le lait aux accouchées, en appliquant de l'eau-de-vie ſur les ſeins, des cataplaſmes ſur le bas-ventre, &c. eſt adoptée en Hollande ; il ſe trompe. Les Gaubius à la Haye, les Schloſſer à Amſterdam, les Camper à Haarlen, tous Médecins célebres, ne la connoiſſent point & aſſurent qu'elle n'eſt pas pratiquée dans les Provinces-Unies ; ils la regardent comme pernicieuſe.

Lorſque les meres ne peuvent point nourrir leurs enfans, elles doivent, au moins, leur donner à tetter pendant quelques jours, juſqu'à ce que leur lait ait pris quelque conſiſtance, & que l'eſtomac des enfans ſoit aſſez fortifié pour ſupporter un lait étranger. Une mere tendre qui prend cette ſage précaution, en retire deux avantages ſenſibles ; elle préſerve ſon enfant des maladies en le préparant à ſupporter un lait étranger, & elle ſe préſerve elle-même des accidens dangereux qui ſurviennent aux femmes en couche, faute de vouloir s'en garantir par ce moyen (1).

(1) Traité des Fleurs-blanches, Tom. II. Sect. I. Chap. IX, pag. 143.

CHAPITRE IV.

Conditions néceſſaires à une Nourrice : examen de ſon lait.

LES Médecins & les Naturaliſtes ſont unanimement d'accord que les enfans acquierent & conſervent ſouvent les mœurs, les bonnes qualités & les mauvaiſes, le tempérament & les maladies de leurs Nourrices. Hoffmann a obſervé, d'après *Wirdigius*, que les enfans qui ſont nourris par des Nourrices étrangeres, dégénerent ordinairement, parce qu'avec leur lait ils prennent leur tempérament, leur caractere & leurs mœurs. Si le tempérament d'une Nourrice étoit bilieux ou pituiteux par excès, celui de ſon nourriſſon y participeroit infailliblement : ce ſeroit lui préparer d'avance des cauſes de maladies & de langueurs.

Un chevreau, nourri par une brebis, a le poil plus doux, dit *Ronſeus*, que s'il avoit été nourri par une chevre ; & un agneau nourri par une chevre, a la laine plus rude qu'il ne convient à ſon eſpece.

Silvius Deleboé, Rejes, Dolée, Wan-Helmont, ont obſervé que des Nourrices débauchées, laſcives, ivrognes, intempérantes, coleres, &c. impriment tellement ces caracteres à leurs nourriſſons, qu'il n'eſt pas poſſible de le leur faire perdre entiére-

ment par l'éducation. C'eſt ainſi que l'on voit, dans les familles, des enfans qui different des bonnes qualités de leurs peres & de leurs tempéramens. C'eſt ſans doute pour cette raiſon que les anciens Poëtes, en conſidérant la férocité de Romulus & de Remus, feignirent qu'ils avoient été nourris par une louve.

Ettmuller a reconnu qu'une Nourrice malade communique à ſon nourriſſon toutes les maladies dont elle eſt attaquée. Wan-Helmont a obſervé que le ſeptieme enfant d'un Préſident, dont les parens étoient bien conſtitués, avoit hérité de ſa Nourrice, d'une pierre à la veſſie, dont il étoit mort, à la ſuite de l'opération de la taille qu'on lui fit à l'âge de treize ans. Hoffmann rapporte, d'après *Robergius*, qu'une Nourrice donna la vérole à deux enfans qui, bientôt après, moururent de cette maladie.

Ronſſeus obſerve que les Anciens donnoient les attentions les plus ſérieuſes au choix des Nourrices, lorſque les meres ne pouvoient pas nourrir leurs enfans; ils regardoient ceux-ci, dès leur naiſſance, comme le nerf & l'appui des Républiques & des Empires qui ſont fondés ſur la diſcipline & ſur les mœurs, comme ſur la force; c'étoient des raiſons bien juſtes pour chercher des Nourrices en état d'imprimer à leurs enfans ces précieux caracteres. Il eſt rare qu'on ſoit heureux dans un choix auſſi important & auſſi néceſſaire. Un Auteur moderne obſer-

ve à cette occaſion, qu'une femme qui nourrit l'enfant d'une autre, au lieu du ſien, eſt une mauvaiſe mere; comment pourroit-elle être une bonne Nourrice ?

On doit donc rechercher dans une Nourrice, les bonnes mœurs, la tempérance dans le régime de vie, la modération dans les paſſions de l'ame, la vertu, la candeur, un éloignement naturel pour toutes ſortes d'excès. Si elle a quelque défaut eſſentiel, & qu'elle le maſque par les efforts de la raiſon, ou par des vues d'intérêt, au point d'aſſujettir ſes ſens & de leur en impoſer, le principe ſeul n'en influera pas moins ſur les enfans qu'elle nourrira, & ils feront vicieux.

Il faut qu'une Nourrice ſoit ſaine, aſſez charnue, ſans être trop graſſe, d'une taille honnête, bien faite, d'un teint & d'une figure agréables. Elle doit avoir la poitrine large, le thorax relevé, les ſeins bien conditionnés & les mamellons médiocres & ſaillans. Son âge doit être de vingt-cinq à trente-cinq ans. Il faut faire attention qu'elle n'ait point fait de fauſſe couche, & qu'elle ait nourri une fois; ſi elle eſt habituée à l'exercice & au travail, elle en eſt plus forte, plus robuſte; ſes fonctions en ſont plus régulieres & ſon lait en eſt mieux conditionné. On doit prendre garde qu'elle n'ait point d'infirmités habituelles, ni périodiques, & qu'elle ne ſoit point ſujette à des maladies.

Toutes ces conditions, néceſſaires à une bonne Nourrice, inſinuent qu'il la faut choiſir plutôt à la campagne qu'à la ville, où les femmes menent une vie trop ſédentaire; d'ailleurs l'air de la campagne eſt plus pur que celui des villes, où il eſt ſujet à différentes altérations.

Les Nourrices ne doivent point changer leur façon de vivre ordinaire; il ſe feroit en elles & dans leurs fonctions des changemens qui leur feroient nuiſibles & peut-être funeſtes à leurs nourriſſons. Les Payſannes obſervent aſſez généralement un régime végétal, il leur eſt favorable & ſalutaire à leurs enfans; on ſe trompe ſi l'on ſe perſuade qu'en leur faiſant prendre des bouillons gras & qu'en leur faiſant manger de la viande, elles faſſent un meilleur chyle, & que leur lait en ſoit mieux conditionné; au contraire, cette nouvelle façon de vivre eſt plutôt propre à lui donner une mauvaiſe qualité, & à le faire perdre, qu'à le perfectionner: on en a vu des exemples. Un lait de cette nature donne aux enfans des vomiſſemens, des tranchées, des diarrhées, des fievres & d'autres maladies propres à les faire périr. Si l'on conſidere le lait par ſon analyſe, on voit ſenſiblement qu'il tient plutôt des ſubſtances végétales que des animales; on en retire, comme des plantes, un ſel neutre eſſentiel, & il ne donne point d'alkali volatil, comme les ſubſtances animales.

Une Nourrice doit ſe priver de toutes ſortes d'alimens qui ne ſont point aiſés à digérer, & qui ne peuvent point fournir un ſuc laiteux, doux & bien conditionné, tels que ſont, par exemple, les fruits qui ne ſont point mûrs ou qui ſont aigres, le vieux fromage, les alimens ſalés, épicés, aromatiſés, confits, fumés, &c. Ariſtote & Pline défendent aux nourrices de boire du vin, même d'en goûter; le vinaigre eſt auſſi très-nuiſible à leur lait, de même que les liqueurs ſpiritueuſes: la biere, le cidre & le poiré doivent être compris dans la même claſſe; ſi ces boiſſons ſont nouvelles, ou ſi elles ne ſont pas bien purifiées, elles donnent aux enfans des cours de ventre dyſſenteriques.

La moindre faute que les Nourrices commettent dans leur régime de vie, ou le moindre excès auquel elles ſe livrent, peuvent nuire à leurs enfans, quoiqu'elles-mêmes n'en ſoient point incommodées. Souvent le chyle ne paroît pas être altéré par certains alimens, qui cependant changent la qualité du lait & en alterent les propriétés. Si elles mangent de l'anis, dans la vue de fortifier leurs digeſtions, on en diſtingue l'odeur dans leur lait: on conçoit aiſément combien il eſt eſſentiel qu'elles s'obſervent ſur la qualité de leurs alimens & de leurs boiſſons, & qu'elles s'abſtiennent de toutes ſortes d'abus.

Il ne convient pas que les Nourrices s'ex-

poſent aux grandes intempéries de l'air, aux chaleurs ſur-tout, & aux froids exceſſifs; elles doivent avoir attention de garantir leurs ſeins, principalement de ces derniers. Il eſt également important qu'elles évitent les grandes veilles & les travaux pénibles; leur lait en ſeroit trop échauffé. Le ſommeil leur eſt néceſſaire, il répare leurs forces; il concourt puiſſamment à perfectionner le lait, lorſqu'il eſt modéré; ſi au contraire il eſt trop long, il rend le lait denſe, épais & peu propre à être digéré. Un exercice modéré eſt abſolument néceſſaire aux Nourrices, pour perfectionner leurs digeſtions & pour faciliter leurs ſecrétions; une vie molle & oiſive feroit ſur le lait le même effet que le ſommeil exceſſif. Les paſſions de l'ame, & toutes ſortes d'excès, ſont très-propres à le faire dégénérer & à le corrompre. Le commerce des hommes fait auſſi dégénérer le lait & les regles en changent la nature.

Les Nourrices doivent entretenir la liberté du ventre, dans l'ordre qui leur eſt naturel; la conſtipation nuit au lait, & la fréquence des excrétions en diminue la quantité & fait tort à ſes qualités. Si elles ſont obligées de ſe purger, elles doivent s'abſtenir de donner à tetter à leur nourriſſon ce jour-là, à moins qu'il n'ait beſoin d'être purgé lui-même. Pline fait un crime à une Nourrice de devenir enceinte; ſi cependant elle le devient, elle doit ſevrer ſon

nourrisson ; dès l'instant qu'elle s'apperçoit qu'elle a conçu ; combien d'enfans n'a-t-on pas vu languir & même périr pour avoir sucé le lait de femmes grosses ?

Galien jugeoit par le goût, l'odorat & par la vue de la qualité du lait des Nourrices ; il ne regardoit comme bon que celui qui étoit d'une saveur douce & d'une odeur agréable ; il exigeoit qu'il fut blanc, égal & d'une consistance moyenne. Il regardoit, comme de mauvaise qualité, celui qui étoit épais, caseux, trop sereux, inégal, & surtout celui qui approchoit d'un goût amer ou salé. Primerose éprouvoit le lait, en imbibant un linge blanc, qu'il faisoit ensuite sécher ; il jugeoit qu'il étoit de mauvaise qualité si le linge avoit pris une couleur approchante du jaune, du verd, du noir, ou de tout autre qui ne lui est pas naturelle. On éprouve le lait de différentes façons, mais principalement en en faisant tomber une goute sur l'ongle ; si sa densité l'empèche de couler, la Nourrice est reçue. Cette pratique peut faire tomber dans l'erreur, puisque c'est une mauvaise qualité du lait que d'ètre trop épais. Et en effet, lorsqu'il a cette propriété, les enfans ne le digerent point, ou ils ne le digerent qu'imparfaitement ; il forme une espece de colle dans le canal intestinal & des obstructions dans le mésentere. C'est de-là que proviennent des tensions de l'abdomen, des tympanites, des fievres lentes, des convulsions, des

coliques, des dyſſenteries, &c. Si, au contraire, le lait n'a point aſſez de conſiſtance, il ne nourrit pas les enfans; leur développement & leur croiſſance ſe font avec trop de lenteur, & ils languiſſent.

CHAPITRE V.

Nouriture des enfans par des Nourrices étrangeres.

LOrſqu'on viole les loix de la Nature, ou lorſqu'on eſt forcé de s'en écarter, en donnant des enfans à des Nourrices étrangeres; on doit du moins prendre pour guide cette mere commune, dans les moyens de les nourrir, & ſe rapprocher autant qu'il eſt poſſible, de l'ordre qu'elle a établi dans les meres nouvellement accouchées. On a vu les gradations & la conſiſtance du *coloſtrum*, depuis le moment de l'accouchement, juſqu'à ce que ce liquide ait pris les qualités d'un vrai lait. Ce ſont des gradations réglées par la Nature, auxquelles on doit ſe conformer pour réuſſir dans l'éducation phyſique des enfans; toutes les fois qu'on s'en écarte, on les met à des épreuves qui ſouvent les font périr.

Si une Nourrice accouche en même temps que la mere dont elle prend la place, le lait de l'une doit avoir à-peu-près la même

densité que celui de l'autre; le nourrisson n'est alors la victime que des qualités étrangeres du lait de sa nouvelle mere, & non pas de sa consistance. Si, au contraire, le lait de la Nourrice est déja formé, lorsqu'elle prend un enfant qui vient de naître, elle ne doit lui donner le sein que trois ou quatre jours après sa naissance; il n'a besoin de nourriture que lorsque le lait de sa mere a monté aux mamelles; c'est ordinairement le troisieme jour. C'est ainsi que la Nature dispose, dans l'enfant & dans la mere, le besoin de nourriture & le moyen de le satisfaire. Si le *meconium* n'est point rendu alors, il faut retarder à l'enfant l'usage du lait de la Nourrice, jusqu'à ce que cet excrément soit totalement expulsé, autrement le lait se corromproit & causeroit de fâcheux accidens.

On supplée avec avantage, dans ces circonstances, au lait de la Nourrice, par du petit-lait seul ou miellé, si le *meconium* ne s'évacue pas par l'usage du petit-lait simple. On doit donner une entiere confiance au petit-lait, qui suffiroit à un enfant pour le nourrir pendant les huit premiers jours de sa vie; on éviteroit, en s'en servant constamment pendant tout ce temps, les mauvais effets d'un lait trop dense : l'estomac des enfans, dans les premiers jours de leur naissance, est foible & délicat, il ne peut supporter qu'une nourriture très-légere. Si l'on craignoit que le petit-lait ne suffit

pas pour les nourrir, on pourroit y étendre quelques cuillerées du lait de la Nourrice, ou de vache; on en augmenteroit insensiblement la dose, jusqu'à ce que son mèlange avec le petit-lait approchât de la densité de celui de la Nourrice, qu'on pourroit lui donner alors avec moins de danger. Si l'on tenoit tellement à l'ancien préjugé, qu'il ne fût pas possible de faire observer cette méthode pour préparer les enfans au lait de leurs Nourrices, on devroit du moins les tenir trois ou quatre jours à ce régime, jusqu'à ce que le canal intestinal fût entiérement libre des excrémens accumulés pendant la grossesse.

Il est un autre moyen moins efficace que le précédent, que l'on pourroit cependant employer à son défaut; c'est d'exiger des Nourrices qu'elles fassent usage, quelques jours avant de prendre leur nourrisson & quelques jours après l'avoir pris, de boissons convenables pour donner à leur lait plus de liquidité. Hoffmann conseille à cet effet des infusions dans l'eau commune de racine de scorsonere, de régliffe, de véronique, de semences de fenouil ou d'autres plantes de la mème classe. L'usage de ces délayans, qui sont d'ailleurs résolutifs, est très-propre à diminuer la densité du lait des Nourrices, & à le rapprocher de la délicatesse des enfans qui les rend susceptibles de toutes les indispositions possibles.

Lorsque les enfans pleurent, ils souffrent

toujours ; leurs ſouffrances peuvent avoir des cauſes différentes, il faut les connoître & les diſtinguer pour pouvoir les ſoulager. Ce qui les fait ſouffrir les premiers jours, eſt ordinairement un reſte de *meconium* qui leur cauſe des tranchées ; un lait denſe pris trop tôt, ou en trop grande quantité, ſurcharge leur eſtomac, leur cauſe des tenſions, des peſanteurs douloureuſes dans la région épygaſtrique, des nauſées, des hoquets, des vomiſſemens, enfin des cours de ventre & ſouvent une mort prématurée. Les enfans pleurent également & s'inquietent, lorſqu'on les laiſſe dans leurs ordures ; rien ne leur eſt auſſi pernicieux que la malpropreté. Les petits des oiſeaux encore engourdis, ſans mouvement, ſçavent ſe porter ſur le bord du nid, pour jetter dehors leurs excrémens. Les enfans, ſans doute, en feroient de même s'ils avoient la liberté de ſe remuer dans leur berceau. Souvent ils ſouffrent d'une craſſe qui ſe forme ſur leur peau, à l'occaſion de la tranſpiration, elle en bouche les pores & fait obſtacle à cette évacuation : les inſectes les fatiguent auſſi beaucoup. Ce ſont autant d'accidens qui les inquietent, les font pleurer, dérangent leurs fonctions & les rendent malades.

Lorſque les enfans ont paſſé à une Nourrice étrangere, ſans avoir pris les précautions convenables pour leur faire rendre le *meconium*, il eſt indiſpenſable, ſur-tout s'ils

s'ils fouffrent à l'occafion de cet excrément retenu, de les mettre à une diete de petit-lait, jufqu'à ce qu'il foit totalement expulfé. On les remet enfuite par degrés à une nourriture convenable à leur âge & à leur tempérament.

Les Nourrices peu intelligentes, les meres trop tendres ou trop foibles, n'ont pas d'autre moyen pour appaifer les enfans qui fouffrent, fouvent pour avoir pris trop de nourriture, que de leur tenir le mamellon dans la bouche & de les gorger de lait. C'eft entretenir, c'eft perpétuer les caufes de leurs fouffrances, en les multipliant ainfi avec une cruelle obftination. Elles accompliffent le défordre, en les agitant violemment dans leur berceau; elles portent à leur comble ces prétendus fecours, toujours mal entendus, toujours déplacés. On ne doit jamais chercher à appaifer les douleurs qui inquietent les enfans, de quelque nature qu'elles foient, en leur donnant de la nourriture; les organes de la digeftion font alors dans le trouble, dans le défordre & hors d'état de faire leurs fonctions; il ne fçauroit en provenir que des fucs mal conditionnés & propres à caufer des maladies.

On appaife les enfans & on les foulage de leurs fouffrances, en écartant d'eux tous les infectes & les préfervant de leurs piquures, leur faifant refpirer un air libre, les nettoyant de leurs ordures, dont la feule odeur les inquiete, en les changeant de lin-

ges, leur faiſant des frictions légéres ſur le corps & en les lavant. Un enfant étoit inquiet, chagrin, il ne faiſoit que pleurer, ſelon une Obſervation de Galien, on le nettoya, on le lava, on changea ſes langes & ſon berceau; il ne ſouffrit plus, fut tranquille & s'endormit d'un ſommeil profond & paiſible. Lorſque les enfans jouiſſent de la liberté de leurs ſens, on les appaiſe ſouvent par de douces agitations; ſi elles étoient fortes, elles leur ſeroient nuiſibles. On chante, on les promene, on joue des inſtrumens, & on cherche à les amuſer par de petits jeux de leur âge.

Comme le chyle & le lait conſervent les qualités des alimens dont ils proviennent, Varandé exige que les Nourrices ne donnent à tetter à leurs enfans qu'une heure, au moins après avoir mangé: je penſe qu'on feroit mieux de ne donner à tetter que deux heures après la nourriture, temps auquel le lait monte naturellement aux ſeins; cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire, qu'il eſt conſtant que les nourriſſons de celles qui boivent des liqueurs échauffantes, ou qui font uſage d'alimens aigres, ſalés, épicés, ſont ſujets à des coliques, à des cours de ventre & à d'autres maladies graves, auxquelles ſouvent ils ſuccombent. Comme les paſſions de l'ame changent totalement la nature du lait & le rendent pernicieux aux enfans, les Nourrices qui en ont de violentes, ne peuvent donner leur ſein ſans dan-

ger, que vingt-quatre heures après qu'elles ſont appaiſées. Il eſt très eſſentiel que dans cet intervalle elles faſſent évacuer le lait corrompu, par la ſucion ou par tout autre moyen ; ſi on négligeoit de prendre cette précaution, il feroit ſur les enfans des effets pernicieux. Lorſque les Nourrices ſont expoſées à des paſſions chroniques, leurs enfans périſſent bientôt, ſi elles continuent de les nourrir.

Les enfans ne doivent pas tetter, qu'ils n'aient digéré parfaitement le lait ou les autres alimens qu'ils ont pris ; les derniers pris interromproient la digeſtion des premiers & ceux-ci aigriroient les autres trop ſubitement ; il en ſurviendroit infailliblement des accidens dangereux. Il eſt des gens qui diſent qu'on ne doit pas craindre de nuire aux enfans en leur donnant des aigres, parce que les alimens qu'ils prennent, doivent s'aigrir dans leur eſtomac, avant que d'être réduits en chyle, ſelon les loix naturelles de la digeſtion ; on étend la ſalubrité de cet uſage, juſques ſur les adultes, après même qu'ils ont mangé du lait. Ceux qui répandent une doctrine auſſi dangereuſe, ne connoiſſent point les fonctions de la Nature & ne ſont pas initiés dans ſes myſteres. Les alimens, pour être parfaitement digérés, s'aigriſſent dans l'eſtomac, il eſt vrai ; mais cette aigreur doit être le produit d'un juſte mêlange de ſucs digeſtifs & d'un bain de vapeur qu'ils fourniſſent ; bain

qui eſt toujours ménagé au degré de la chaleur animale. Toute aigreur accidentelle, dans le temps de la digeſtion, doit déranger cet ordre naturel, l'interrompre, le renverſer, & au lieu d'une digeſtion parfaite des alimens, il n'en réſulte qu'une dangereuſe corruption.

Lorſque le vomiſſement & le hoquet des enfans proviennent de la trop grande quantité de lait, il faut la diminuer autant qu'il eſt poſſible, en leur donnant à tetter moins ſouvent & moins abondamment qu'à l'ordinaire; ſi au contraire ils proviennent de la qualité de ce liquide, les Nourrices doivent s'obſerver ſcrupuleuſement ſur l'uſage des ſix choſes non naturelles, propre à leur ſituation, & employer ſur-tout les moyens les plus convenables pour ſe procurer de bonnes digeſtions. On en uſe de même dans les différentes maladies & les incommodités des enfans, qui proviennent de ces deux cauſes générales, telles ſont l'épouvante, la frayeur, les cris, les inſomnies, l'agitation pendant le ſommeil, les convulſions, la toux, la débilité de l'eſtomac, les coliques, les dyſſenteries, le téneſme, la diarrhée, les aphtes ou ulceres à la bouche, &c.

Il ne faut jamais nettoyer les enfans, les laver, les frotter, les changer de linge, immédiatement après qu'ils ont mangé; on interromproit leurs digeſtions; la nourriture leur eſt bien plus avantageuſe, lorſqu'ils la prennent dans une entiere tranquillité, &

lorſqu'on les en laiſſe jouir pendant quelque temps après le repas.

Les tranchées ſont ſouvent les effets des flatuoſités retenues dans le canal inteſtinal, la ſucion du lait les favoriſe; on préſerve les enfans des douleurs qui dépendent de cette cauſe, en ne les couchant pas, en ne les laiſſant point dormir peu de temps après qu'ils ont tetté, & au contraire en différant leur ſommeil, juſqu'à ce qu'ils aient rendu des vents par la bouche ou par le fondement. On provoque ces vents, on en facilite l'expulſion en faiſant avec la main de légéres frictions ſur le dos, & principalement ſur les vertebres des lombes.

Rien n'eſt tant à craindre, que l'uſage mal entendu de certaines Nourrices qui font des cris violens & des acclamations entrecoupées, à la face des enfans; qui les agitent, ou les effraient par des geſticulations ridicules, par des viſions imaginaires, ou les chatouillent pour les exciter à rire: tous ces abus ne peuvent être que dangereux. C'eſt en conſéquence que Varandé recommande de ne jamais préſenter aux enfans, lorſque leur vue commence à ſe développer, des objets qui puiſſent les ſurprendre ou les effrayer, puiſqu'ils deviennent autant de principes de terreur ou de paſſions qui affectent leurs nerfs & leur cauſent des épilepſies qui ſouvent les font périr.

Les narcotiques qu'on donne trop communément aux enfans pour les appaiſer,

ſont toujours ſuſpects ; s'ils les prennent intérieurement, dit *Septalius*, ils en ſont comme ſuffoqués ; ſi on les applique extérieurement, ils nuiſent à leur mémoire, ſelon les Obſervations d'Hoffmann. Une ſimple décoction de ſemence de pavot, donnée à un enfant, le plongea dans un ſommeil profond ; à ſon réveil il eſſuya des convulſions violentes : Hoffmann rapporte cette Obſervation d'après les Médecins de Breslau. *Ronſſeus* a obſervé que les Hollandois ſe ſervent trop généralement & trop fréquemment, pour appaiſer leurs enfans, de la décoction de tète de pavot ; c'étoit un uſage paſſé en habitude chez le Peuple, & qu'il n'approuvoit point.

Souvent l'inattention des Nourrices eſt la ſeule cauſe des maladies des enfans & de leur perte ; l'Obſervation ſuivante, qu'Hildan nous a donnée, en eſt une preuve ſenſible.

Cet Auteur fut appellé en 1590, pour donner du ſecours à une petite malade de dix mois ; il trouva ſon abdomen dur & inégal, comme s'il eût contenu des pierres ; elle ſouffroit de vives douleurs & des tranchées ; elle étoit dans des inquiétudes ſans relâche & avoit peine à ſucer le mamellon : elle n'avoit point été à la ſelle depuis quinze jours. Hildan lui ordonna des lavemens émolliens & huileux ; elle rendit d'abord des matieres graſſes, enſuite des excrémens durcis... il lui fit prendre, toutes les trois heures, de petites doſes d'huile d'a-

mandes douces, fit continuer l'uſage des lavemens & appliquer ſur l'abdomen des ſachets d'herbes émollientes. Peu de temps après qu'on eut commencé à mettre en uſage différens remedes, cette petite malade rendit, à la ſuite des lavemens, des plumes, de petites pierres, du fil, des pailles : ces eſpeces d'évacuations durerent pendant plusieurs jours. Le Médecin ſe retira lorſque l'enfant fut guéri ; cependant elle mourut enſuite par un effet du mauvais régime que ſa Nourrice lui fit obſerver. N'étoit-ce pas par la négligence de ſa Nourrice, que cet enfant, aſſiſe ſans précaution ſur ſon lit, avoit avalé les corps extraordinaires qu'Hildan lui fit rendre ? On ſçait que les enfans portent inconſidérément & indiſtinctement à leur bouche tout ce qu'ils peuvent ſaiſir, le mâchent & l'avalent.

Le choix de l'air n'eſt pas moins néceſſaire pour élever les enfans que celui du lait ; les animaux ne vivent pas ſans cet élément, il influe puiſſamment ſur leur croiſſance, leur conſtitution, leur taille, leur force & peut-être même ſur leurs mœurs & leurs paſſions. Les liquides ne circuleroient point dans leurs vaiſſeaux ſans le ſecours de l'air ; il empêche la trop grande cohérence de leurs molécules les unes avec les autres ; c'eſt ainſi qu'il entretient leur fluidité. Il ſoutient par ſon reſſort l'élaſticité des ſolides, leur ſert de ciment, entretient leur union & leur force, concourt

par-tout avec eux, & en même temps avec lui-même. Ce concours mutuel s'étend, au point que les variations de l'air intérieur des corps des animaux répondent à celles de l'atmoſphere qui les environne. On conçoit, d'après ces principes, que les enfans doivent participer aux divers changemens & aux différentes qualités de l'air, puiſqu'il participe à toutes leurs fonctions.

Il eſt donc néceſſaire, pour élever les enfans, de choiſir un air pur, qui ne ſoit point altéré par des vapeurs & par des exhalaiſons capables d'en changer la nature & de le corrompre. *Ferrarius* veut qu'on choiſiſſe une atmoſphere convenable à leur tempérament & à la qualité de leurs humeurs. S'ils ſont pituiteux, il déſire qu'on les éleve dans une atmoſphere où l'air ſoit ſec; s'ils ſont d'un tempérament ſec, il prétend que l'on doit rechercher une atmoſphere humide. Il défend de les tenir dans des chambres baſſes, parce que l'air qu'ils y reſpirent, n'eſt point aſſez libre. Avicenne avertit qu'il convient que les chambres où l'on éleve les enfans ſoient fermées du côté du Septentrion, parce que l'air qui en provient épaiſſit les liquides & engourdit les ſolides de leurs corps, ce qui donne occaſion à des opthalmies, à des toux & à d'autres affections catharreuſes.

Les chambres échauffées par de grands feux, ou par des poëles, ne ſont pas propres à élever des enfans; il leur faut une chaleur douce & tempérée. Ils ne ſçauroient

ſupporter un air trop raréfié, par rapport à l'extrême délicateſſe de leurs ſolides, & à la facilité avec laquelle leurs liquides ſe raréfient eux-mêmes. Comme ceux-ci ſe condenſent dans la même proportion, pour des cauſes oppoſées, on doit être attentif à les préſerver des effets du froid; la tranſpiration, retenue à ſon occaſion dans la vaiſſeaux, corromproit bientôt la maſſe des liquides qui, à un âge auſſi tendre, eſt ſuſceptible de toutes ſortes de mauvaiſes impreſſions.

Rien n'eſt auſſi dangereux pour les enfans, que ce moment où les Nourrices les levent de leur berceau, baignés de ſueur dans leurs langes; s'ils ſont alors ſaiſis par un air froid, humide ou nébuleux, leur tranſpiration en eſt diminuée ou arrêtée, ſelon les impreſſions qu'il fait ſur les houpes nerveuſes de la peau & ſur ſes pores: c'eſt une ſource de maladies d'autant plus féconde, d'autant plus grave que la cauſe qui l'a produite étoit plus ou moins extrême. Il en provient ordinairement des affections cutanées & catharrales de toutes les eſpeces, des croûtes laiteuſes, des teignes, des léthargies, des aphtes, des maux de gorge, des fievres, des inflammations, des convulſions, &c.

Lorſque les enfans ſont bien conſtitués, on diviſe leur nourriture en deux parties; la premiere, depuis leur naiſſance, juſqu'à ce qu'ils aient pouſſé leurs premieres dents; la ſeconde, depuis que les premieres dents

ſont ſorties, juſqu'au ſevrage, qui a lieu ordinairement depuis un an juſqu'à deux, ſelon les circonſtances qui exigent de l'avancer ou de le retarder. C'eſt un précepte & un uſage reçu, qu'il ne convient pas de donner aux enfans des alimens ſolides, juſqu'à ce que leurs dents ſoient aſſez fermes & aſſez fortes, non-ſeulement pour les diviſer, mais même pour les manger commodément : le lait leur ſuffit juſqu'alors, ou bien d'autres nourritures liquides, lorſqu'on les en nourrit à la place du lait.

Les dents ſont de petits os très-durs, enchaſſés dans les gencives; elles ſervent à inciſer les alimens, à les diviſer, à les broyer pour les préparer à être digérés. On trouve dans chaque cavité ou alvéole des mâchoires des enfans qui viennent de naître, une petite bourſe membraneuſe, dans laquelle on diſtingue une matiere mucueuſe, qui croît inſenſiblement en prenant plus de conſiſtance & en ſe durciſſant, qui perce cette membrane & la partie de la gencive qui répond à l'alvéole. Dès que la dent a percé, elle paroît au dehors blanche & très-polie. La partie qui reſte dans l'alvéole eſt rude, de couleur brune; toute la ſubſtance intérieure eſt obſcure, noirâtre & recouverte de la membrane ou bourſe qu'elle a percé; membrane qui lui ſert de perioſte & de ligament dans l'alvéole, que la dent remplit exactement; cette membrane, par le moyen des gencives, l'affermit parfaite-

ment. Chaque dent eſt percée intérieurement dans ſa longueur, juſqu'à ſes racines; cette cavité eſt remplie d'une humeur mucueuſe qui ſe durcit à meſure que l'enfant avance en âge.

On diſtingue ſenſiblement, dans la partie intérieure de chaque mâchoire, un faiſceau compoſé d'une artere que fourniſſent les carotides, d'une veine qui vient des jugulaires, & un rameau de nerfs qui naît de la quatrieme paire; ces vaiſſeaux & ce nerf, ſont comme réunis & enveloppés d'une membrane qui les conduit ſous les alvéoles, d'où ils diſtribuent à chaque dent un rameau qui s'étend dans la cavité dont elle eſt percée; c'eſt de-là qu'elle prend ſa nourriture & ſa ſenſibilité.

La mucoſité renfermée dans les alvéoles des enfans, qui ſert de principe aux dents, ne ſe durcit pas totalement, juſqu'à ce que les premieres ſoient tombées: elle ſert de principe aux ſecondes. Il en eſt des dents des enfans, ſelon Diemerbroeck, comme des bois des cerfs, avec la ſeule différence, que ceux-ci tombent ou changent tous les ans, au lieu que les autres ne changent ordinairement qu'une fois dans la vie. La ſubſtance des racines du bois de cerf, eſt molle & mucueuſe dans ſon origine, elle lui ſert de baſe & de ſoutien. Tous les ans elle croît, s'allonge, ſe durcit en s'étendant, & chaſſe l'ancien bois par la force de cette progreſſion. L'animal en ſouffre d'abord des dé-

mangeaiſons, enſuite des douleurs; il frotte ſa tête contre des arbres ou des murs, le bois tombe pour faire place à celui qui doit lui ſuccéder.

Ces connoiſſances conduiſent à une obſervation néceſſaire, par laquelle il eſt conſtant que les dents ne peuvent ſe renouveller que par la ſubſtance mucueuſe qui a ſervi de principe aux premieres. S'il arrive que cette ſubſtance ſoit détruite par la violence, ou autrement, il ne vient plus de dent. C'eſt pourquoi, ſi les enfans les caſſent, par quelque coup, il ne faut point en arracher les reſtes, crainte d'emporter en même-temps les racines qui doivent ſervir de principes aux ſecondes. C'eſt également une raiſon pour ne pas ôter les premieres dents dès qu'elles commencent à être ébranlées; on doit attendre le moment où elles tiennent le moins à la mucoſité des racines, pour ne pas emporter cette mucoſité en les arrachant.

Le changement des dents ſe fait ordinairement vers la ſeptieme ou la huitieme année; elles tombent dans le même ordre qu'elles ſont venues, quelquefois il en reſte, ſur-tout des molaires qui ne tombent pas.

Le nombre ordinaire des dents eſt de trente ou trente-deux; c'eſt-à-dire, quinze ou ſeize dans chaque mâchoire; on en a vu quelquefois moins, mais rarement au delà du nombre ordinaire. Les inciſives ſont celles de devant, il y en a quatre à la mâchoire ſupé-

rieure & autant à l'inférieure, les canines viennent après, au nombre de deux, à chaque mâchoire ; une de ces dents eſt toujours placée entre les inciſives & les molaires. Ces dernieres ſont au nombre de quatre & quelquefois au nombre de cinq de chaque côté dans chacune des mâchoires.

Les premieres dents pouſſent quelquefois dans le troiſieme mois, dans le quatrieme, dans le cinquieme ; ordinairement dans le ſeptieme ou le huitieme, & quelquefois plus tard ; leur pouſſe eſt toujours prématurée, lorſqu'elle a lieu avant le ſeptieme mois ; c'eſt pourquoi il ne faut jamais commencer la ſeconde nourriture avant ce dernier temps ; il eſt quelquefois très-prudent de la retarder juſqu'au onzieme mois, lorſque les enfans ſont foibles & délicats, pourvu que le lait des Nourrices puiſſe ſuffire à leur entretien. Lorſque les dents canines ſont fortifiées, on leur donne à mâcher un peu de pain mollet.

Spigellius s'éleve avec raiſon contre les Nourrices, qui, dès les premiers mois, & quelquefois dès les premiers jours, donnent à leurs nourriſſons, outre leur lait, des alimens plus ſolides, qui ne peuvent qu'engendrer des crudités & établir des ſemences de maladies rebelles & ſouvent funeſtes. La femme d'un Imprimeur de Boulogne, dit cet Auteur, qui avoit eu pluſieurs enfans, les avoit fait périr, en leur donnant trop tôt une nourriture ſolide ; ils étoient tous

morts de consomption, d'hydropisie ou du scorbut avant la fin de la seconde année de leur âge.

Il paroît que la Nature a soin d'indiquer les changemens que l'on doit faire dans la nourriture des enfans, par l'ordre qu'elle observe dans l'éruption des dents; elle ne permet pas qu'elles poussent toutes à la fois; les incisives viennent les premieres, ensuite les canines, & les molaires après toutes les autres. C'est aussi à mesure que le nombre des dents augmente, que l'on peut donner des alimens de plus en plus solides, pourvu que l'état & la constitution des enfans le permette.

La Nature peut avoir eu d'autres vues en faisant venir les dents les unes après les autres, toujours dans le même ordre; comme elle veille à la conservation de l'espece, elle évite par cet ordre successif des accidens dangereux qui arriveroient infailliblement, si elles venoient toutes en même-temps. La membrane qu'elles percent est très-sensible; si elles la perçoient toutes à la fois, il en surviendroit des douleurs insupportables qui seroient accompagnées d'inflammations, de fievres, de convulsions qui se termineroient par la mort.

Quoique les dents ne paroissent que les unes après les autres dans un ordre constant & successif, leur éruption est quelquefois suivie d'accidens très-dangereux, à l'occasion de l'inflammation qu'elles causent en perçant

la membrane qui couvre les alvéoles. Les canines caufent principalement des fievres, des cours de ventre, des ulceres à la bouche, des convulfions, &c.

Rien ne corrompt autant la nourriture des enfans dans leur eftomac, que les accidens de la dentition; les Nourrices doivent s'obferver principalement alors, dans leur régime de vie. Elles doivent fe nourrir dans ces circonftances, d'alimens doux & humectans, & faire ufage de boiffons rafraîchiffantes; on ne peut donner aux enfans qu'une nourriture liquide. Il eft à propos d'humecter fouvent leurs gencives avec la crême de lait, le beurre frais feul, ou mêlé avec du miel; la moëlle de veau, & le blanc de baleine mêlé avec l'huile de pavot blanc ou celle d'amandes douces. Hoffmann recommande le mucilage de femence de coins, mêlé avec le jaune d'œuf frais, l'eau rofe & le fyrop violat. Il propofe auffi la mie de pain cuite avec du lait, dans laquelle on mêle de l'huile rofat & du fafran d'Orient.

Si, malgré ces fecours, la dent ne perce pas, on fait une incifion cruciale à la partie de la gencive qui répond à l'endroit où la dent doit percer; on enleve les angles formés par l'incifion, de façon que la dent foit à découvert: fi l'on n'y faifoit qu'une fimple incifion, la douleur ni l'inflammation ne cefferoient point & l'opération feroit infructueufe. L'incifion de la membrane ne

peut apporter du ſoulagement que lorſque la dent eſt prête à ſortir ; il ſeroit inutile de la prématurer. Il eſt de la prudence de faire précéder cette opération, de l'application de deux ou trois ſangſues au bas de l'oreille, du côté où les gencives ſont le plus enflammées ; on remédie par ce ſecours à l'inflammation déja établie, & on empêche qu'elle n'augmente par l'effet d'une opération néceſſaire.

C'eſt un abus auſſi préjudiciable aux enfans, que trop général, de ſe ſervir de hochets dans la vue de favoriſer la ſortie des dents ; ils durciſſent au contraire les gencives, & les dents percent avec plus de difficulté. C'eſt l'effet de la dureté du cryſtal, du corail, ou de l'ivoire dont les bouts des hochets ſont garnis. Il convient mieux de leur mettre dans la main une croute de pain coupée en forme de hochet, ils la mâchent avec plus de plaiſir que ces corps durs ; elle ſe ramollit en s'imbibant de ſalive & ſert aux gencives de cataplaſme émollient, qui les rend plus tendres & moins difficiles à être percées par les dents qui les enflamment, les diſtendent & les gonflent.

On ne doit jamais exercer les enfans à marcher, ni même les faire appuyer ſur leurs pieds, juſqu'à ce que les os de leurs extrémités inférieures ſoient formés & aſſez fortifiés pour ſupporter le poids de leur corps ; les os des jambes ſe courberoient s'ils étoient trop foibles, les ligamens des articulations

ſe

ſe relâcheroient, ou bien les têtes des os ſe déplaceroient. Lorſque la fontanelle eſt oſſifiée, dit *Spigelius*, tous les autres os ſont aſſez formés pour que les enfans commencent à marcher; lorſqu'ils remuent les bras avec facilité & avec force, ils peuvent faire uſage de leurs jambes, parce que l'oſſification des extrémités inférieures, ſe fait à proportion de celle des ſupérieures. D'ailleurs, lorſque les os des jambes ſont aſſez forts & leurs articulations aſſez fermes, ils ſe tiennent d'eux-mêmes ſur leurs pieds; il eſt à propos de diſtinguer tous ces ſignes, pour ſe mettre à portée d'éviter les inconvéniens d'un exercice déplacé & prématuré.

Il eſt dangereux d'exercer les enfans à marcher en les ſoutenant par des liſieres, ſur-tout lorſqu'elles ſont attachées ſur le devant de leurs corps de jupes. Comme les jambes & les jarrets ne ſont point aſſez forts pour les ſoutenir, ils ſont forcés de ſe porter ſur le devant, d'élever leurs épaules & la tête en ſe tenant courbés. Cette attitude forcée fait violence aux ligamens des vertebres du dos, les relâche, l'épine prend une diſpoſition à ſe tourner, & ſe tourne ſouvent quelques années après, par cette ſeule cauſe. D'ailleurs les côtes ſont preſſées & gênées par cette attitude, les épaules ſe rehauſſent, les viſceres en ſouffrent pour être trop comprimés. Les jambes ne peuvent que prendre une fauſſe poſition, on riſque qu'elles n'en demeurent contrefaites.

L'exercice eſt néceſſaire aux enfans dès qu'ils ſont nés ; il dégourdit leurs membres, facilite les oſcillations de leurs fibres & le développement de leurs vaiſſeaux, favoriſe la circulation des liquides & leur diſtribution, & concourt puiſſamment à toutes les fonctions de leurs organes. Les Nourrices doivent à cet effet, les promener tous les jours dans un air libre ; ſi elles ſont conſtantes dans cet uſage, les enfans marcheront ſeuls avant la fin de la premiere année. Il convient toujours de leur ménager l'exercice, & de proportionner tous leurs mouvemens, ſelon leurs forces & leurs différens âges. Il eſt dangereux de les ſecouer trop vivement ; un Sçavant, Anglois, en a vu un auquel une ſecouſſe trop forte pour ſon âge avoit cauſé des tranchées. Les Nourrices tomberoient dans cet inconvénient ſi elles alloient trop vîte, ſe preſſoient trop en changeant les enfans, les poſoient ou les relevoient avec trop de promptitude, ou ſi elles les agitoient trop fortement ſur leurs bras, pour leur faire faire un exercice néceſſaire. Des agitations de cette eſpece ne pourroient être favorables aux enfans qu'autant qu'elles ſeroient modérées & ménagées ſelon leurs forces.

Ces réflexions ſur la nourriture des enfans & ſur les ſoins qu'on doit leur donner depuis la naiſſance juſqu'au ſevrage, ſont établies ſur autant de loix dont on ne peut pas s'écarter ſans leur nuire, ou ſans riſquer

de les faire périr. Quelles ſont les femmes, ſi elles ne ſont pas les véritables meres, qui auroient aſſez de courage pour les obſerver avec conſtance, fuſſent-elles même ſous les yeux des parens des enfans qu'elles nourriſſent ? A quoi ne doit-on pas s'attendre de ces Nourrices de campagne, auxquelles on donne une confiance aveugle avant de les connoître ? Excitées par l'avarice, ſouvent forcées par la miſere, elles n'ont d'autre objet que leurs propres beſoins & ceux de leur famille ; c'eſt uniquement ſur eux qu'elles établiſſent les regles de leur conduite. Celles qui manquent d'alimens néceſſaires pour ſe nourrir ſelon leur état, n'ont pas ſuffiſamment de lait, ou il eſt mal conditionné ; il prend une couleur rouſſeâtre, & acquiert, au préjudice du nourriſſon, une âcreté meurtriere. Il n'eſt point de ces Nourrices qui ne faſſent manger leurs enfans dès les premiers jours, ou bientôt après qu'elles les ont à leur diſpoſition ; elles ont toujours des motifs ſecrets qui les engagent à commettre cette infidélité. C'eſt tantôt pour conſerver du lait à leur propre enfant ; tantôt pour ſe ſoulager elles-mêmes, ne pas s'affoiblir, ſe conſerver leurs forces pour pouvoir vaquer à leurs travaux domeſtiques, & preſque toujours dans la vue de ſe ménager, par ce moyen, des reſſources pour nourrir, ſans le ſecours de leur lait, ces enfans étrangers, éloignés des yeux de leurs

peres, dans le cas où elles-mêmes deviendroient malades.

Quoique des enfans aussi tendres ne soient pas en état de prendre d'autres alimens que des fluides très-légers, ces Nourrices mercénaires levent la difficulté sans scrupule. Un tel régime seroit trop gênant pour elles : elles mâchent les premiers alimens qui leur tombent sous la main & les mettent dans la bouche de leurs nourrissons, de même que les pigeons & les tourterelles soufflent des graines dans le gosier de leurs petits ; la seule différence qu'il y a entre les uns & les autres, c'est que les graines sont une nourriture à la portée des oiseaux, & que les alimens grossiers que l'on donne aux enfans leur sont contraires & souvent funestes. Ces alimens sont le plus souvent du pain noir, pesant & semblable au pain grossier des Vestphaliens, des pommes de terre, des châtaignes, des légumes mal cuits, ou d'autres alimens de cette nature ; il est rare que les Peuples des Provinces en aient d'autres à leur disposition.

Ces alimens, quoique ramollis dans la bouche des Nourrices & quoiqu'imbibés de leur salive, ne peuvent que fatiguer par leur propre poids, des estomacs aussi tendres & aussi délicats que le sont ceux des enfans du premier âge. La salive des Nourrices est trop stimulante & trop active, pour être analogue au suc gastrique & aux autres sucs digestifs des enfans. C'est un mêlange irré-

gulier, très-propre à favoriser & à déterminer de fausses digestions, à détruire ou à pervertir cette fonction de la Nature, qu'on doit considérer comme la force & l'appui de toutes les autres. C'est-là un des principes le plus fréquent, le plus assuré, d'empâtemens des visceres, d'obstructions, d'engorgemens scrophuleux des glandes, de véritables écrouelles; de cours de ventre, de fievres lentes, d'hydropisies qui font périr la plus grande partie des enfans, même de ceux du Peuple qu'on est forcé d'élever d'une façon aussi meurtriere. C'est encore une des principales causes de la dépopulation, & une raison bien sensible de ce que l'espece humaine dégénere. Il est des Pays entiers dans l'Europe, de ceux mêmes qui, autrefois, fournissoient des armées de guerriers invincibles aux autres parties du monde, où à peine on trouveroit aujourd'hui quelques hommes capables de porter les armes & de soutenir les exercices militaires.

Une Nourrice de la campagne qui ne tire sa subsistance que de son travail, qui est à la journée chez des étrangers, donne rarement à un nourrisson, le temps qu'exigeroient des soins nécessaires. D'ailleurs, son ménage, son champ, sa vigne, fixent son attention, elle ne se refuse pas à des travaux pénibles. Elle s'échauffe, son lait dégénere, il acquiert une âcreté qui irrite son sein déja gonflé, & qui la force, plutôt que son devoir, à courir à son misérable enfant

pour ſe ſoulager en le faiſant tetter. Cet enfant abandonné à lui-même, couché depuis pluſieurs heures dans un berceau, étroitement aſſujetti, plongé dans ſes ordures, dévoré par des inſectes, en proie à de vives douleurs, pouſſe des cris perçans; depuis le moment de ſon abandon, il n'a eu pour tout ſecours qu'un déſeſpoir impuiſſant, heureux encore s'il ne l'a pas ſuffoqué. La Nourrice arrive nageant dans la ſueur, ſouvent hors d'haleine, elle court à ce nourriſſon déſolé, excitée plutôt par la crainte de le perdre que par le déſir de le ſoulager. Elle lui donne un ſein fumant, il en ſuce, il en dévore un lait enflammé; ſes entrailles palpitent encore de ſon agitation & de ſes ſouffrances; cependant preſſé par une faim violente, il ſe gorge de lait, s'engoue, étouffe, tout paroît déſeſpéré. La Nourrice alors arrache le mamellon de ſa bouche; déja ſans mouvement, pour lui faciliter la reſpiration, elle lâche ſes liens, l'éleve de ſon berceau, lui frappe légérement ſur le dos, pour ranimer les muſcles de ſa poitrine dont l'action alternative eſt comme ſuſpendue; ou elle le tire de ce pas périlleux, ou il expire dans ſes bras.

Quelquefois la Nourrice arrive trop tard, trouve ſon infortuné nourriſſon dans un épuiſement qui lui ôte la faculté de pleurer & de remuer ſes paupieres, ſeuls organes dont on lui ait laiſſé la liberté en l'emmaillottant; ſes forces abattues chancellent dans

un équilibre de langueur ; le méchanisme de ses organes déja expirant, se releve de temps en temps, pour former des sanglots entrecoupés, que la foiblesse supprime. D'autres fois elle trouve son enfant dans un sommeil agité, ou dans un épuisement soporeux, pour ne pas dire apoplectique, qui le menace d'une mort prochaine, heureux s'il n'y succombe pas.

L'imprudente Nourrice n'a des ressources qu'en elle-même dans ces malheureuses circonstances ; elle fait rayer du lait sur le visage de l'enfant, sur ses levres, lui présente un mamellon qu'il ne peut pas lier, elle comprime son sein pour lui faire tomber du lait dans la bouche ; s'il peut en parvenir dans l'estomac, il le ranime ou l'étouffe, selon la ressource de ses forces méchaniques, ou l'excès de son épuisement.

Ce n'est pas seulement aux enfans au berceau qu'il arrive des accidens par l'imprudence des Nourrices ; ceux qui sont habillés avec le corps de jupe, sont assez malheureux pour n'en être point à l'abri.

Je fus appellé, au mois d'Octobre 1767, pour un enfant que les parens venoient de retirer de chez sa nourrice, à l'âge de quinze à seize mois ; je le trouvai rachitique & comme défiguré ; il ne se soutenoit pas sur ses pieds. Ses épaules étoient extrêmement relevées, le cou enfoncé, le visage bouffi, la tête très-grosse & inclinée en avant, de façon que le menton appuyoit sur la partie

supérieure du *sternum*. Le thorax formoit une bosse inclinée vers le côté gauche, l'épine du dos étoit courbée & l'abdomen gros & tendu : cet enfant avoit une oppression continuelle, que la moindre agitation rendoit violente.

On apprit, peu de temps après, que la Nourrice, qui ne demeuroit qu'à deux lieues de Paris, avoit l'inhumanité, toutes les fois qu'elle sortoit de sa maison, de l'attacher par le corps de jupe, à un crochet au mur de sa chambre. Ce misérable enfant demeuroit ainsi suspendu, plusieurs heures de chaque jour ; il souffroit pendant tout ce temps, un supplice continuel, qui mutila ses membres & défigura son corps.

Si l'abandon des enfans, chez des Nourrices étrangeres, n'est pas toujours porté à ce point de violence, il est rare qu'il n'ait pas fréquemment lieu à quelque degré ; leur perte alors en sera peut-être moins prompte, mais elle n'en sera pas moins certaine. Il provient de ces abus, des maladies cutanées de toutes les especes, des hernies, des tranchées, des cours de ventre dyssenteriques, des affections scorbutiques, des fievres, tantôt aigues, tantôt lentes, des asthmes, des chartres & enfin des hydropisies qui terminent des jours que des Nourrices cruelles ont prodigués, & que souvent des meres indifférentes n'ont pas cherché à conserver.

Je me tais sur tant d'autres abus qui sont

périr les enfans chez les Nourrices, & surtout chez celles de la campagne; on n'a qu'à consulter les Nécrologes des Provinces, & les Paroisses voisines des grandes villes, & solliciter la bonne foi des Curés ou des Magistrats qui les habitent, on reconnoîtra les causes de tant de morts, & l'on sera assez instruit, pour se retirer d'auprès d'eux avec des entrailles alarmées.

Harris nous apprend qu'un Théologien, Recteur d'une Paroisse fort étendue & fort peuplée, à douze milles de Londres, située en très-bon air, avoit assuré avec douleur, que cette Paroisse, lorsqu'il en fut fait Pasteur, étoit remplie d'enfans en Nourrice, & que dans l'espace d'une année il les avoit tous enterrés, à l'exception de deux & de son fils unique, dont Harris avoit pris soin: il ajoute qu'un pareil nombre d'enfans avoit rempli la place des autres. Il attribuoit ce désastre à la faute des Nourrices qui, plus attachées à leur intérêt qu'à leur devoir, avoient prématuré la mort de ces enfans, par le peu de soin qu'elles en avoient pris.

Il est des Nourrices si dénaturées, qui, pour amuser leurs malheureux enfans, pendant qu'elles sont occupées à leurs affaires, ou absentes, leur tiennent dans la bouche de petits nouets de linge, garnis de mie de pain mâchée, ou broyée avec un peu de sucre; elles les trempent dans du lait & en font pour ces misérables victimes une espece de bâillon, une torture cruelle, bien

plus propre à leur donner des inquiétudes, à les mettre au désespoir & à les faire périr, qu'à les soulager.

Les Médecins qui exercent la Médecine dans les Provinces, gémissent tous les jours de voir des enfans périr par la faute des Nourrices ; ils regardent le peu de soin qu'elles en prennent, comme la cause sensible de la dépopulation. Il en est un parmi eux qui s'est assuré que, sur une petite Paroisse de son voisinage, six avoient été étouffés dans l'espace d'un an, dans le lit de leurs Nourrices, qui les avoient couchés avec elles, dans le dessein de s'épargner la peine de se lever la nuit pour leur donner les soins nécessaires.

CHAPITRE VI.

Façon d'habiller les enfans ; abus des corps de jupe & de baleine.

On commet des abus considérables dans la façon d'habiller les enfans ; leur santé, leurs maladies dépendent en partie de la liberté, ou du désordre de leur transpiration : les habits concourent puissamment à la soutenir, l'exciter, la diminuer, la supprimer ; s'ils sont trop pesans, les enfans qui nagent, pour ainsi dire, dans un bain continuel de sueur, en sont épuisés ; s'ils sont trop lé-

gers, le contact immédiat de l'air de l'atmosphere, diminue la transpiration ou la supprime; il en survient des rhumes, des catharres, des coqueluches, des fluxions de poitrine & d'autres accidens auxquels ils ne peuvent pas toujours résister; ces causes, quelqu'opposées qu'elles soient entr'elles, sont également dangereuses; on les prévient en tenant un juste milieu entre ces excès, & en ayant égard à la différence des saisons. On doit avoir cette attention, principalement pendant les premiers mois de la naissance, par rapport à l'extrême irritabilité des enfans & à leur foiblesse; tout excès alors leur est pernicieux; ils n'ont pas des ressources pour le soutenir. On peut, dès le troisieme mois, diminuer insensiblement leurs couvertures & leurs habits, & les accoutumer à n'en porter que de légers; la peau des enfans se fortifie dans la même proportion, & au bout de quelque temps à peine ont-ils besoin de se couvrir. La peau du visage des hommes & des femmes, & celle de la gorge de celles-ci, sont aussi délicates que celle des parties du corps qui sont couvertes, cependant le froid est à la gorge & au visage moins sensible qu'ailleurs; c'est un effet de l'habitude qui les a rendus moins sensibles; on n'a jamais cherché à les en garantir. Je connois des enfans & des hommes formés qui, dès l'âge le plus tendre, ont contracté l'habitude d'être peu couverts. Ils ne se permettent, dans le temps le plus

froid de l'hiver, qu'une ſimple veſte, ou un habit très-léger; ils ſont forts, robuſtes, ne connoiſſent point les maladies, & n'ont jamais froid. Des gens élevés ſelon le penchant qu'inſpire le luxe & la molleſſe, en friſſonnent à leur vue, & conviennent que les infirmités dont ils ſont accablés, ſont les effets ordinaires d'une éducation mal entendue & trop recherchée.

Le Docteur Cadogan conſeille de couvrir les enfans pendant les trois premieres années, d'un petit corſet de flanelle, ſans manches, qui s'attache légérement par derriere, auquel il faut coudre un petit jupon, & pardeſſus une petite robe de même étoffe ou de tout autre, pourvu qu'elle ſoit mince, ſouple & très-légere. Il veut qu'on ne mette ſur la tête qu'un bonnet ſimple, qu'on peut doubler ſi l'on ne le trouve pas aſſez chaud, ce qui ſuffit pour le jour. Cet Auteur judicieux regarde, avec raiſon, les bas & les ſouliers comme inutiles, d'autant plus qu'ils engourdiſſent & bleſſent ſouvent les pieds; d'ailleurs, ils tiennent les jambes humides, lorſqu'on néglige de les changer toutes les heures: il penſe que les bas & les ſouliers ne leur conviennent que lorſqu'ils ſortent de la maiſon, pour les garantir de la boue. Il veut que la nuit, on ne leur mette qu'une chemiſe de flanelle qui ne gène point la liberté de leurs membres.

On donne des corps de jupe aux enfans, à l'âge de ſept à huit mois; on les avoit

déja mis à la torture par le maillot, on délivre alors les extrémités de ce ſupplice, pour mettre dans une plus grande contrainte, les viſceres & les entrailles, & pour mutiler les os.

Les corps de jupe ſont des eſpeces de boucliers, par leſquels on prétend ſoutenir la charpente des enfans, encore trop foibles, ſelon la fauſſe opinion du Public, pour ſe ſoutenir par elle-même. C'eſt ainſi que les hommes, plus ſçavans que la Nature, cherchent à perfectionner ſes plus belles productions; ſeroit-il poſſible qu'ils ne trouvaſſent pas, dans ce préjugé trompeur, des moyens propres à nuire, ou à perdre leurs enfans ?

Les corps de jupe, qu'ils ſoient conſtruits de corde, de jonc, ou de baleine, ſont toujours piqués & aſſez durs, pour comprimer trop fortement des enfans qui, à cet âge, ont les chairs & les os de la nature de la cire, & propres, comme elle, à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, qu'ils conſervent en ſe fortifiant.

La partie ſupérieure des corps de jupe eſt aſſez large antérieurement pour laiſſer au thorax la liberté de ſe mouvoir, ſi rien d'ailleurs n'y fait obſtacle; leur partie inférieure eſt étroite, & conſtruite de façon qu'elle comprime l'eſtomac, la région épygaſtrique, une partie de l'ombilic & les bouts cartilagineux des fauſſes côtes. Ils ſont extrêmement durs ſur le derriere dans toute

leur longueur; ils portent ſur les apophyſes tranſverſes des vertebres & ſur les éminences des côtes ; on les ſerre fortement avec des lacets, on les force à s'appliquer à toutes les parties du tronc. Les deux dernieres fauſſes côtes, qui ſont expoſées à la plus grande compreſſion, en demeurent fixes & immobiles, au lieu d'être flottantes, ſelon leur diſpoſition naturelle. Les bouts cartilagineux des autres côtes en ſont ſerrés, comprimés & ſouvent enfoncés. La roideur de la partie poſtérieure des corps, force les épaules & les clavicules à ſe porter vers l'épine du dos, au point de devoir en craindre la luxation : cette compreſſion agit également ſur les vraies côtes & les éleve de la partie antérieure du thorax, vers la poſtérieure.

Les bandelettes, qui paſſent par-deſſus les épaules pour contenir le corps de jupe & les aſſujettir, les enflamment ſouvent & les bleſſent ; les muſcles du thorax, les ronds, les ſcapulaires en ſont ſerrés & comme étranglés : elles gênent la circulation des liquides dans ces parties, & empêchent le ſuc nourricier de s'y diſtribuer avec égalité, de s'y aſſimiler, de les nourrir & réparer.

Les corps que l'on donne aux garçons, ne ſont pas d'une dureté exceſſive pendant la premiere année ; on les fortifie enſuite de plus en plus à meſure qu'ils avancent en âge ; cependant ils ſont aſſez durs dans

tous les temps pour leur nuire. Pour ce qui eſt des filles, on ne cherche qu'à leur former une taille élégante ; on s'attache à faire leurs corps de façon qu'ils tiennent les épaules effacées, que les bras ſoient portés en arriere, que l'épine du dos ſoit parfaitement droite, que la gorge ſoit relevée, que la taille ſoit fine, que les hanches ſoient baſſes & le ventre déprimé. Qu'importe que la conformation des filles ſoit ainſi *artiſée*, aux dépens de la ſanté, ou de la vie, pourvu qu'elles puiſſent plaire ? On ſe trompe cependant : tous ces prétendus moyens de former la taille & de donner des graces, cauſent ſouvent des difformités plus conſidérables & plus dangereuſes, que celles qu'on s'empreſſe de prévenir. J'avance avec confiance, que les machines que l'on a inventées pour remédier aux difformités des enfans, effets très ordinaires du maillot & des corps, en occaſionnent de nouvelles, ſans diſſiper celles pour leſquelles on les emploie. Le meilleur moyen & le plus efficace pour prévenir de telles difformités, c'eſt de ſuivre l'exemple des Peuples qui ne ſe ſervent pour leurs enfans, ni de maillot, ni de corps de baleine, & qui n'en ont point parmi eux, de difformes, ni de mutilés. Je porte la choſe plus loin ; le ſeul moyen de guérir les enfans de ces difformités, c'eſt d'abandonner les corps de baleine & de ne pas ſe ſervir de machines. L'enfant défiguré, dont j'ai donné l'Obſervation au Cha-

pitre précédent, ſe rétablit chez ſes parens, dans l'état naturel, ſans ces ſecours de l'Art, toujours mal entendus & toujours déplacés.

La compreſſion que font les corps de baleine ſur toute la ſuperficie du corps des enfans, gêne la circulation des liquides, met le déſordre dans les fonctions des viſceres; dévoie le ſuc nourricier; la nutrition en devient imparfaite, & il ſe forme des obſtructions dangereuſes. La gêne du ſang dans les poumons produit des tubercules, des hémophtiſies, des oppreſſions, des toux, des aſthmes, des palpitations de cœur, des polypes, des anévriſmes, des phthiſies & d'autres maladies de langueur.

Les viſceres du bas-ventre, les entrailles, étant dans la détreſſe & la contrainte, il leur en ſurvient des obſtructions, des ſquirrhes, des jauniſſes, des pâles couleurs, des douleurs de tête, de mauvaiſes digeſtions, des cardialgies, des foibleſſes, des fleurs-blanches, &c.

On éviteroit tous ces accidens ſi l'on s'en rapportoit à la ſimple Nature, en ce qui concerne l'éducation phyſique des enfans; les animaux n'ont qu'elle ſeule pour guide, & l'on n'en voit pas qui aient des imperfections dans leurs différentes eſpeces. Je l'ai obſervé au Chapitre du Maillot, les hommes n'auroient pas l'humiliation de ſe voir difformes, défigurés, mutilés, & ne ſeroient point affligés des maladies mortelles qui ſont les ſuites ordinaires des abus que l'on commet dans cette partie de l'éducation. Qu'on

ſe

ſe rappelle qu'il n'eſt point d'hommes auſſi robuſtes & auſſi ſains, ni de femmes auſſi bien faites, auſſi bien proportionnées, auſſi belles que dans les climats heureux où l'on ne connoit point l'uſage du maillot, ni celui des corps de baleine.

CHAPITRE VII.

Education phyſique des Enfans Trouvés ; Réflexions ſur des maladies endémiques parmi eux.

PARIS fut la premiere Ville du Monde qui établit des Hôpitaux en faveur des enfans trouvés ; ſes ſages Magiſtrats y firent des Réglemens qui pourroient être gravés à côté des Loix de Minos & de Licurgue. Ces actes d'humanité, qui ſe ſont ſoutenus juſqu'aujourd'hui, par une continuelle ferveur, ſervirent bientôt de modele à des Capitales célebres & à des Peuples nombreux. Lyon, Rouen, Londres, Warſovie, éleverent des aſyles pour ces triſtes & malheureuſes victimes de la volupté de leurs peres. On ne pouvoit, par de tels établiſſemens, qu'intéreſſer la religion des Grands & exciter celle du Peuple ; on s'empreſſa de fournir des richeſſes pour les entretenir & pour les accroître. A meſure que des Citoyens, animés par ces ſages motifs, ſe ſont empreſ-

ſés de favoriſer ces monumens de la charité la mieux placée, les élémens, les paſſions & les vices ſe ſont oppoſés à leur ſuccès. Les enfans trouvés ſe multiplient, leurs maladies ſont devenues plus nombreuſes & la mort en moiſſonne la plus grande partie, dans le ſein même de la charité qui les protege.

C'eſt une néceſſité de donner aux enfans trouvés des Nourrices étrangeres ; on a déja vu que c'eſt un inconvénient dangereux aux enfans légitimes ; pourrroit-il ne point être funeſte à ceux qui ſont déſavoués par les Auteurs de leur exiſtence ? Les premiers reçoivent du moins de leur famille quelques tendres regards, au lieu qu'un abandon général eſt l'unique patrimoine des autres.

Les ſoins paternels des Rois, des Républiques, la charité fraternelle des Peuples, ſe réuniſſent pour adoucir les malheurs de ces innocentes victimes ; mais combien n'eſt-il pas difficile de les garantir du ſort malheureux qui les attend ?

Les Hôpitaux établis pour ſervir d'aſyle aux enfans trouvés ; ſont de puiſſantes reſſources pour les conſerver ; mais ſouvent ils les rendent eux-mêmes dangereux, par la contagion qu'ils y répandent.

Les hommes ne ſont pas faits pour vivre par troupes, dit un Auteur de nos jours ; les enfans le ſont moins, parce que la ſubſtance de leurs corps eſt plus mucilagineuſe & plus près de la corruption que celle des

hommes. La tranſpiration de ces derniers, lorſqu'elle eſt altérée, leur forme ſouvent une athmoſphere contagieuſe ; celle des autres répand une vraie contagion, plus ou moins générale, plus ou moins dangereuſe, ſelon les vices qu'elle a contractés.

Les ſubſtances animales s'aigriſſent lorſqu'elles doivent ſe corrompre, tout dans les enfans malades a un goût d'aigreur ; leurs excrémens ſont preſque toujours aigres, ils font des progrès rapides vers la putréfaction, & bientôt ils ſont fétides ; leurs recrémens ſe corrompent auſſi lorſqu'ils ſont viciés, & ils deviennent totalement étrangers dans l'ordre de la Nature. Que ne doit-on pas craindre pour les enfans, lorſqu'on apperçoit en eux une aigreur développée ? Ce principe de maladies commence dans leurs premieres voies, fait des progrès dans la maſſe des liquides ; celle-ci fournit une tranſpiration corrompue ; l'athmoſphere de l'air s'en charge & leur devient contagieuſe : toutes ces cauſes multipliées accompliſſent la corruption & deviennent funeſtes.

On reçoit tous les ans, dans les Hôpitaux de Paris, plus de quatre mille Enfans Trouvés ; les uns ſont nés dans cette Capitale, ou aux environs ; on y en conduit d'autres des Provinces voiſines & éloignées, des extrémités de la Flandre, de la Bretagne, de la Bourgogne, de la Champagne, du Berry. Pluſieurs de ceux-là ſont épuiſés par les fatigues d'une longue route &

presque mourans, pour avoir manqué de secours nécessaires à la foiblesse de leur âge; d'autres sont infectés de maladies contagieuses, principalement de scorbutiques & de vénériennes. Plusieurs Nourrices sont toujours à portée de les secourir à mesure qu'ils arrivent; peu d'entr'eux en profitent, parce que ceux qui sont mutilés, malades, ou mourans, en font ordinairement le plus grand nombre. On ne néglige rien de ce qui est nécessaire à leur conservation; on les fortifie, on leur fait rendre le *meconium*, on décrasse leur corps, on les tient proprement. Les Nourrices leur distribuent leur lait à propos sous la direction des Hospitalieres, qui font exécuter soigneusement les Réglemens précieux & utiles à l'humanité, faits autant par la sagesse que par la prévoyance des Magistrats qui président au Bureau des Hôpitaux. Lorsque le nombre des enfans excede celui des Nourrices nécessaires pour leur fournir une nourriture suffisante, on y supplée par le lait de vache, qu'on emploie, avec les précautions les plus sages.

On a l'attention de séparer les enfans malades, de ceux qui sont sains, & on garantit les Nourrices de la contagion de ceux qui sont atteints de la maladie vénérienne. On les nourrit avec du lait de vache, & l'on observe les précautions les plus convenables, pour en proportionner la densité & la quantité à la portée, ou pour mieux dire à la foiblesse de leurs forces digestives:

on les envoie enſuite à une autre Maiſon, où l'on continue de les nourrir ſelon la même méthode & avec la plus grande exactitude.

On ne garde les enfans ſains à l'Hôpital, que juſqu'à ce qu'on ait trouvé des Nourrices de la campagne qui continuent de les allaiter; on n'en donne jamais qu'un à chacune. On fait revenir les enfans à Paris, à l'âge de cinq ans, pour les diſtribuer dans d'autres Maiſons de l'Hôpital général, où l'on en prend ſoin juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de travailler; on les éleve alors dans différens Arts & l'on en fait des ſujets utiles.

Malgré tous ces ſoins paternels, on perd un grand nombre d'Enfans Trouvés; ce malheur eſt général; il eſt le même à Paris, à Rome, à Naples, à Londres, à la Haye, à Amſterdam, à Lyon, à Perpignan & dans les autres Villes principales des Royaumes & des Provinces où l'on a fait des établiſſemens de ce genre.

A Londres, de cent Enfans Trouvés, où de pareil nombre de ceux du Peuple, il n'en reſte ordinairement que quarante-deux à la fin de la ſeconde année; il en meurt moins à la Campagne qu'à la Ville.

En Ruſſie on n'éleve pas plus d'un tiers des enfans du Peuple; il en meurt moins dans les maiſons des riches. Il en eſt à-peu-près de même dans le Danemarck. Selon

un calcul que l'on fit en Hollande, il y a environ trente ans, de vingt-huit mille enfans, il en mouroit cinq mille cinq cens dans la premiere année de leur âge. Des gens respectables de cette République avouent que ce calcul n'étoit point juste, en ce qu'il diminuoit trop le nombre des morts. On doit cependant observer que le calcul ne s'étend que sur la premiere année, & qu'il en meurt pour le moins autant dans les deux suivantes. Il n'y a point d'Hôpitaux dans les Provinces-Unies pour les Enfans Trouvés; cependant il paroît, par les recherches que l'on a faites en dernier lieu dans une des plus grandes Villes de cette République, que sur cent soixante-trois, il en meurt, pour le moins, quatre-vingt-dix-sept.

A Lyon, de cent Enfans Trouvés que l'on donne à des Nourrices de la campagne, on en ramene à-peu-près trente-six à l'âge de sept ans. A Montpellier, il en meurt soixante sur cent, & à Grenoble, un quart sur un pareil nombre.

A Perpignan, de cent enfans légitimes, il en meurt soixante-un. Pour ce qui est des Enfans Trouvés, on n'y en éleve presque pas; on les reçoit à l'Hôpital de S. Jean, qui est affecté pour les malades de tous les âges; il y a des Nourrices communes pour les allaiter à mesure qu'ils arrivent; on leur en donne deux à nourrir pour chacune. Lorsqu'il arrive de ces enfans au-delà de deux par Nourrice, on fait nourrir hors de

l'Hôpital les plus anciens de ceux qui s'y trouvent alors. On les laiffe à leurs Nourrices jufqu'à l'âge de vingt ou vingt-quatre mois, & quelquefois davantage, s'ils paroiffent en avoir befoin.

Lorfque ces enfans font fevrés, ils reftent à l'Hôpital de S. Jean, où il y a un quartier exprès pour eux; on leur donne trois femmes pour en prendre foin; on les nourrit avec du pain bis, du ris, des foupes; on les garde dans cet Hôpital, jufqu'à l'âge de fept ans; on les envoie alors à l'Hôpital de la Miféricorde, où l'on éleve les orphelins de l'un & de l'autre fexe.

Il n'eft rien de mieux concerté, de mieux entendu que les foins que l'on prend à Perpignan des Enfans Trouvés, cependant on ne peut qu'être alarmé du grand nombre qui y périffent. De plus de cent que l'on met en nourrice, à peine en parvient-il quelqu'un à l'âge auquel on les envoie à l'Hôpital de la Miféricorde. Il n'y en a ordinairement que de douze à quinze: on regardoit comme très-extraordinaire, en 1767, qu'il y en eut vingt-deux.

Il périt fouvent des Enfans Trouvés de maladies contagieufes, & principalement de vénériennes, fans qu'il foit poffible de les en foupçonner. Cependant quelque cachées qu'elles foient, ils les communiquent aux Nourrices, & celles-ci à d'autres enfans auxquels elles donnent le fein. Ces derniers les font paffer à d'autres Nourrices, & elles

paſſent ainſi ſucceſſivement de la Nourrice au Nourriſſon, & du Nourriſſon à la Nourrice. Les enfans qui ont en naiſſant des ſymptomes vénériens, ne vivent pas; il eſt rare qu'ils parviennent à la fin de leur premiere année, ſelon des Obſervations faites à Paris, à Lyon, à Rouen & ailleurs. Il en eſt dont le virus n'eſt point d'abord aſſez développé pour ſe manifeſter ſenſiblement; cependant il ſe communique de même que ſi la vérole étoit déja déclarée: ſi ſes progrès n'en ſont point auſſi rapides, ſes effets n'en ſont pas moins inévitables. Les enfans qui ſont dans ce dernier cas, peuvent vivre quelques années; j'en ai vu guérir, lorſqu'on s'y eſt pris à temps pour leur donner des ſecours méthodiques & convenables, tant à leur âge, qu'au caractere de leur maladie.

Ce ſont des malheurs communs à tous les Hôpitaux où l'on reçoit des Enfans Trouvés; il faut cependant qu'il y ait à Perpignan des circonſtances particulieres qui les rendent plus graves qu'ailleurs, puiſqu'ils y meurent preſque tous: au lieu que dans les autres Hôpitaux on en conſerve trente ſur cent & quelquefois davantage. Ne ſeroit-ce pas parce qu'en venant au monde, & après leur ſevrage, ils habitent l'Hôpital général des malades? Il paroît que c'eſt une cauſe ſenſible de cette mortalité. On ſçait combien l'air influe ſur la ſanté, ſur les maladies, & combien il eſt pernicieux, lorſ-

qu'il reçoit quelqu'altération putride. Les exhalaiſons des malades & des mourans, renfermés dans un Hôpital, ſont très-propres à corrompre l'air & à produire de funeſtes effets ſur les enfans qui ſont encore dans l'âge le plus tendre & le plus ſuſceptible d'impreſſions contagieuſes.

Il eſt peu de Provinces, de Villes & d'Hôpitaux où il n'y ait ſur les enfans des maladies endémiques; ceux de Lille en Flandre ſont ſujets à plus d'une maladie de ce caractere; dès le premier âge, ce ſont des aphtes rebelles & dangereuſes, on les attribue à la conſtitution humide de l'air, & à une cacochymie ſcorbutique, à laquelle les meres & les Nourrices ſont très-ſujettes: cette maladie eſt très-fréquente dans la Flandre Maritime. Il y regne auſſi des dartres laiteuſes & des rachitis. A Calais & à Dunkerque ce ſont des fievres éruptives. A Boulogne, le pourpre blanc, que dans le Pays on appelle *millet*, parce que les petits boutons qui caractériſent cette maladie, reſſemblent exactement à la graine de cette plante. A Vienne en Autriche, & à Strasbourg, ce ſont des coqueluches cruelles & ſouvent mortelles. A Lyon, des coliques, &c.

Il regne à Paris, dans l'Hôpital des Enfans Trouvés, & à l'Hôtel-Dieu, où les femmes pauvres accouchent, une maladie endémique qui eſt peu connue ailleurs comme telle. En réfléchiſſant ſur ſon caractere, la façon dont elle ſe manifeſte, & ſur ſes

ſymptomes, il paroît que c'eſt une eſpece de ſcorbut propre aux enfans dans les premiers jours de leur naiſſance, & juſqu'au quarantieme; lorſque ce jour eſt paſſé, on prétend qu'ils en ſont exempts.

Cette maladie eſt connue ſous le nom de *muguet*; elle ſe démontre d'abord par de légeres rougeurs au palais & à la langue, où naiſſent de petits boutons, ou puſtules, qui, en peu de temps ſe répandent dans tout le dedans de la bouche & du palais, ſe communiquent à la langue, au goſier & interceptent la déglutition; les boutons font ainſi des progrès juſques dans le ventricule. Les enfans qui en ſont atteints tombent dans le maraſme & périſſent très-promptement: lorſqu'il leur ſurvient un cours de ventre, ce qui eſt très-ordinaire dans cette maladie, ils meurent dès le troiſieme jour.

Les boutons que l'on connoît ſous le nom de *muguet*, ſont de deux eſpeces, les uns ſont blancs & les autres ont une couleur griſâtre; ceux-ci ſont d'un plus mauvais caractere, ils rendent bientôt la langue noire, & il ſe manifeſte alors des ſymptômes gangréneux qui annoncent une mort très-prochaine. Les autres rendent une eſpece de farine jaunâtre, s'exfolient par pellicules & ſe diſſipent. Les enfans en guériſſent lorſqu'on peut leur donner de bonnes Nourrices hors de l'Hôpital, dès qu'ils en ſont affectés.

Si les Nourrices ſe chargent des enfans

avant que le *muguet* se manifeste, il est rarement dangereux; s'ils restent dans l'Hôpital, ayant cette maladie, ils en périssent presque tous. Les Nourrices qui ont donné à tetter à un de ces enfans, communiquent la maladie à d'autres en leur donnant le sein d'abord, & même un an après, sans qu'il paroisse qu'elles en soient atteintes. La seule incommodité qui leur en survient, c'est quelquefois une légere rougeur aux mamellons, que l'on guérit aisément en les bassinant avec du vin chaud. On a déja vu que le *muguet* n'est propre qu'à la premiere enfance; il n'est point surprenant que les Nourrices n'en soient point infectées; la force des fibres de leurs solides, leur élasticité & la densité de leur sang, en sont les préservatifs.

Les Sœurs de l'Hôpital ont observé qu'il leur vient souvent de Flandre des enfans qui ont déja le *muguet* lorsqu'ils arrivent; ceux qui naissent à l'Hôtel-Dieu, & qu'on y garde quelques jours, selon l'usage ordinaire, en sont presque tous atteints dès les premiers jours de leur naissance & quelquefois le troisieme.

On prétend que cette maladie provient d'un lait aigri dans leur estomac, qui exhale une vapeur mal-saine, dont la quantité & la mauvaise qualité sont proportionnées au nombre de ceux qui sont renfermés dans un petit espace; que cette vapeur, par laquelle ils s'infectent mutuellement les uns les au-

tres, produit le *muguet* & le rend contagieux par sa qualité vénéneuse.

Cette cause peut avoir lieu, comme cause conjointe & concourante avec d'autres, à produire cette maladie ; mais il y a apparence qu'elle ne la produit pas par elle-même ; elle auroit également lieu dans tous les Hôpitaux où l'on éleve des enfans, dans les Villes & dans les Campagnes, chez des Nourrices, puisque les aigres sont généralement par-tout la cause la plus ordinaire de leurs maladies. On n'a pas entendu dire que le *muguet* ait été endémique à l'Hôpital de Londres, à ceux de Lyon, de Warsovie, ni dans aucun de ceux où l'on éleve des Enfans Trouvés ; on ne le connoît point dans le reste du monde, sous cette dénomination, ni avec le caractere de violence, ni de contagion qu'il prend à l'Hôpital de Paris : cependant il n'est point différent des aphtes ordinaires aux enfans, dans tous les pays & dans tous les climats. Ces aphtes sont, comme les anciens Médecins les ont généralement décrites, des boutons ulcéreux, ou de petits ulceres de différentes couleurs, qui viennent aux gencives, à la langue, au palais, dans l'intérieur des mâchoires, ensuite à la luette, à l'œsophage, &c. Cette maladie est par-tout très inquiétante, très-dangereuse, & exige le plus prompt secours ; cependant il est des enfans qui en guérissent, de même qu'il y en a qui guérissent du *muguet* ; & ceux qui n'en guérissent pas, pé-

riſſent également dans le maraſme. La diarrhée eſt dans l'un & l'autre cas, un ſigne certain d'une mort prochaine.

On obſerva à Rouen des aphtes de cette nature parmi les Enfans Trouvés, pendant l'eſſai inutile que l'on y fit pour les nourrir avec du lait de vache. On les guériſſoit lorſqu'elles n'étoient qu'à la bouche, par le moyen de gargariſmes convenables, & de légers purgatifs. Si elles faiſoient des progrès dans l'œſophage & dans l'eſtomac, il ſurvenoit une fievre lente dont ils périſſoient en peu de temps. On attribua généralement la cauſe de cette maladie à une infection inſupportable, que les excrémens & la tranſpiration corrompus de ces enfans répandoient dans les ſalles, dans leſquelles on les avoit placés pluſieurs enſemble.

Il n'eſt pas ſurprenant que les enfans qui naiſſent à l'Hôtel-Dieu de Paris, ſoient expoſés à cette maladie ; c'eſt l'effet d'un air corrompu par les exhalaiſons d'une quantité immenſe de malades, de mourans & de morts. La tranſpiration d'un homme ordinaire, eſt dans les vingt-quatre heures, d'environ un trente-quatrieme de pouce (1). Quelle immenſe athmoſphere d'exhalaiſons ne doivent pas faire les malades de cet Hôpital, qui ſont ordinairement au nombre de

(1) Voyez ma Diſſertation ſur les Ingrédiens de l'air.

trois ou quatre mille : nombre qui ſe renouvelle tous les jours depuis des ſiecles ? La Maiſon de la Couche, qui ſert d'Hôpital aux Enfans Trouvés doit participer à cette infection, puiſqu'elle eſt dans la même athmoſphere que l'Hôtel-Dieu, & expoſée de façon à recevoir les exhalaiſons qui en proviennent. Ces exhalaiſons ne peuvent qu'affoiblir l'élaſticité de l'air, le corrompre & le rendre pernicieux à des enfans naiſſans.

Un air de cette nature, qui, à peu de choſe près, eſt toujours le même, ne peut que produire, parmi les enfans, une maladie endémique, caractériſée par une putréfaction ſcorbutique. La tranſpiration particuliere d'un nombre d'enfans ſains, malades & mourans, les exhalaiſons toujours fétides de leurs excrémens, augmentent cette corruption & la rendent de plus en plus contagieuſe à de tendres individus qui en ſont ſuſceptibles.

Les enfans que l'on portoit il y a quelques années, à la Maiſon de la Couche, & qu'on y faiſoit ſéjourner, étoient preſque tous attaqués du *muguet*. On en éleva les bâtimens & les appartemens, on donna à ceux-ci un air plus libre, il en devint moins corrompu ; par ce moyen, la maladie ſe ralentît, & le nombre des malades & des morts diminua ſenſiblement.

Parmi les enfans que l'on apporte de Flandre aux Hôpitaux de Paris, la plupart ſont nés de meres ſcorbutiques, & dans un

air propre à produire les aphtes qui caractérisent le *muguet*. Imbus de ces principes, accablés par les fatigues d'un voyage long & pénible, affoiblis par la faim, desséchés par la soif, pourroient-ils éviter, en arrivant à la Maison de la Couche, les impressions d'un air contagieux propre à décider des aphtes, qui, de leur nature, ne sont qu'un symptome scorbutique ?

Si l'on considere que les enfans qui naissent dans l'athmosphere de l'Hôtel-Dieu, sont exposés, dès leur naissance, à périr du *muguet*; si l'on fait attention au danger que courent ceux qui séjournent dans la Maison de la Couche; si l'on se rappelle qu'on a modéré les effets de la contagion du *muguet*, par un air plus libre communiqué aux appartemens de cette Maison; en un mot, s'il est constant que les enfans qui n'y séjournent point n'en sont pas attaqués, & que ceux qui l'ont pris tout récemment en guérissent dès qu'on les en sort pour les nourrir à la campagne; il se présente naturellement à l'esprit que si l'on faisoit accoucher les femmes ailleurs qu'à l'Hôtel-Dieu, par exemple, dans un air libre & à l'abri d'exhalaisons animales, corrompues, & que si l'on éloignoit la Maison de la Couche, de l'athmosphere de cet Hôpital, pour la placer dans un air plus libre & plus salubre, on conserveroit à l'Etat un grand nombre de Sujets utiles.

On a reconnu à Rome le danger de faire

accoucher les femmes dans les Hôpitaux où l'on reçoit des malades ; on envoie, en vertu d'une Bulle d'un Pape, toutes celles qui se présentent pour faire leurs couches, à la Maison de Saint-Roch qui leur est destinée, à l'exclusion de tout malade.

Comme les aigres sont la cause la plus générale de la coagulation, de la putréfaction des alimens & des substances animales, & d'ailleurs le principe de la plupart des maladies qui surviennent aux enfans, il est essentiel d'en connoître les effets, & nécessaire de proposer des moyens généraux pour y remédier, avant que de faire des recherches sur la meilleure méthode de nourrir les enfans, principalement les Enfans Trouvés & ceux des pauvres de la campagne, soit avec le lait d'animaux brutes, soit sans aucun secours du lait.

CHAPITRE VIII.

Aigres des enfans, leurs effets ; moyens généraux de les prévenir & de les dissiper.

LEs acides, dans les premieres voies des enfans, sont les causes les plus générales & les plus familieres de leurs maladies, selon les Observations de Silvius, d'Hoffmann, de Harris, de Sydenham. On sçait que lorsqu'ils y sont en trop grande quantité, ils

ils en rendent irrégulier le mouvement périſtaltique, le renverſent ſur-tout par leur qualité irritante; & en troublent les fonctions. N'en voit-on pas des exemples ſenſibles chez les enfans qui ſouffrent des inquiétudes générales, de vives douleurs de dents, d'entrailles, &c.? Le lait & tous les alimens, ne pouvant pas être digérés, s'aigriſſent alors dans les premieres voies, ſe coagulent & donnent occaſion à la plus grande partie de leurs maladies, & entr'autres à celles qui intéreſſent le genre nerveux.

Les alimens ne produiſent pas par eux-mêmes des aigres; ils proviennent, lorſqu'ils ſont contre-nature, du déſordre des organes de la digeſtion. J'ai déja obſervé que les digeſtions les plus parfaites commencent par des aigreurs, qui ſont les ſuites naturelles du mélange paiſible de la ſalive, du ſuc gaſtrique, de celui du pancréas & de la bile dans l'eſtomac & les inteſtins grêles. Les aigreurs qui proviennent du juſte concours de ces recrémens, ſont les ſeules qui puiſſent favoriſer les digeſtions, & former les principes d'un chyle & d'un ſang propres aux fonctions animales. Celles qui ſont de toute autre nature, ou qui proviennent de tout autre principe, même des ſucs digeſtifs, lorſqu'ils ſont altérés, ne peuvent que troubler les digeſtions, mettre le déſordre dans les voies où elles ſe forment, & dans toute l'économie animale.

Une vache, dit Boerhaave, qui ſe nourrit, dans les prairies, de paſquerette, de treffle, d'oſeille, plantes qui ſont de nature à s'aigrir dans l'inſtant, lorſqu'on les met en un lieu chaud, donne par jour, juſqu'à vingt-quatre livres de lait qui ne conſerve pas le moindre principe d'aigreur. Ce lait cependant provient du ſuc de ces plantes qui a changé de caractere dans l'eſtomac de la vache. Boerhaave, ſelon ſes expériences chymiques, n'a jamais trouvé de l'acide dans le ſang des vieillards, ni dans celui des enfans, lorſqu'il étoit bien conditionné. Il avoue cependant que ce liquide appauvri, peut acquérir de l'aigreur par le mèlange des acides, lorſqu'ils pénetrent dans les vaiſſeaux, à une quantité aſſez conſidérable, pour y rendre cette qualité ſenſible.

Cet Auteur a nourri des animaux avec des plantes aſceſcentes & acides, a ramaſſé de leur urine & de leurs matieres fécales, les a fait brûler avec l'animal, & n'a retiré de leurs cendres qu'un ſel alkalin. Il a fait également des expériences ſur les urines d'un homme qui ne mangeoit que des alimens acides & ne prenoit que des boiſſons de la mème qualité, il n'y a point trouvé d'acide; au contraire, elles avoient un caractere fétide. Il conclut, d'après ces expériences, que de tels changemens ſe font naturellement, dans les voies de la digeſtion, par une force ſuffiſante des fibres des organes qui l'operent. Si, au contrai-

re, les fibres de ces organes ſont foibles, elles ne digerent pas les alimens, & ne font pas de changement dans leurs qualités, on en voit tous les jours des exemples, chez les gens de cabinet, les filles délicates & les enfans foibles qui ont leurs fibres molles, lâches & privées d'une activité néceſſaire à cette principale fonction de la Nature. Si dans cet état les enfans prennent des alimens d'une qualité aſceſcente, elle demeure dans leur eſtomac telle qu'elle étoit, parce que les organes de la digeſtion n'ont point aſſez de force pour en changer la nature. Il en eſt de même s'ils prennent une trop grande quantité d'alimens; leur eſtomac en eſt ſurchargé, & faute de forces pour les digérer, il ne fait qu'en développer le principe acide & le mettre en état de nuire. L'activité de ce principe s'accroît de plus en plus par le ſéjour qu'il fait dans les premieres voies; il change même en ſa nature, juſqu'à un certain point, les nouveaux alimens que les enfans prennent, tant par ſon mêlange avec eux, que par les obſtacles qu'ils forment eux-mêmes à la liberté de la digeſtion.

Telles ſont les cauſes générales & les plus ordinaires des aigres & des aigreurs des enfans; cauſes qui ſubſiſtent, juſqu'à ce que leurs organes ſoient aſſez fortifiés pour faire leurs fonctions. Ces organes ſe fortifient, & leurs fonctions ſe perfectionnent, à meſure qu'ils avancent en âge, par des exerci-

ces & des jeux modérés & proportionnés à leurs forces ; s'ils étoient excessifs, les solides des enfans tomberoient dans la dissolution, & leurs liquides dans l'alkalescence. On conçoit, d'après les conséquences que l'on doit tirer de ces principes, combien il est essentiel de choisir, de proportionner & de ménager la nourriture des enfans, selon les différens degrés d'insuffisance ou d'activité de leurs forces digestives.

Les aigres & les aigreurs qui surviennent aux enfans, à l'occasion de la foiblesse de leurs organes, ou par l'effet des alimens, sont plus considérables dans le ventricule que dans le trajet du canal intestinal ; ils sont moindres dans le *duodenum*, parce qu'ils y sont modérés par le mêlange de la bile & du suc pancréatique. Ces aigres ne passent pas, ou ne passent qu'en petite quantité, dans les voies ordinaires du chyle, parce que les tuniques des intestins grêles en étant irritées, les embouchures des vaisseaux lactés en sont diminuées, resserrées, ou oblitérées. D'ailleurs, cette même irritation se continueroit dans les vaisseaux du chyle ; des humeurs aigres y causeroient des mouvemens spasmodiques qui en rendroient les calibres impraticables. Les aigres qui passent dans le sang, ne peuvent donc qu'être extrêmement tempérés ; d'ailleurs ils doivent perdre leurs qualités dans les vaisseaux, à l'occasion de leur mêlange avec la masse des liquides & des forces tru-

ſives des ſolides qui les diviſent & les aſſujettiſſent de plus en plus dans les routes de la circulation.

Les Chymiſtes ne trouvent point d'acides dans le ſang ; c'eſt, ſans doute, parce qu'ils ſont trop diſſéminés dans ſa maſſe ; cependant Boerhaave convient qu'il a trouvé de l'acidité dans les ſueurs de certains malades ; celles des enfans qui vivent de lait ſont ſouvent aigres, ſur-tout lorſqu'ils ſont malades ; il faut donc qu'il y ait des acides dans la maſſe des liquides.

Ne ſont-ce pas les acides qui rendent le ſang aigre dans la palette, lorſqu'il commence à ſe corrompre ? Les acides accidentels, de quelque façon qu'ils exiſtent dans les premieres voies & dans le ſang, ne peuvent que déranger les principes de ce liquide, vicier le ſuc nourricier, cauſer des maladies aigues, & augmenter le danger des chroniques, ou les rendre incurables. C'eſt de ces cauſes que provient la perte de tant d'enfans, ſur-tout dans les deux premieres années de leur âge. Leurs maladies ſont toujours précédées & accompagnées d'une grande pâleur au viſage, aux levres, au palais, d'urines pâles, de tranchées, de vomiſſemens, d'une eſpece de diarrhée dont les matieres ont une odeur aigre & fétide, & d'un abattement conſidérable. On leur trouve ordinairement, dans les premieres voies, du lait grumelé, ou des humeurs glaireuſes qui frappent l'odorat d'une aigreur ſenſible.

L'irritation que les acides causent aux membranes de l'estomac des enfans, les rend faméliques & souvent voraces ; la quantité de lait dont ils se gorgent alors, augmente le principe des aigreurs, détruit le reste des forces digestives, & tend plus dangereuses les maladies qui en proviennent, sur-tout lorsqu'à l'occasion d'une quantité d'acides surabondans, la bile change de nature, ou perd ses qualités dans le *duodenum*.

La bile est une condition nécessaire à de bonnes digestions, pendant qu'elle conserve ses qualités naturelles ; elle les perd & ne les recouvre que difficilement, lorsqu'il s'y mêle dans le *duodenum* des acides viciés & trop abondans. Elle change alors de nature, se grumele, & les matieres fécales prennent une odeur cadavereuse, une couleur verte & une consistance de fromage. La bile, à son tour, si elle est de bonne qualité est très-propre à détruire les acides pourvu qu'ils ne soient pas trop abondans, & à dissoudre le lait caillé dans le duodenum.

Il n'est point d'aliment qui s'aigrisse, qui se corrompe si facilement que le lait ; dès qu'il est corrompu dans les premieres voies, il n'est pas possible de le rétablir dans un état propre à la sanguification ; s'il passe dans les vaisseaux, il produit toujours dans la masse des liquides, l'effet d'un corps étranger.

On peut dissoudre le lait caillé dans un vaisseau ; on y parvient avec l'huile de tartre par défaillance, ou bien avec l'alkali vo-

latil; ils feroient peut-être le même effet dans l'estomac; mais un lait ainsi régénéré, ne sçauroit que produire un chyle de mauvaise nature. Ce ne sont pas les seules drogues propres à remédier aux effets du lait caillé dans les premieres voies & à prévenir sa coagulation. Le savon, la magnesie blanche, les alkalis terreux, tels que les yeux d'écrevisse préparés, la corne de cerf préparée philosophiquement, la nacre de perles, &c. sont reconnus comme propres à produire cet effet. Hoffmann conseille de leur donner pour véhicule, quelque eau carminative légérement spiritueuse.

Les Médecins sçavent qu'il est moins difficile & plus utile de prévenir les aigres des premieres voies, que de remédier à leurs effets; il convient, pour remplir ces vues curatives, d'avoir égard à la nature de leurs causes. On remédie aux effets de la quantité des alimens & de leur qualité viciée, par la diete & un choix convenable d'alimens propres à l'âge & au tempérament des enfans. Lorsqu'on a acquis une connoissance certaine de la nature de ces causes, on emploie à propos des remedes dirigés sur les indications qu'elles fournissent.

La débilité des organes de la digestion, leur insuffisance pour opérer cette fonction, qui est le principal soutien de la santé, de la vie, & le principe de la croissance des enfans, étant les causes les plus générales & les plus ordinaires des aigres des premieres

voies & des accidens qu'elles produisent, on ne sçauroit avoir assez d'attention pour suppléer ce qui manque de force à ces organes, les relever & les soutenir. Ce n'est que d'après une connoissance exacte des loix générales concernant la digestion, que l'on doit en établir de particulieres, & ce n'est qu'en observant réguliérement celles-ci, selon les différentes circonstances, que l'on peut espérer d'élever des enfans, selon les vues d'une tendresse suggérée par la Nature & accrue par les sentimens du cœur.

On donne du ressort aux organes de la digestion, lorsqu'ils sont trop foibles, en faisant prendre aux enfans du syrop de chicorée simple, ou de celui d'absinthe; des infusions de racines de petite valeriane, de chicorée sauvage, de pissenlit, & d'autres amers aromatiques & savoneux. Il n'est point de secours aussi propre & aussi convenable, pour prévenir les concrétions laiteuses & pour y remédier, que le savon & la magnesie blanche exactement préparée. Les esprits volatils alkalins feroient des impressions trop vives sur les membranes des premieres voies des enfans, & les alkalins terreux, sont plus propres à obstruer le canal intestinal, qu'à détruire les aigres qu'il contient. Je donnerai des Observations qui feront connoître combien la magnesie blanche & le savon méritent la préférence.

Lorsque les acides ont trop altéré la bile, & ont émoussé son action sur les ali-

mens, on la raproche de l'état naturel, ſelon l'Obſervation de Boerhaave, par le moyen des racines de piſſenlit & de chardon-bénit en décoction; de l'abſinthe, du marrube blanc, &c. en infuſion.

Le mauvais régime des Nourrices & leurs paſſions violentes cauſent ſouvent des aigres dans les premieres voies des enfans; ces abus condenſent leur lait; il eſt déja diſpoſé à s'aigrir lorſque les enfans le ſucent: on conçoit qu'il ſe grumele alors aiſément dans leur eſtomac, & qu'il y acquiert bientôt les plus mauvaiſes qualités.

Quelles que ſoient les cauſes qui produiſent les acides, dans les premieres voies des enfans, on les guérit ſi l'on exige de la Nourrice qu'elle ne vive pendant quelque temps, que de bouillon, d'œufs, de navets, de poiſſon d'eau douce, ou d'autres alimens qui ne tiennent point ſenſiblement de l'acide.

CHAPITRE IX.

Nourriture des enfans avec le lait d'animaux brutes.

LOrſque les Poëtes ont feint que Romulus & Rémus avoient été nourris par une louve, Cyrus par une chienne, Telephus, fils d'Hercule, par une renarde, Pelius par une jument, OEgiſte par une che-

vre, ils ont eu en vue de désigner ces Héros de l'antiquité Païenne, par la ressemblance de caractere qu'on leur supposoit avec ces animaux. C'est de ce faux principe que l'on a inféré, mal-à-propos, que des hommes nourris du lait d'animaux, tenoient de leur caractere. On doit présumer, d'après le tableau que présente cette fiction, que dans les siecles éloignés on étoit dans l'usage de nourrir ainsi les enfans. Antiphane, qui vivoit du temps d'Alexandre le grand, nous apprend que les Scythes, ce Peuple immense, nourrissoient leurs enfans en sortant du sein de leurs meres, du lait d'animaux, & que par ce moyen ils les préservoient des miseres auxquelles étoient exposés les enfans des Grecs qui étoient nourris par des femmes. Le lait dont les Anciens faisoient nourrir leurs enfans, étoit sans doute celui dont ils usoient eux-mêmes.

Il est aujourd'hui, dans toutes les parties du monde, des Provinces, des Villes, de nombreuses familles qui nourrissent leurs enfans avec du lait de vache ou avec celui de chevre. L'abondance du premier lui fait donner la préférence sur l'autre; si cette préférence n'étoit pas souvent une nécessité, elle seroit une espece d'injustice. Les chevres se prêtent à cette nourriture lorsqu'elles l'ont commencée; elles s'arrangent sur le berceau des enfans qu'elles allaitent, pour qu'ils puissent tetter commodément; au bout de quelques jours elles se rendent

auprès d'eux, aux heures ordinaires avec un empreſſement ſingulier & une ſatisfaction marquée. Ne ſemble-t-il pas qu'on diſtingue ſenſiblement dans les chevres, cette partie de leur inſtinct qui les fait ſuppléer ce qui manque à la tendreſſe des meres envers les enfans qu'elles ne nourriſſent pas.

On voit tous les jours dans l'Empire des Ruſſes, en Danemarck, en Angleterre, en Ecoſſe, en Irlande, en Hongrie, en Allemagne, principalement en Souabe, en Franconie, dans les Cantons Suiſſes, en Hollande, en Flandre, juſqu'en Canada, des enfans nourris avec le lait de vache ou de chevre. Cet uſage s'eſt rendu général à Montreuil-ſur-mer, chez les riches & chez les pauvres; on l'obſerve dans les campagnes voiſines de cette Ville; il y a le même ſuccès: nombre de maiſons dans le Royaume ſuivent cet exemple avec le même avantage. On voit avec admiration, dans ces maiſons, des enfans plus ſains & plus robuſtes que ceux des maiſons voiſines, dont les enfans ſont nourris par des femmes; les premiers ne ſont point expoſés aux maladies & aux paſſions ſucées avec le lait. Si les Scythes, inſtruits par les malheurs des Grecs, qui étoient nourris par des femmes, élevoient leurs enfans avec du lait d'animaux pour les en préſerver, que ne devons-nous pas craindre des meres & des Nourrices? On n'a pour s'en inſtruire, qu'à réfléchir ſur les mœurs de l'ancienne Grece & ſur

celles du ſiecle où nous vivons. Le lait des animaux n'eſt point ſujet aux mêmes inconvéniens que celui des femmes; leur façon de vivre eſt uniforme, leurs alimens ſont toujours les mêmes, ou de la même nature, & leur inſtinct les éloigne de tout ce qui peut leur nuire.

L'année de la naiſſance des enfans eſt celle où il en meurt un plus grand nombre; leur mort eſt l'effet du mauvais régime qu'on leur fait obſerver. Ils ſont naturellement conſtitués de façon, qu'il en mourroit peu s'il ne leur arrivoit pas des accidens auxquels ils ſuccombent.

On doit proportionner le lait des animaux, à la portée de l'eſtomac des enfans & à leurs forces digeſtives. Lorſqu'ils ſont foibles, le lait d'âneſſe ou celui de jument, leur conviennent mieux que tout autre, juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſez fortifiés pour ſupporter celui de chevre ou de vache. Celui de chevre eſt moins denſe & moins nourriſſant, & il eſt plus convenable à la délicateſſe des enfans du premier âge; celui de vache eſt excellent, en ce qu'il eſt ſimple & médicamenteux. Ordinairement on fait mauvais uſage de ces différens laits; on en fait des préparations qui en changent les qualités & les vertus; il eſt rare que dans ce ſiecle, on prenne quelque choſe des mains de la Nature, on veut la corriger en tout. On gâte le lait en le faiſant cuire; le feu diminue ſa ſaveur, lui ôte ſa dou-

ceur, altere ſes qualités & le rend peu propre à ſe mêler avec le ſang. Il eſt ſouvent dangereux d'en faire un mêlange avec d'autres ſubſtances, excepté avec le petit-lait, préparé ſans acides, qui convient ſur-tout au commencement de la nourriture des enfans, & dans tout autre circonſtance où il eſt néceſſaire de diminuer la denſité du lait.

Pour faire du petit-lait ſans acides, on prend du lait récemment trait, on y mêle des œufs frais bien battus, ſelon la quantité du lait, & on le fait bouillir dans un poëlon à un feu modéré; les œufs ſe durciſſent & forment un *coagulum* avec le lait: on met le tout dans un filtre; il s'en ſépare un petit-lait doux, d'une qualité propre à ſervir d'aliment & de remede. On donne aux enfans ce petit-lait chaud, à-peu-près au degré de chaleur du lait que l'on vient de traire; on le conſerve dans un lieu frais & il ne faut en faire chauffer que la quantité néceſſaire pour une fois, autrement il ſe corromproit.

Faute de petit-lait pour faire rendre le *meconium*, on ſe ſert d'eau ſimple ſucrée ou miellée; ou l'on coupe le lait avec de l'eau ſans ſucre & ſans miel, en obſervant les proportions convenables à l'état de force ou de foibleſſe où ſont les enfans. Le petit-lait eſt plus analogue que l'eau aux ſubſtances animales; c'eſt par rapport à cette qualité qu'on doit lui donner la préférence.

Un Médecin de Fribourg a ſouvent obſer-

vé que les enfans qu'on éleve dès leur naiſſance, avec du lait d'animaux brutes, ſont moins ſujets aux vomiſſemens, aux coliques, aux conſtipations, aux diarrhées, à rendre des excrémens verdâtres, que ceux auxquels on ne le donne qu'après le premier mois de leur âge.

Les bouillies & les panades, de quelqu'eſpece qu'elles ſoient, ſont toujours prématurées chez les enfans nourris de lait, qui ne ſont pas aſſez formés pour les digérer, & ils ne le ſont pas aſſez avant l'âge de ſept à huit mois. D'ailleurs, quels que ſoient leur âge & leurs forces, ces nourritures ſont très-dangereuſes pendant qu'ils ſont uſage du lait, à moins qu'on ne les donne à une grande diſtance de ce dernier, & dans les temps où il eſt parfaitement digéré : il ſeroit également dangereux de donner du lait pendant la digeſtion des bouillies & des panades. En général, on ne devroit jamais en faire la nourriture des enfans, que dans le temps où le lait ne ſuffiroit pas pour les nourrir; il ſeroit utile qu'on pût en retarder l'uſage juſqu'au ſevrage. On a tout à craindre des bouillies & des panades, lorſqu'elles ne ſont point aſſez cuites, qu'on les donne en trop grande quantité, ou trop chargées de farines qui ſont toujours ſuſpectes, ſur-tout ſi elles ne ſont pas cuites, ſeches & de bonne qualité. Des bouillies de cette nature cauſent des obſtructions dans le méſentere, des éréthiſmes & des

gonflemens chroniques de l'abdomen, des coliques, des cours de ventre, des chartres, &c.

Ordinairement on adopte le biberon pour nourrir les enfans avec du lait d'animaux; on se sert aussi de la cuiller, mais bien plus rarement, parce qu'il faut plus d'attention pour son usage que pour celui de l'autre.

On emploie, dans les différens Pays, des biberons de différentes especes; en Angleterre, chez le Peuple, on les fait de cornes de vache, dont le petit bout est percé & environné de deux morceaux de parchemin qui forment une extrémité semblable à celle d'un mamellon; ce parchemin est rassemblé & cousu de façon que les alimens qui sont dans la corne peuvent s'échapper à travers les mailles, lorsqu'ils y sont déterminés par la sucion. Les Seigneurs & les Bourgeois, tant en Angleterre qu'en Hollande, en Allemagne, en Suisse & ailleurs, se servent pour leurs enfans, de biberons d'argent, d'étain, de bois, de verre. Ceux d'argent & d'étain sont en façon de burettes ou de théieres; on garnit l'orifice du bec, ou d'un bouchon de liege qu'on perce dans sa longueur, pour y tenir un petit tuyau de verre par où le lait coule dans la bouche de l'enfant, ou de parchemin, selon la méthode des Suisses & des Anglois: à Paris, à Lyon, au lieu de ces biberons, on se sert de petites bouteilles de verre,

qu'on appelle rouleau ; on introduit dans leur goulot des éponges fines qu'on couvre d'un linge très-propre ; elles débordent aſſez pour que les enfans puiſſent les mettre dans leur bouche ; & les ſucer comme des mamellons.

De ſçavans Médecins, après un nombre d'Expériences & d'Obſervations ſur l'uſage du biberon, ſe ſont apperçus que les enfans attirent trop d'air par la ſucion du mamellon artificiel de ce vaſe, ce qui leur cauſe des vents, des tranchées, des vomiſſemens, des cours de ventre, &c. On a imaginé, pour remédier à ces inconvéniens, d'introduire & d'aſſujettir dans le biberon un ſiphon qui porte juſqu'au fond de ſa cavité ; ce moyen réuſſiroit s'il n'exigeoit pas trop de force de la part des enfans, pour que le lait puiſſe parvenir à leur bouche : cette action trop violente cauſeroit par ſa durée des accidens dangereux.

Les biberons, de même que tous les vaſes où le lait ſéjourne, ont un autre inconvénient, c'eſt que le lait s'y corrompt très-aiſément, ſi l'on ne les tient pas toujours de la plus exacte propreté. Des Domeſtiques, des Nourrices, ſur-tout des Nourrices de campagne, auroient-ils aſſez d'attention, de patience, de loiſir, pour s'aſſujettir aux ſoins néceſſaires à cet objet important ?

Un célebre Médecin d'Angleterre nous apprend, dans un de ſes Ouvrages, que ſa

femme

femme étant tombée malade, sept semaines après être accouchée d'une fille, il la nourrit au biberon avec le lait de vache; elle tettoit aisément; cependant elle étoit toujours inquiete; souffroit des douleurs de coliques très fréquentes, des flatuosités, & avoit un cours de ventre continuel: il abandonna le biberon, se servit de la cuiller, l'enfant devint tranquille & se fortifia. Le même Médecin entreprit de nourrir une seconde enfant, un mois après sa naissance, avec le biberon, elle éprouva les mêmes symptomes que sa sœur avoit éprouvés, elle étoit sur le point de périr, il abandonna le biberon, se servit de la cuiller, & elle se rétablit parfaitement. Il ne fit pas usage du biberon pour une troisieme; il la nourrit dès sa naissance avec la cuiller; elle n'éprouva pas les accidens qui avoient menacé ses sœurs d'une mort prochaine, elle crût à vue & devint très-robuste.

Des Observations semblables confirment que le biberon est une des causes des langeurs; de la mort même des enfans que l'on a nourris par son moyen, avec le lait d'animaux; on réussit bien plus heureusement si, à sa place, on les nourrit à la cuiller; qui n'a pas les suites fâcheuses de la sucion.

Il est des femmes, en différens Pays, qui ne s'occupent que de nourrir des enfans avec du lait d'animaux; elles ont un succès si avantageux, qu'on a observé qu'il n'en meurt

pas un plus grand nombre, parmi ceux qui ſont ainſi élevés, que parmi ceux qui ſont élevés par les meilleures Nourrices, & par les plus exactes à remplir les devoirs de leur état. Lorſqu'on nourrit les enfans avec du lait d'animaux, qu'on a toujours en abondance, on ne peut pas avoir de raiſon de leur donner d'autres alimens avant qu'ils ſoient parfaitement en état de les digérer, ou pour mieux dire avant le dixieme ou le douzieme mois de leur âge.

La qualité du lait étranger, dont on ſe ſert pour nourrir les enfans, eſt ſujette à des variations ſouvent nuiſibles. Les paſſions ſont moins fréquentes & moins vives chez les femelles des animaux que chez les femmes; l'ame participe aux paſſions de ces dernieres, ce qui les rend plus fortes & plus nombreuſes. Celles des autres n'ont leur principe que dans l'action méchanique de leurs organes; leur lait en eſt moins altéré; cependant il l'eſt aſſez pour nuire à la délicateſſe des enfans qui s'en nourriſſent. La paſſion qui regarde la génération, eſt commune à tous les animaux; elle eſt la dominante des bêtes, & peut-être la ſeule qui ſoit propre à produire dans leur lait, une altération ſenſible. Un lait ainſi altéré, nuiroit infailliblement aux enfans, puiſqu'il cauſe des maladies aux hommes.

M.... prenoit tous les matins du lait de chevre, pendant l'Eté de l'année 1766; c'étoit plutôt par précaution que par néceſſité;

cet uſage lui étoit avantageux ; il en ſoutenoit les bons effets depuis deux mois, par le régime de vie le plus exact, lorſqu'il s'apperçut un matin d'une différence marquée dans la ſaveur du lait ; cependant il le continua, quoiqu'il conſervât le même goût ; il eut un accès de fievre qui devint bientôt continue, & prit enfin un caractere de putridité. On s'apperçut, mais trop tard, que le changement de la qualité du lait, provenoit de ce que la chevre étoit en chaleur : on attribua la fievre à l'altération de ce liquide.

Une Dame de qualité éprouva, il n'y a que peu de temps, un dérangement d'eſtomac conſidérable, avec des nauſées fréquentes, pour avoir pris, trois matins de ſuite, du lait d'une vache qui étoit en chaleur ; elle obſerva que la ſaveur de ce lait étoit différente de ce qu'elle étoit auparavant ; elle lui paroiſſoit âcre & de mauvais goût, ce qu'elle attribuoit à la diſpoſition de ſa bouche, parce qu'elle n'étoit pas inſtruite de la circonſtance où étoit la vache.

Le lait d'une mere qui devient groſſe, n'eſt plus propre à nourrir ſon enfant ; il en eſt de même de celui des Nourrices qui ſont dans cet état ; j'ai obſervé que l'un & l'autre ſont pour les enfans des ſources de langueurs. Le lait des femelles des animaux, lorſqu'elles ſont pleines, auroit-il des prérogatives plus favorables ? Cela n'eſt pas vraiſemblable ; il doit être également contraire aux enfans qui s'en nourriſſent.

Comme le lait des animaux tire ſes qualités de leurs alimens, il eſt eſſentiel d'avoir attention aux herbes que l'on donne aux vaches & aux chevres dont on ſe ſert pour élever les enfans. On a obſervé à Montreuil-ſur-mer, que le treffle, la luzerne, la la paille d'orge & les *warats* de veſar, rendent le lait des vaches & des chevres moins propres à nourrir les enfans, que les plantes qui croiſſent naturellement dans les champs, & dans les prairies. Cette inſalubrité eſt l'effet d'un ſel âcre qui abonde dans ces plantes, contraire à la qualité alimenteuſe du fluide laiteux qui en provient. La luzerne, ſur-tout, a cette mauvaiſe qualité au-deſſus des autres, puiſqu'il eſt conſtant que le lait des chevres & des vaches qui pâturent dans des champs qui en ſont ſemés, donne la diarrhée aux enfans; on la guérit bientôt, en mettant ces animaux à une nourriture ſeche & plus propre à donner de bon lait. Le foin ordinaire, la paille de froment, celle d'avoine, ſont la nourriture ſeche la plus convenable à ces animaux, & la plus favorable aux enfans qui ſe nourriſſent de leur lait. Comme l'eau entre pour beaucoup dans la nourriture de tous les animaux, il eſt eſſentiel que ceux qui fourniſſent du lait aux enfans, n'en boivent que de bonne; celle des fleuves, des rivieres & des grands ruiſſeaux, lorſqu'elle eſt claire, eſt préférable à toute autre.

Le méchaniſme, qui ſert aux fonctions

des animaux, ou qui en eſt le principal agent, dépend d'une force élaſtique des fibres de leurs ſolides, qui peut devenir irréguliere & perdre les conditions néceſſaires à leur action; cet accident qui peut être produit par des cauſes différentes, eſt très-propre à faire dégénérer leur lait & à lui donner une mauvaiſe qualité : comme cet inconvénient ſeroit pernicieux aux enfans, on le préviendra en faiſant promener tous les jours, dans un air libre, les vaches & les chevres. On doit également avoir attention de les tenir nettes & de les faire coucher ſur la paille fraiche; on doit, ſur-tout, les étriller & les peigner, pour réveiller & tenir en activité l'action ſyſtaltique de leurs fibres, entretenir la liberté de la circulation de leurs liquides, & favoriſer la tranſpiration : ſi cette évacuation ne ſe faiſoit aiſément; ſi elle étoit diminuée ou ſupprimée, ce qui en reſteroit dans les vaiſſeaux, ſeroit déterminé dans le courant du lait, s'y mêleroit, s'y confondroit, & en altéreroit la qualité.

Il eſt ordinaire que les bêtes des champs, les féroces, courent dans les campagnes, faſſent un exercice continuel, traverſent des forêts épaiſſes, ſe frottent à des arbres, à des rochers, ſe jettent dans l'eau pour ſe baigner, & ſe procurent par ces exercices, que leur inſtinct & leurs beſoins leur ſuggerent, des ſecours que les animaux domeſtiques, qui reſtent dans leur étable, ne peuvent pas

ſe donner ; il eſt néceſſaire de les leur ſuppléer pour entretenir la liberté de leurs fonctions & la force de leurs organes.

CHAPITRE X.

Mauvais ſuccès du lait de vache & de chevre, dans les Hôpitaux des Enfans Trouvés.

LEs avantages ſenſibles que l'on retire du lait des animaux, pour élever des enfans dans le ſein de leurs familles, ont fait naître le déſir de les étendre dans les Hôpitaux des Enfans Trouvés ; Londres, Paris, Rouen & d'autres Villes puiſſantes, ont fait des eſſais inutiles qui, peut-être, ont augmenté le nombre des morts : par-tout on a été forcé d'en abandonner l'uſage. Les précautions que l'on prit à Londres étoient fondées ſur des Réglemens ſages & éclairés, cependant elles n'eurent pas de ſuccès heureux. Des François, vrais Citoyens, excités par des ſentimens d'humanité, propoſerent de nouveaux moyens pour réuſſir dans une pareille entrepriſe dont ils ſolliciterent la permiſſion ; on admira leur zele & leur courage ; & on la leur donna. Il en fut parmi eux qui établirent des hoſpices particuliers, pour y élever des enfans à leurs dépens ; d'autres trouverent toutes ſortes de reſſources dans les bontés du Roi, pour mettre leur

projet en exécution. Quelle que fut la ferveur de leur zele pour la Patrie, & pour ces Enfans d'adoption; quelque justes, quelque bien concertés que fussent leurs projets, ils eurent le malheur de les voir échouer.

On choisit à Rouen, pour l'essai qu'on y fit, une maison isolée, hors de la Ville, exposée au midi; il y avoit une grande cour, ombragée par des tilleuls, très propres à promener les enfans dans les beaux jours. On pratiqua dans la maison deux salles, l'une au-dessus de l'autre; elles étoient toutes les deux percées de plusieurs fenêtres, au Sud & au Nord. Ces salles étoient fraîches dans la belle saison, & l'on avoit soin de les tenir échauffées pendant l'hiver. On plaça quinze enfans dans chacune, & on leur donna des soins si assidus, qu'on ne doutoit point qu'on ne les élevât avec le plus grand succès. On n'employa, dans cet essai, que le lait de vache.

Après avoir donné à ces Enfans les soins qui leur étoient nécessaires, avant que de leur faire prendre de la nourriture, on entreprit de les élever par le moyen du biberon; on leur donnoit, à cet effet, du lait coupé avec plus ou moins d'eau de fontaine, selon qu'ils paroissoient être plus ou moins robustes; on garnissoit le biberon d'un linge propre qu'on avoit soin de changer trois fois par jour, pendant l'Eté. On nourrissoit les vaches avec du treffle, de la luzerne & des herbes de prairies; & pendant l'Hiver, avec

du foin, du son, &c. : on leur faisoit boire de l'eau de riviere, & quelquefois de celle de puits. Au bout de huit jours, on donnoit aux enfans de la bouillie faite avec le lait & la farine ; ils en prenoient trois fois par jour, & de plus dans les intervalles, tout le lait qu'ils paroissoient demander. Quelquefois on leur donnoit de la panade ; quelques-uns la gardoient, d'autres la vomissoient : à trois ou quatre mois, leur boisson ordinaire étoit du cidre doux & quelquefois de l'eau sucrée.

Avec ce régime les enfans dormoient très-peu & crioient beaucoup ; peu d'entr'eux prenoient de l'embonpoint, tous les autres maigrissoient & mouroient languissans. Ces derniers vomissoient souvent le lait grumelé & en rendoient par les garderobes ; le bouillon à la viande ne leur réussissoit point. Il y en eut plusieurs qui furent pris d'une maladie de poitrine, avec fievre & oppression : quelques-uns furent affligés d'aphtes à la bouche ; il en mourut de cette maladie, qui étoit quelquefois précédée d'un dévoiement de matieres verdâtres qui avoient souvent lieu, indépendamment des aphtes. Quelqu'attention que l'on eût à entretenir la propreté dans les appartemens où étoient ces enfans, l'air en étoit toujours considérablement infecté ; on le renouvelloit autant & aussi souvent qu'il étoit possible ; cependant la mauvaise odeur y étoit continuelle & insupportable.

Cet essai de nourriture, avec le lait de vache, fut fait sur cent trente-deux enfans, depuis le 15 Septembre 1763, jusqu'au 15 Mars 1765; il n'en resta, au bout de ce temps, que treize vivans. Dans ce petit nombre, plusieurs étoient mourans & d'autres ne faisoient que de naître, & par conséquent, n'avoient point séjourné dans l'Hôpital. Bientôt après, il en mourut huit; de sorte que vers la fin de la seconde année d'après l'essai, il n'en restoit que cinq. On a observé que ces cinq enfans étoient du nombre de ceux sur lesquels on avoit commencé l'essai, que leur éducation étoit déja avancée, lorsque l'air fut altéré par un plus grand nombre, & lorsque le sommeil des uns commença d'être troublé par les cris continuels des autres.

On fit l'ouverture de presque tous les cadavres des enfans morts; on les distingua en deux classes différentes, par rapport aux causes apparentes de leur mort, & à la durée plus ou moins longue de leur vie. Les uns dépérirent sensiblement dès les premiers jours & moururent dans le marasme en moins d'un mois; les autres parurent d'abord se nourrir, & ils vécurent quelques mois. La premiere classe étoit la plus nombreuse: sur cent quatre morts avant le premier Février 1765, il y en eut soixante-un qui moururent dans le premier mois de leur naissance; trente de ce nombre périrent dans la premiere quinzaine.

Tous les cadavres de ces enfans étoient maigres & atrophiés ; il étoit ſenſible qu'ils étoient morts d'inanition ; ils n'avoient point digéré de nourriture. Ceux qu'on avoit nourris avec du lait coupé, l'avoient encore dans l'eſtomac, ſous la forme de grumeaux ſolides : la bouillie s'étoit durcie dans le ventricule de ceux qui en avoient mangé, & y formoit une maſſe pâteuſe : le bouillon qu'on avoit donné à quelques-uns à la place du lait, paroiſſoit dans les premieres voies, ſans aucun changement ſenſible.

Les enfans de la deuxieme claſſe donnerent d'abord quelqu'eſpérance, ils paroiſſoient ſe nourrir ; cependant il en mourut vingt-cinq avant la fin du troiſieme mois de leur vie. On trouva, à l'ouverture de leurs cadavres, aux uns des inflammations à la poitrine & au bas ventre, à d'autres des obſtructions dans le meſentere, & des *volvulus*, parmi leſquels il en étoit de ſi conſidérables, que la portion de l'inteſtin qui les formoit avoit plus de dix pouces de longueur ; elle étoit tellement engagée & amoncelée dans la partie du canal inteſtinal où elle s'étoit gliſſée, qu'on ne pouvoit l'en ſéparer qu'en l'arrachant avec effort. Pluſieurs de ces enfans n'avoient qu'un *volvulus* ; on en reconnut en d'autres, depuis trois juſqu'à ſept.

Ces *volvulus* provenoient, ſans doute, de l'irritation des entrailles, des ſpaſmes du plexus meſentérique, des coliques que ces

enfans avoient ſouffertes à l'occaſion des digeſtions perverties, des embarras du meſentere & des autres viſceres du bas-ventre.

Quelques années avant l'eſſai que l'on fit à Rouen, pour nourrir les enfans avec le lait de vache, on en avoit déja fait un à Paris; ils eurent tous les deux le même ſort. Ce double exemple, au lieu d'intimider les vrais Citoyens, ne fit que ranimer leur zele. Un Médecin de cette Capitale crut tirer avantage des fautes qu'on avoit faites dans les eſſais précédens, il fit une nouvelle tentative, prit les précautions qu'il crut les plus néceſſaires pour réuſſir dans ſon entrepriſe, les dirigea avec ſageſſe; mais il fut également malheureux.

Les réſultats des ouvertures des cadavres des enfans morts à Paris, dans les deux eſſais qu'on y a faits, étoient les mêmes que ceux de Rouen. C'étoient par-tout les mêmes maladies, les mêmes cauſes de mort; des aphtes, des cours de ventre, des maraſmes, des oppreſſions, des inflammations, des gangrenes. Il n'a été fait mention de *volvulus* que dans les Obſervations de Rouen; peut-être n'en a-t-on pas trouvé ailleurs, pour n'avoir pas ſoupçonné qu'il pouvoit y en avoir.

On ne trouvoit dans les premieres voies, à l'ouverture des cadavres, que du lait grumelé, de la bouillie durcie, du bouillon qui n'étoit point digéré. N'étoit-ce pas à Paris & à Rouen, des effets de la

foibleſſe des organes de la digeſtion qui n'étoient point aſſez formés pour s'aſſujettir des alimens qui excédoient leurs forces ? A Rouen on donnoit de la bouillie dès le huitieme jour, on en faiſoit prendre trois fois dans la journée, & du lait toutes les fois que les enfans paroiſſoient en demander.

Si l'on conſulte la Nature dans le ſein d'une mere qui nourrit ſon enfant, on y verra que le *coloſtrum* n'a pas pris au huitieme jour, la conſiſtence d'un vrai lait ; ce n'eſt cependant qu'une pareille conſiſtence de ce liquide alimenteux qui puiſſe convenir à des enfans de cet âge, les mieux conſtitués. Comme les Enfans Trouvés ſont rarement de cette claſſe, une nourriture plus légere doit être celle qui leur convient. Le lait de vache, quoiqu'on le coupât à Rouen avec de l'eau, devoit être plus denſe que ne l'auroit été celui de leur mere, & par conſéquent plus difficile à digérer : quel déſordre ne devoit pas cauſer la bouillie, priſe dès le huitieme jour, & combien le lait pris à tout inſtant, ne devoit-il pas l'augmenter ? Déja du temps d'Ettmuller, on regardoit comme mal-ſaine, la bouillie faite avec la farine crue, l'eau, ou le lait ; on penſoit, avec raiſon, qu'elle étoit plus propre à ſervir de colle dans les ouvrages méchaniques, qu'à nourrir des enfans : il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ne réuſſiſſe pas dans les Hôpitaux des Enfans Trouvés, lorſ-

qu'elle eſt d'une telle nature. D'ailleurs, de quelqu'eſpece que ſoit la bouillie, elle ne convient jamais à des enfans d'un âge auſſi tendre, lorſqu'ils ſont nourris avec du lait; la panade leur feroit également nuiſible. De tels alimens mêlés avec le lait, ne peuvent que former dans leurs eſtomacs foibles, une pâte dure, des grumeaux épais, très-propres à irriter par leur acidité, les membranes des premieres voies, & à produire des obſtructions, des fievres, des coliques, des cours de ventre, des *volvulus*, des inflammations, des gangrenes, &c. De tels alimens, ainſi dégénérés, ne ſçauroient paſſer dans les voies du chyle, ni par conſéquent réparer la maſſe des liquides; il doit en ſurvenir des maraſmes inévitables. Ces mêmes ſubſtances prennent inſenſiblement une qualité alkaleſcente, ſe corrompent, ſe putréfient, paſſent en partie dans les vaiſſeaux, ſe confondent avec la maſſe du ſang, forment des aphtes, des gangrenes, & donnent occaſion à tous les accidens qui proviennent de la putridité.

La tranſpiration des enfans retient toujours quelque choſe, ſur-tout dans les maladies, de la qualité des matieres étrangeres qui ſont iſolées ou confondues dans la maſſe de leurs liquides; les émanations de ces matieres, deviennent bientôt putrides, ſi elles ne le ſont pas déja, lorſqu'elles ſont répandues dans l'athmoſphere. Une telle putridité ne peut être que contraire à des en-

fans qui ſont toujours très-ſuſceptibles de contagion : de-là ces nombreuſes maladies qui dépeuplent les Hôpitaux des Enfans Trouvés, dans les premieres années de leur éducation, faite avec le lait d'animaux.

Lorſque les enfans ſont malades, leurs matieres fécales ſont très-propres à infecter de plus en plus l'air de l'athmoſphere, par les exhalaiſons corrompues, aigres & alkaleſcentes qui en émanent toujours en abondance : on leur remarque d'abord une odeur aigre, & enſuite de pourriture. Quelque dégénérées que ſoient ces exhalaiſons, elles conſervent aſſez d'analogie avec les ſubſtances animales, pour céder aiſément à une eſpece d'attraction qui ſe fait d'homme à homme, & principalement d'enfant à enfant. D'ailleurs leur abondance & leurs qualités affoibliſſent le reſſort de l'air, diminuent ſon élaſticité, & le rendent moins propre à la reſpiration & à favoriſer les fonctions vitales & animales.

Dans tous les eſſais que l'on a faits à Paris, à Londres, à Rouen & ailleurs, pour élever des enfans pluſieurs enſemble, avec le lait d'animaux, on s'eſt par-tout récrié ſur l'infection inſupportable qui ſe répandoit dans leurs appartemens : on a tenté inutilement toutes ſortes de moyens pour la diſſiper, ou du moins pour la diminuer ; on n'a jamais pu y parvenir. On n'a pas laiſſé croupir les enfans dans leurs ordures, on

a ſouvent changé leurs langes, on a mis promptement dehors ceux qui étoient ſales, on les a ſubmergés dans l'eau, on a tenu les fenêtres ouvertes, on a établi des ventilateurs dans les appartemens, & on a pris d'ailleurs toutes ſortes de précautions poſſibles; l'infection a toujours dominé & a rendu tous ces ſoins inutiles. De tels vices de l'air ſont très-propres à cauſer des dyſſenteries, des aphtes, des gangrenes, & toutes les maladies qu'on attribue généralement à la corruption.

Les enfans qui ont beſoin d'un long ſommeil pour la régularité de leurs fonctions, s'éveillent les uns les autres, par les cris continuels qu'ils font, lorſqu'ils ſont pluſieurs enſemble; leurs digeſtions en ſont altérées, les autres fonctions en ſouffrent, leurs ſolides ne ſe réparent pas, ils s'uſent; & leurs liquides tombent dans l'alkaleſcence & la putréfaction. Cette cauſe générale de leur mort ſe particulariſe, ſelon les parties ou les viſceres qui en ſont le plus affectés; c'eſt de-là que leurs maladies prennent les caracteres qui en font la différence.

Peut-être n'a-t-on pas donné, pendant les eſſais que l'on en a faits dans les Hôpitaux, les ſoins néceſſaires aux animaux dont on ſe ſervoit pour nourrir les enfans? Puiſqu'on s'eſt apperçu, à Montreuil-ſur-mer, que le treffle, la luzerne, &c. donnoient de l'altération à leur lait, qu'ils le rendoient peu propre à des nourritures d'en-

fans qu'on faifoit en particulier dans le fein de leur famille, comment auroit-il pû l'être à celles que l'on faifoit en général ? On nourriffoit en partie, pendant les effais, les vaches & les chevres avec de la luzerne, du treffle & d'autres herbes, qu'on doit regarder comme propres à altérer leur lait ; peut-être même ne donnoit-on pas à ces animaux les autres foins que j'ai obfervé leur être néceffaires. Ces négligences, dont on ne s'eft point apperçu, ne pourroient-elles pas être placées parmi les caufes générales des maladies qui ont fait périr dans les Hôpitaux, un fi grand nombre d'enfans ?

On doit inférer de ces réflexions, que la perte des enfans dans les Hôpitaux, a eu pour caufes générales, des aigres dans les premieres voies, des veilles exceffives, la corruption & la contagion de leur athmofphere. Les caufes particulieres de ces accidens dans les Hôpitaux & au-dehors, font des débilités, des relâchemens des organes de la digeftion, des alimens donnés en trop grande abondance, ou mal-à-propos, des douleurs, des befoins exceffifs, des malpropretés, des exhalaifons aigres, putrides, &c. On conçoit qu'il eft difficile de prévenir ces défordres parmi un nombre d'enfans raffemblés ; cependant en les ménageant avec une connoiffance entiere de leurs tempéramens, de leur force, de leur foibleffe ; en ayant attention aux caufes procathartiques ordinaires de leurs maladies ;

ladies ; en leur donnant des ſoins aſſidus, propres à éloigner toutes ces cauſes ; en employant ces ſoins, tant dans l'intérieur de leur corps que dans l'extérieur & au dehors, on éloigneroit ces maladies, on en diminueroit conſidérablement le nombre & on en modéreroit les effets : j'en ai indiqué les moyens ; je leur donne plus d'étendue.

De tous les remedes que j'ai propoſés pour prévenir les aigres dans les premieres voies des enfans & pour y remédier lorſqu'ils ont lieu, il n'en eſt point d'auſſi efficace que le ſavon & la magneſie blanche. Le ſavon donne de l'activité aux fibres relâchées des membranes de l'eſtomac ; c'eſt par cette vertu qu'il prévient les aigres en favoriſant la digeſtion ; il y remédie en s'aſſimilant avec eux à la faveur de ſa qualité alkaline ; en ſecondant l'action de la bile, & en la rapprochant de ſa nature, lorſqu'elle a été affoiblie par le mêlange excédent des acides. Les Docteurs Camper & Schloſſer ont préſervé leurs propres enfans des aigres & les ont rendus très-robuſtes en leur faiſant faire uſage de ſavon ; ils en donnoient d'abord tous les jours de petites doſes, de quatre à huit grains, juſqu'à l'âge de trois mois ; ils l'augmentoient inſenſiblement, de façon qu'elle fut d'environ vingt grains au temps du ſevrage : ils préferent à tout autre, le ſavon blanc d'Eſpagne, ou celui de Jéruſalem. Lorſque les aigres paroiſſoient s'établir, ils faiſoient prendre du ſavon deux

ou trois fois par jour, ils en mettoient principalement dans la bouillie. Ces Médecins avoient soin d'adoucir & de tempérer l'amertume du savon avec du sucre. Le Docteur Camper, convient, d'après Geoffroy & Boerhaave, que le sucre est un remede efficace contre la corruption; ces Maîtres de l'Art le regardent comme un sel huileux très-doux, propre à faciliter les digestions & à calmer les tranchées des enfans. Boerhaave l'a reconnu pour un savon très pur, & l'a regardé comme un sel essentiel huileux, propre à diviser les viscosités glutineuses des premieres voies. Les Docteurs Schlosser & Camper, ne sont pas les seuls qui se servent du savon pour prévenir les aigres des enfans & pour les détruire; on en fait usage pour le même objet dans toute la Hollande, en Angleterre, en Allemagne & ailleurs.

La magnesie blanche, lorsqu'elle est bien préparée, & qu'on ne donne pas de la craie à sa place, est de tous les remedes le plus convenable, pour prévenir les aigres des premieres voies & pour les dissiper; elle produit le même effet que le savon, sur l'estomac, sur les aigres & sur la bile; d'ailleurs elle tient le ventre libre; c'est un secours très-essentiel aux enfans. Si la magnesie n'est pas le seul alkalin laxatif, du moins il en est bien peu qui aient cette qualité; d'ailleurs elle devient de plus en plus laxative, & même purgative, à proportion

des aigres qu'elle rencontre dans les premieres voies ; de ſorte qu'elle agit ſur les aigres comme un abſorbant & comme un purgatif ; elle les prévient, les corrige & les évacue. Ce ſont des vertus qui lui ſont propres & qu'on ne trouve pas dans tout autre remede. La doſe de la magneſie eſt de ſix, huit, ou dix grains, donnés deux, trois ou quatre fois par jour, pour un enfant au-deſſous de trois mois, & de quinze grains, au-deſſus de trois mois, juſqu'au ſevrage. Les alkalis terreux ne font ſur les aigres que très-peu d'effet ; ils ont d'ailleurs une mauvaiſe qualité, en ce que les enfans ne les digerent pas ; ils ne paſſent pas dans les voies du chyle, ils ſurchargent l'eſtomac, retardent les digeſtions en gênant les fonctions de leurs organes. J'ai vu un enfant de cinq ans, rendre dans ſa convaleſcence, toute la quantité des alkalins terreux qu'il avoit pris pendant une longue maladie ; ils lui avoient été prodigués, cependant ils n'avoient pas ſubi la moindre altération.

Si l'on ſecondoit l'uſage du ſavon & de la magneſie blanche, par une diete convenable, ces remedes continués à propos, préſerveroient les enfans de douleurs, d'inquiétudes, de faux beſoins ; ils dormiroient tranquillement, ne crieroient point, ou ils crieroient beaucoup moins, & l'on ne verroit pas parmi eux, dans les Hôpitaux, de ces inſomnies générales, ni de ces maladies

contagieuſes qui concourent ſi ſenſiblement à les dépeupler.

Les enfans étant moins malades, les émanations de leurs corps & de leurs excrémens, feroient moins aigres, moins fétides, moins contagieuſes & moins à craindre. La tranſpiration des corps ſains eſt le produit des dernieres digeſtions; elle n'eſt point viciée, elle ſe diſſipe de l'athmoſphere inférieure avant d'être corrompue; ſurtout lorſqu'on a ſoin de tenir le courant de l'air libre dans les ſalles, & de le renouveller; d'ailleurs la tranſpiration naturelle eſt très-volatile, elle s'éleve dans l'air pour y former ſon équilibre à proportion de ſes diviſions & de ſa légéreté.

La tranſpiration des malades & de leurs excrémens, eſt au contraire chargée de miaſmes corrompus, émanés de la propre ſubſtance de leurs liquides & des portions de leurs ſolides, fondus & diſſipés faute d'un concours général, qui, étant dégénéré, établit ou favoriſe la corruption. Ces miaſmes corrompus, plutôt que volatiliſés, reſtent dans l'athmoſphere, par un effet de leur denſité, ſe communiquent de malade à malade, & portent autant de glaives contagieux dans les corps où ils pénetrent.

On a lieu de ſuſpecter les Enfans Trouvés de vices vénériens; cependant il en eſt peu qui en portent à leur naiſſance des ſignes ſenſibles; ſi le virus, dont ils ſont atteints, ne ſe manifeſte pas de lui-même,

ou à l'occaſion du contact immédiat de l'athmoſphere, il demeure caché ſous ſes voiles, ſouvent pendant pluſieurs mois & même pendant des années entieres. Il paroît alors dans toute ſa force ; mais quels déſordres ne doit-il pas avoir fait, au moment où il ſe développe, ſur les Nourrices, leurs enfans, & peut-être ſur des familles entieres ? Quel moyen de prévenir ces accidens, ſi dans les Hôpitaux on ne renonce pas aux Nourrices ? On a vu la façon d'y ſuppléer par le lait des animaux, & j'indiquerai à la ſuite de ce Chapitre, une nourriture propre à nourrir les enfans ſans lait.

On a obſervé que les enfans qui naiſſent avec des ſymptomes de virus vénérien, vivent rarement au-delà d'un mois ; & que ceux dans leſquels ce virus ſe manifeſte deux ou trois mois après qu'ils ſont nés, ne vivent pas long-temps. A Lyon on leur a fait des frictions mercurielles ; à peine y ont-ils ſurvécu ; on en a fait à des chevres auxquelles on avoit donné des enfans vérolés à nourrir ; les enfans & les chevres périſſoient en même temps : on a fait ailleurs de pareilles tentatives, avec auſſi peu de ſuccès. La maladie vénérienne ſe déclara dans quelques enfans de l'Hôpital de Rouen, à l'âge de deux à trois mois ; on a prétendu y remédier par le moyen de la panacée mercurielle, dont on faiſoit prendre deux fois le jour, chaque fois, deux ou trois

grains dans la bouillie. Je ne comprends pas en quoi l'on pût s'appercevoir des bons effets de ce remede, puisque tous les enfans soumis à cet essai moururent, à l'exception de cinq qui n'avoient point eu de symptomes vénériens.

J'ai fait des Observations qui confirment qu'on guérit des enfans, qui ont pris la vérole de leur Nourrice, par l'application sur les cuisses, de petits linges enduits légérement de pommade mercurielle camphrée. Le mercure introduit, par le moyen des frictions, dans les vaisseaux encore pulpeux, d'enfans aussi tendres, ne peut qu'y causer des engorgemens & des déchiremens mortels.

Le mercure au contraire, qui entre dans la pommade qu'on applique simplement sur la peau, étant exactement purifié par les moyens ordinaires & divisé par le camphre, pénetre dans les pores, très-lentement & sans violence; il ne se distribue dans les vaisseaux qu'au gré des oscillations des fibres & de la circulation des liquides; la Nature l'adopte, pour ainsi dire, & les enfans guérissent.



CHAPITRE XI.

Nourriture des enfans ſans le ſecours du lait.

COmme le lait qui eſt naturel aux enfans & celui qui leur eſt étranger ſont ſuſceptibles d'acquérir des qualités contraires à leur nourriture & de leur cauſer des maladies, ſouvent même la mort; des Nations ſages, & ailleurs des hommes éclairés, ont eſſayé de les ſuppléer par d'autres moyens. *Ferrarius* nous apprend que les Allemands effrayés de ce danger, ne faiſoient pas difficulté de nourrir les enfans dès leur naiſſance, avec des bouillies compoſées de lait de vache ou de brebis & de farine de froment; il eſt des Pays où l'on ſuit encore aujourd'hui cette méthode, elle eſt très-uſitée dans la Haute-Allemagne & en Suiſſe, même en France: on donne aux enfans toutes les quatres heures, de cette nourriture & on les fait boire dans les intervalles. La boiſſon la plus ſaine, dont ces Peuples ſe ſervent, eſt l'eau, où l'on fait bouillir de la rapure de corne de cerf ou d'ivoire, & de la ſemence d'anis. Lorſque la bouillie ordinaire paroît incommoder les enfans par ſon aceſcence & ſa glutinoſité, on en fait à ſa place avec le jus de viande, les jaunes d'œufs & le pain, ou bien avec du pain grillé réduit en poudre, & délayé

dans du lait ou du jus de viande : la ſeconde année on leur donne des alimens plus ſolides. A Basle, on nourrit les Enfans Trouvés de bouillie faite avec le lait & la farine; l'eau commune fait leur ſeule boiſſon. On ne s'eſt point apperçu qu'il meure plus d'enfans parmi ceux qui ſont élevés de cette façon, que parmi ceux qu'on éleve différemment, ni que les maladies ſoient plus fréquentes & plus dangereuſes chez les uns que chez les autres.

Wan-Helmont craignoit de nourrir les enfans avec du lait, par rapport à la facilité qu'il a de contracter des vices qui leur ſont pernicieux. Cet Auteur ſe croyant fondé dans cette crainte ſur de juſtes raiſons, conſeille de les nourrir dès leur naiſſance, au lieu de lait, avec une bouillie compoſée de pain bouilli dans la petite biere, qu'il adoucit avec du miel ou du ſucre, & qu'il réduit en conſiſtence de gelée; il la délaie enſuite avec de la petite biere, pour la faire prendre aux enfans en forme de boiſſon; il leur donne d'abord des alimens très-légers; peu-à-peu il les accoutume à de plus ſolides. C'eſt ainſi que cet Auteur a nourri pluſieurs enfans dès leur naiſſance, & principalement le fils d'un Comte, qui devint plus grand, plus fort & plus courageux que ſes freres. Ce jeune homme donnoit de lui les plus grandes eſpérances, lorſqu'il eut le malheur de recevoir à l'armée, une balle qui termina ſes jours.

Wan-Helmont place cette bouillie bien au-deſſus des autres alimens d'uſage pour la nourriture des enfans ; on peut voir dans ſes Ouvrages, les éloges que peut-être il lui prodigue.

On ſera ſurpris de ce que Wan-Helmont compoſe avec de la biere la bouillie qu'il propoſe ; cependant cet uſage n'eſt pas ſans exemple ; on l'obſerve en Danemarck & en Hollande. Dans l'un & l'autre, on la fait ordinairement avec le lait, & ſouvent avec la biere, à la place du lait, ſelon l'uſage de Wan-Helmont. Il y a peu de différence entre les bouillies faites avec la biere & celles qui ſont faites avec l'eau ; les parties volatiles de la biere ſe diſſipent par l'ébullition ; il n'en reſte dans la bouillie que la partie aqueuſe, qui, à peu de choſe près, équivaut à l'eau commune. Cet Auteur délayoit la bouillie avec la biere pour en faire la boiſſon ordinaire des enfans ; je ne ſçaurois convenir avec lui de la ſalubrité de cet uſage ; il feroit pernicieux dans nos climats.

Junker aſſure que l'on peut en toute ſûreté entreprendre de nourrir les enfans dès leur naiſſance, avec de la bouillie. En pluſieurs endroits, où l'on eſt dans cet uſage, on emploie alternativement la bouillie & la panade, ſur-tout lorſque les enfans commencent à être forts, & lorſqu'ils ſont d'un tempérament robuſte.

Le Docteur Schacher a publié une Diſſertation qu'il avoit prononcée devant l'A-

cadémie de Leipſick, dans laquelle il indique des moyens pour nourrir les enfans ſans le lait de leurs meres & ſans celui des Nourrices. Il leur donne du petit-lait préparé ſans acides, juſqu'à ce qu'ils aient rendu le *meconium*; il l'adoucit avec du ſucre, du ſyrop de capilaire, ou de chicorée composé. Il retranche alors le ſyrop & s'en tient au petit-lait ſimple, pendant quelques jours, en obſervant de le rendre inſenſiblement plus nourriſſant, par le moyen d'une bouillie faite avec le pain de ſeigle, délayé dans parties égales d'eau & de lait : elle doit être très-légere, afin que les enfans puiſſent l'avaler aiſément. Lorſque les enfans ſont aſſez forts pour prendre des alimens plus nourriſſans, il conſeille de faire uſage d'une autre bouillie, compoſée avec le ſarraſin, ou avec de l'avoine. On fait cuire ces ſemences juſqu'à ce que leur écorce ſe détache & tombe; on les broie alors & on les paſſe par un tamis clair; on y ajoute un peu de beurre récent, très-peu ſalé; le beurre la rend plus nourriſſante & entretient la liberté du ventre. L'Auteur prétend que cette bouillie ſuffit pour nourrir les enfans, & qu'elle eſt moins propre que toute autre à devenir glutineuſe & à former des obſtructions. Il ne ſe ſert plus de petit-lait dès que les enfans peuvent ſupporter la bouillie ſeule, parce qu'il la rendroit trop nourriſſante.

Le même Auteur obſerve qu'il eſt des

gens qui donnent aux enfans de la petite biere pour boiſſon ordinaire ; il déſaprouve cet uſage, parce que la petite biere pourroit leur nuire par ſa qualité ; d'ailleurs comme l'hiver on la donne chaude, elle ſe tourne ; étant tournée, elle ne peut faire qu'une mauvaiſe boiſſon ; on doit porter le même jugement du cidre, du poiré, même du vin, qu'en certains Pays on donne aux enfans très-mal-à-propos.

Hoffmann regarde la biere comme une mauvaiſe boiſſon pour les adultes, lorſqu'elle n'eſt pas bien cuite & bien épurée ; elle leur donne des tranchées. Quels effets ne doit-elle pas produire ſur les organes tendres & délicats des enfans du premier âge ? Les plus grands Praticiens en Médecine ont obſervé qu'elle leur cauſe des chartres, des fievres inflammatoires. Un liquide qui n'a point fermenté & qui ſupporte la chaleur ſans dégénérer, eſt, ſelon les Médecins les plus célebres, la meilleure boiſſon & la plus ſaine dont les enfans puiſſent faire uſage ; l'eau a toutes ces qualités, elle les tient de la Nature ; elle mérite la préférence par ſa ſalubrité, ſur toutes les autres boiſſons de quelqu'eſpece qu'elles puiſſent être.

Certain Peuple en Alſace compoſe une boiſſon avec la décoction de mie de pain, & d'orge, qu'il coupe avec du lait de vache, & en fait la nourriture des enfans ſans les faire tetter ; outre cette boiſſon on leur donne de la bouillie.

La bouillie employée pour premiere nourriture des enfans, a ſes inconvéniens ; elle eſt ſujette à s'aigrir ſi elle n'eſt pas digérée parfaitement. Les ſubſtances végétales ſont très-aceſcentes ; ſi on les expoſe à un degré de chaleur égal à celui de l'eſtomac, elles deviennent, après quelques heures, auſſi aigres que le vinaigre. Si la bouillie eſt trop nourriſſante, elle prévaut ſur les forces des organes des digeſtions, les rend imparfaites, ou elles ne ſe font point ; alors les enfans tombent bientôt dans le maraſme. Si elles ne ſont qu'irrégulieres, il ſe forme dans les premieres voies des matieres glaireuſes ou de véritables glaires, qui cauſent des tranchées, des cours de ventre dyſſenteriques, ou d'autres accidens toujours à craindre. Les ſubſtances farineuſes qui paſſent dans les voies du chyle, étant mal digérées, n'en ſortent point, ou n'en ſortent qu'en partie, celles qui y reſtent forment des obſtructions dans le meſentere ; s'il en parvient dans les vaiſſeaux du ſang, il ne s'en fait point d'aſſimilation avec ce liquide, ou elles n'entrent dans ſon concours, qu'après pluſieurs circulations dans le ſyſtème général des vaiſſeaux, & le rendent denſe, couenneux & moins propre à ſes fonctions. Si la bouillie eſt glutineuſe, la bile des enfans n'eſt point aſſez inciſive pour pouvoir la diviſer.

Les parties farineuſes contiennent une quantité conſidérable d'air élaſtique, qui,

en ſe développant dans l'eſtomac des enfans, le gonfle & le diſtend au point de cauſer de vives douleurs, & même d'en déchirer les membranes. Lorſque les enfans ſont dans cet état de ſouffrance, leurs entrailles ſont dans la contrainte, la circulation des liquides y eſt retardée, la ſecrétion des ſucs digeſtifs y eſt ſuſpendue, toutes les fonctions courent le riſque d'ètre interceptées, & quelquefois elles s'éclipſent pour toujours. *Hales* a retiré de trois cens huit grains de bled de Turquie, deux cens ſoixante-dix pouces d'air, ou le poids de ſoixante-dix-ſept grains. Les autres graines contiennent également de l'air à proportion de leur denſité; en général elles en contiennent toutes une quantité conſidérable: on doit inférer de ces connoiſſances que les bouillies que l'on compoſe avec des farines crues, doivent avoir des inconvéniens dangereux dans les enfans foibles, lorſqu'on ne ſupplée pas par le ſecours de l'Art, à ce qui manque à la Nature pour les digérer parfaitement.

On conçoit par ce ſimple tableau, les inconvéniens dont les enfans ſont menacés par l'uſage de la bouillie; que leur condition eſt bien malheureuſe, puiſque celui du lait les expoſe à un plus grand nombre d'accidens; j'oſe même dire à de plus dangereux. Ce ſont des circonſtances critiques, où de pluſieurs maux qu'on a à craindre, il faut ſe garantir des plus grands, lorſqu'on ne peut pas tous les éviter. Si une mere

ne peut pas nourrir ses enfans sans leur nuire, il lui convient d'avoir recours à des Nourrices qui méritent sa confiance; si elle n'en trouve que de suspectes, elle est autorisée à les nourrir avec du lait d'animaux brutes, je l'ai déja observé. Si elle a lieu de craindre ce dernier, ou si elle n'est pas à portée d'en faire usage, une nourriture sans lait est son unique ressource.

Les Médecins Observateurs, ont généralement reconnu que les substances farineuses dont ont fait la bouillie, sans les avoir fait fermenter auparavant, exposent les enfans à des accidens dangereux; il est donc essentiel de rechercher les moyens les plus propres à les prévenir. Il faut d'abord considérer les alimens qui servent de nourriture aux Peuples de différens climats; les enfans s'accommodent plus aisément de ceux que leurs peres ont en habitude, que de tous ceux qui ne sont point en usage parmi eux. Les Normands, les Bretons, les Peuples qui habitent les vallées des Pyrénées & les montagnes d'Auvergne; les Flamands, les Hollandois, les Suisses, sont accoutumés au lait & quelques-uns d'entr'eux à la biere. Il est des Provinces en Hollande où le Peuple vit, pour ainsi dire, de lait, de petit-lait, de lait ébeurré; ce Peuple donne à ses enfans la même nourriture sans d'autre précaution, & il les éleve. Si dans les climats où les parens ne sont point dans cet usage, on nourrissoit les enfans avec de tels alimens, sans

prendre les précautions les plus exactes, on n'en éleveroit pas un. C'eſt auſſi à raiſon d'une habitude contractée chez les parens, que les enfans peuvent, comme eux, ſe nourrir de lait d'animaux, de bouillies au lait, à l'eau, à la biere, & faire uſage d'une boiſſon laiteuſe; tous ces alimens nuiroient aux enfans dans les Pays où ils ne ſont pas communs, ni d'un uſage familier.

Les Polonois font un grand uſage de ſarraſin & d'avoine; l'un & l'autre réuſſiſſent à leurs enfans, ils ne réuſſiroient pas ailleurs. La bouillie au lait, celle que l'on fait avec la biere & la boiſſon laiteuſe, n'auroient pas un ſuccès favorable dans les Provinces méridionales du Royaume où ces alimens & cette boiſſon ne ſont point en uſage. Si l'on nourriſſoit les enfans de Paris, dès leur naiſſance, avec du pain noir, lourd, peſant comme du plâtre & toujours mal cuit, il ne s'en trouveroit peut-être pas un qui pût réſiſter à cette nourriture; cependant on en nourrit les enfans de certaines Provinces, & ils n'en meurent pas. Il eſt des contrées que je connois, où l'on nourrit les enfans dès leur naiſſance, avec des pommes cuites, de la ſoupe à l'eau & au ſel, des châtaignes mâchées, & ils vivent; peut-être ſuccomberoient-ils à une nourriture plus délicate, qui leur ſeroit étrangere. Le beurre dans les alimens, réuſſit aux enfans de Hollande & de Flandre, & l'huile à ceux de la Provence & du Languedoc. On a

ſoin dans ces Provinces, en Italie & ailleurs, de mettre de l'ail dans tous les alimens des enfans ; il leur réuſſit, parce que leurs peres en mangent communément & avec plaiſir ; au lieu qu'à Paris, on en a une eſpece d'horreur. Ne ſeroit-ce pas, chez lez Pariſiens, plutôt un préjugé, une prévention, qu'une antipatie ? L'ail cependant feroit ſur la bouillie de leurs enfans, à-peu-près l'effet du ſavon ; il eſt propre comme ce dernier, à ſoutenir le ton des fibres des membranes de l'eſtomac, à le rétablir lorſqu'il eſt affoibli, à donner de l'activité à la bile, & à diviſer les parties viſqueuſes ou trop denſes de la bouillie & des autres alimens de cette qualité. En France, on fait faire uſage aux enfans de remedes huileux, adouciſſans & tempérans pour les guérir des tranchées ; en Angleterre, pour les en préſerver, on met de l'eau-de-vie dans leur bouillie, pendant les quatre premiers mois de leur âge. On doit convenir, d'après ces exemples, que dans la façon de vivre, de même que dans les mœurs, les habitudes des peres deviennent comme naturelles à leurs enfans. Il en eſt de même de l'air natal, quelque mauvais qu'il ſoit, les enfans le ſupportent lorſque leurs peres y ſont habitués ; s'ils ſont tranſportés ailleurs, même dans un air plus ſalubre, ils s'y font difficilement, & quelquefois ils ne s'y font pas.

Un choix convenable de bouillies, la façon de les préparer & de les diſtribuer, ſelon l'âge, les forces & le tempérament des enfans, décident des bons ou des mauvais effets qu'elles doivent produire. La farine crue, réduite en bouillie, forme une colle qui s'aigrit ou ſe durcit dans l'eſtomac des enfans ſelon la diſpoſition des fibres des membranes de ce viſcere, ſelon leur action, leur force ou leur foibleſſe, & ſelon les qualités des ſucs digeſtifs qui y concourent. Le pain, le biſcuit, la farine de *malt*, de froment, ou celle qui eſt torréfiée, ſont les ſeules ſubſtances farineuſes dont on puiſſe faire uſage. Il eſt ſenſible que la farine torréfiée, ſelon l'uſage des Anciens, perd de l'air & de l'eau qu'elle contient naturellement. Si l'on jette de l'eau bouillante pendant qu'elle eſt chaude dans quelque vaſe, où on l'a faite torréfier, l'eau eſt reſorbée par cette farine, très-promptement. Il n'en eſt pas de même de la farine crue, l'eau ne la pénetre que très-difficilement, il s'en fait une colle, dont ce liquide eſt le ciment. Cependant la farine torréfiée ne perd pas ſa viſcoſité, parce qu'elle n'a pas ſubi de fermentation.

On fait de bonne bouillie avec le pain léger bien cuit & bien fermenté; le levain diviſe & atténue les particules tenaces de la farine, la fermentation qu'il produit dans la pâte en dégage une grande partie de l'air qui y étoit aſſujetti; c'eſt ce qui rend la

bouillie qu'on en fait plus propre que toute autre à la nourriture des enfans. On la prépare en faiſant bouillir du pain coupé par morceaux dans de l'eau, où l'on met un peu d'huile ou de beurre, ſelon les uſages des Pays où l'on s'en ſert ; on la réduit, à un feu doux, en conſiſtence de gelée, ou d'une légere panade. Le pain ne doit pas être nouvellement cui ; il eſt meilleur lorſqu'il a trois ou quatre jours : on peut adoucir la bouillie avec la caſſonade ou le miel, ou bien avec le ſucre ſi les enfans ſont menacés de dévoiement.

On fait auſſi la bouillie de biſcuit de froment, qu'on connoît ſous le nom de biſcuit de mer, en le faiſant cuire avec de l'eau pure dans un vaiſſeau de terre ; on la remue avec une cuiller de bois, juſqu'à ce que la matiere ſoit réduite en gelée.

Au lieu de biſcuit, on coupe par tranches du pain blanc bien fermenté ; on ſeche ces tranches au four ; on les met enſuite en poudre que l'on conſerve dans des boîtes ou tout autre vaiſſeau, dans un lieu ſec. Lorſqu'on veut ſe ſervir de cette poudre, on en prend une doſe convenable à la quantité de bouillie qu'on a deſſein de préparer, on la ramollit avec de l'eau tiede & on la réduit, à un feu lent, en conſiſtence de gelée.

Le pain bien fermenté, de quelque façon qu'on le prépare, eſt ſpongieux, léger ; il ſe diviſe très-aiſément & ſe diſſout par le ſeul

mêlange de la ſalive ; les ſucs des premieres voies en perfectionnent la diſſolution, & l'action des organes de la digeſtion, quelque foible qu'elle ſoit chez les enfans, eſt en état de le diſtribuer ſelon l'ordre méchanique marqué par la Nature, dans les voies de la circulation.

On regarde, avec raiſon, la farine de *malt* (1) de froment comme très-propre à faire de la bouillie ; elle eſt bien différente de la farine ordinaire, elle eſt douce & agréable au goût, & fond dans la bouche des enfans ; elle ne ſçauroit ſurcharger leur eſtomac, lorſqu'ils n'en prennent qu'avec modération. La bouillie que l'on fait de cette farine, eſt l'aliment le moins propre à s'aigrir & à former des concrétions dans les premieres voies ; on la prépare comme les précédentes.

(1) Le *malt* eſt un bled corrompu, ou germé, dont la farine eſt propre à faire la biere. On fait ſécher du froment, on le met enſuite ramollir dans l'eau, juſqu'à ce qu'il ſoit gonflé ; alors on l'ôte de l'eau, on l'accumule par tas & on le laiſſe germer, juſqu'à ce qu'il commence à pouſſer des principes de racines & de feuilles : on juge par-là, que la viſcoſité de la partie farineuſe eſt diſſipée. On le repand alors dans un eſpace aſſez vaſte, pour qu'il ne ſe corrompe pas davantage & qu'il ſeche ; lorſqu'il eſt ſec, on le vanne à un air libre, on le renverſe lentement dans un canal très-échauffé, où il eſt ſubitement deſſéché, ou grillé, & l'on en fait de la farine.

Cependant quelque fidélement préparées que ſoient les bouillies faites avec le pain, le biſcuit, ou le *malt*, elles ſont toujours ſuſceptibles de contracter quelqu'aigreur dans les premieres voies des enfans, lorſque les organes de leurs digeſtions ſont extrêmement foibles. Il eſt de la prudence de prévenir ces aigreurs, par l'uſage du ſavon, ou de la magneſie blanche; on ne met le ſavon dans la bouillie; que lorſqu'on la fait chauffer aux heures des repas des enfans. Si malgré ces précautions, on s'apperçoit que leur haleine ou leur tranſpiration rendent quelqu'aigreur, ou bien que leurs matieres fécales deviennent verdatres, on doit rapprocher les doſes de ces préſervatifs, ou les augmenter; ils ſont toujours ſpécifiques dans ces circonſtances.

Si, lorſqu'on nourrit les enfans avec de la bouillie, on ne peut pas avoir recours au petit-lait pour évacuer le *meconium*, on ſe ſervira d'eau miellée ou ſucrée, ou bien de quelqu'autre moyen qu'on choiſira parmi ceux que j'ai indiqués. Si l'on ſe ſert de petit-lait, on peut le donner ſeul, pendant quelques jours, ſans addition de bouillie; pour ce qui eſt de l'eau, on la rendra nourriſſante vers le troiſieme jour, en y délayant quelques cuillerées de bouillie; on ménagera celle-ci ſelon les circonſtances; on entretiendra ſa fluidité, on l'augmentera, on la diminuera en y mêlant de l'eau chaude ſelon les indications. Si l'on veut abſolument

y ajouter du lait, que ce ſoit en très-petite quantité ; on obſervera qu'il ſoit récemment trait, & qu'il n'ait point bouilli: il ſuffit que le lait que l'on donne aux enfans ait été chauffé quelques degrés au-deſſus de celui de la chaleur animale, & au-deſſous de celui de l'ébullition, afin de rendre inféc ondes les ſemences que les inſectes pourroient y répandre, ſans rien ôter des qualités de ce liquide, qui en perd toujours par l'ébullition. On doit ſçavoir, d'après les Obſervations de Boerhaave, que les enfans ne ſont point ſujets aux vers pendant qu'on les nourrit d'alimens cuits, que ce n'eſt que lorſqu'ils ont commencé d'en manger de crus.

On doit craindre que la bouillie ne devienne, par le mêlange du lait, plus propre à cauſer des aigreurs qu'elle ne l'eſt par elle-même. Il eſt vrai que le lait s'allie parfaitement avec elle, mais il lui communique avec la même facilité les mauvaiſes qualités dont il eſt ſuſceptible ; les enfans courent un double danger par un tel mêlange ; ils gagneroient beaucoup ſi l'on ne le faiſoit pas.

La bouillie ſans lait eſt aſſez nourriſſante juſqu'au ſeptieme ou huitieme mois ; on peut commencer alors à donner aux enfans de la panade légere, avec quelque jaune d'œuf ; on paſſe enſuite à des ſoupes, comme on le pratique dans les Provinces de Guienne, du Languedoc & ailleurs. A meſure que les enfans avancent en âge, on

augmente leur nourriture, on leur donne des œufs à la coque avec des mouillettes, & on les accoutume insensiblement aux alimens usités dans les différens Pays où habitent leurs parens, ou bien dans ceux où ils sont élevés. Il faut excepter de cette regle générale, l'usage de la viande & celui du vin ; on ne devroit jamais leur permettre l'une avant leur huitieme ou dixieme année, & on feroit bien de leur interdire l'autre jusqu'à l'âge de puberté, & les liqueurs spiritueuses pour toujours. On ne tireroit point avantage du choix des alimens, si l'on ne les donnoit pas à propos ; c'est pourquoi il devient nécessaire de régler les enfans pour le temps de leurs repas ; il suffit qu'ils prennent de la nourriture trois fois par jour, pendant les trois ou quatre premiers mois ; ensuite quatre ; & dans tous les temps, une seule fois pendant la nuit, afin de ne point interrompre un sommeil nécessaire.

CHAPITRE XII.

Réflexions sur les moyens de nourrir les Enfans Trouvés & ceux des pauvres répandus dans les Provinces, avec le lait d'animaux, & sans le secours du lait.

J'Ai déja rapporté les expériences & les observations que l'on a faites dans tous les

temps ſur la ſalubrité du lait d'animaux dont on s'eſt ſervi pour nourrir des enfans ; elles autoriſent ſon uſage & juſtifient ſes ſuccès. Cette façon d'élever les enfans a toujours réuſſi, lorſqu'on ne les a pas raſſemblés à un certain nombre, ce que ne firent jamais les Scythes, les Allemands, ni les autres Nations qui ont formé des Peuples très-nombreux. On peut ſuivre avec confiance leur exemple, & l'on élevera des hommes. Ces hommes ſeront des Citoyens forts & robuſtes, parce qu'ils n'auront pas été expoſés aux malheureux effets des paſſions de leurs meres, pendant leur nourriture, ni aux abus dont ſont marqués tous les momens des Nourrices, ſur-tout ceux des Nourrices étrangeres, & parce qu'ils ne participeront pas à leurs maladies.

Les tentatives inutiles que l'on a faites dans les Hôpitaux, pour parvenir au même objet par les mêmes moyens, préviennent aſſez contre le danger de pareils eſſais, pour devoir en abandonner le projet. Il eſt vrai cependant que par-tout on a commis des fautes dans la conduite de ces entrepriſes ; ce qui a donné lieu à ces fautes, n'étoit pas, ſans doute, de nature à être prévu, on ne pouvoit s'en appercevoir, qu'à la faveur d'un nombre d'obſervations qu'on n'avoit point faites : il en a été de même de tous les Arts, on ne les a perfectionnés que par une ſuite d'expériences qui ont fait connoître les défauts qui retardoient leur

progrès & leur perfection. Il se peut qu'en rectifiant les abus qui ont fait échouer les entreprises que l'on a faites pour élever les Enfans Trouvés dans des Hôpitaux, on obtiendroit quelqu'avantage des tentatives mieux concertées. Il paroît vraisemblable qu'on éprouveroit moins d'inconvéniens d'une nourriture sans lait, qu'on n'en a éprouvés de l'usage du lait.

Il est très aisé de nourrir des enfans avec du lait d'animaux, dans les Provinces où il y a beaucoup de bestiaux, parce que le lait y est commun; cependant il y a des pauvres dans ces Provinces auxquels tout est étranger, & pour lesquels tout est rare; la misere est leur seul héritage, leur domaine & leur possession : les enfans de ces peres indigens périssent ordinairement, ou il ne s'en forme que des hommes foibles & mal constitués. On observe tous les jours, que la pauvreté énerve les sentimens en affoiblissant le corps, éloigne le gout du travail, conduit insensiblement à la paresse, à l'oisiveté, & celle-ci aux négligences sur soi-même; c'est-là que les vices prennent leur source & leur origine; c'est ainsi que les hommes & l'espece humaine dégénerent en même temps.

Les enfans de ces pauvres, ne méritent-ils pas, par les périls où ils sont exposés, les mêmes secours charitables qu'on accorde aux enfans d'adoption qui courent les mêmes dangers? S'ils étoient élevés aux dépens

du Public, chacun dans le lieu de ſa naiſſance, ils en rendroient la population plus nombreuſe, en augmenteroient bientôt les richeſſes par leur travail ; ils deviendroient d'ailleurs des hommes robuſtes & propres à la culture, aux travaux de la campagne, à la main d'œuvre des Manufactures & aux exercices militaires.

Les Enfans Trouvés pourroient être élevés de la même façon, s'ils étoient diſtribués dans les campagnes ; les vieilles femmes deviendroient de bonnes Nourrices ; une ſeule ſuffiroit pour trois ou quatre. Les jeunes femmes, au lieu d'exercer la fonction de Nourrices, dont elles s'acquittent mal, s'occuperoient des travaux de leur état, elles en ſeroient plus long-temps fécondes & deviendroient meres plus ſouvent ; ce ſeroit donc un avantage conſidérable pour la population. Le lait dont on nourriroit les enfans dans les Provinces qui abondent en beſtiaux, ſeroit d'un prix très-médiocre ; une ſeule vache ſuffiroit d'ailleurs pour en nourrir trois : il ne faudroit tout au plus par jour, qu'une chopine de lait pour chacun.

On ne travailleroit pas moins utilement à la conſervation des enfans, en les nourriſſant avec des bouillies & des panades à l'eau, au pain, à la farine de *malt*, au beurre, à l'huile, &c., ſur-tout dans les contrées où l'on ne fait pas du lait un uſage général. Cette nourriture ſeroit moins diſ-

pendieuſe que celle de lait, & pourroit devenir plus utile.

C'eſt par de tels moyens, employés avec des précautions éclairées que l'on conſerveroit des enfans, que l'on formeroit des hommes robuſtes & qu'on les multiplieroit. Si enfin on n'en faiſoit que des Agriculteurs & des Soldats, la population & les richeſſes feroient des progrès ſenſibles & s'étendroient de jour en jour, tant pour la conſolation & le bien être des Peres de familles, que pour la proſpérité des Etats.

Fin du Tome ſecond.



TABLE

Des Chapitres & des Sommaires, contenus dans ce ſecond Volume.

SECONDE EPOQUE.

Des ſoins néceſſaires aux Enfans, de la façon de les nourrir, & de leurs Maladies, depuis l'accouchement juſqu'au ſevrage.

SECTION PREMIERE.

Des ſoins néceſſaires aux Enfans, après l'accouchement.

CHAPITRE PREMIER.

Connoiſſances préliminaires ſur les Enfans, page 1

CHAPITRE II.

De la ligature du cordon ombilical. 7

CHAPITRE III.

Foibleſſe des enfans naiſſans, moyens d'en prévenir les effets. 14

CHAPITRE IV.

De la peau des Enfans. page 22

CHAPITRE V.

Usage du sel & d'autres drogues dont se servoient les Anciens pour décrasser la peau des enfans & pour les fortifier. 27

CHAPITRE VI.

Bains en usage chez les Anciens, pour décrasser la peau des enfans & pour les fortifier. 35

CHAPITRE VII.

Différens moyens en usage dans ce siecle, pour nettoyer la peau des enfans. 41

CHAPITRE VIII.

Réflexions sur les différens moyens de décrasser la peau des enfans & de les fortifier. 46

CHAPITRE IX.

Examen nécessaire du corps des enfans. 61

CHAPITRE X.

Maillot, ce que c'est; ses effets. 73

CHAPITRE XI.

Meconium, ce que c'est; moyens de l'évacuer. 86

SECTION II.

De la nourriture des Enfans depuis la naissance jusqu'au sevrage.

CHAPITRE PREMIER.

De la nourriture des Enfans en général. page 96

CHAPITRE II.

Le lait des meres est la nourriture naturelle de leurs enfans ; causes générales des vices qu'il contracte. 99

CHAPITRE III.

Nourriture des enfans par leurs meres. 106

CHAPITRE IV.

Conditions nécessaires à une Nourrice : examen de son lait. 118

CHAPITRE V.

Nourriture des enfans par des Nourrices étrangeres. 125

CHAPITRE VI.

Façon d'habiller les enfans ; abus des corps de jupe & de baleine. 154

CHAPITRE VII.

Education physique des Enfans Trouvés ; Ré-

flexions sur des maladies endémiques parmi eux. page 161

CHAPITRE VIII.

Aigres des enfans, leurs effets ; moyens généraux de les prévenir & de les dissiper. 176

CHAPITRE IX.

Nourriture des enfans avec le lait d'animaux brutes. 185

CHAPITRE X.

Mauvais succès du lait de vache & de chevre, dans les Hôpitaux des Enfans Trouvés. 198

CHAPITRE XI.

Nourriture des enfans sans le secours du lait. 215

CHAPITRE XII.

Réflexions sur les moyens de nourrir les Enfans Trouvés & ceux des pauvres répandus dans les Provinces, avec le lait des animaux, & sans le secours du lait. 230

Fin de la Table.

